

Marie-Thérèse JOUVEAU

ALPHONSE DAUDET,
maître des tendresse



C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

3 Place Joffre, 13130 Berre L'Étang

<http://www.lpl.univ-aix.fr/guests/ciel/>

En relisant ton Jack , ô maître des tendresses...
Paul Mariéton

AVANT-PROPOS

Alphonse Daudet ! Cher et pauvre Alphonse ! Cher, car aimé de tant de millions de gens qui sont venus et viennent encore, chaque jour, visiter *son* moulin, faire le pèlerinage obligé à Fontvieille, à ce moulin, héros des fameuses *Lettres* dans lesquelles tant d'enfants, Français, certes, mais plus encore étrangers, ont appris à lire.

Qui ne connaît *La Chèvre de M. Seguin*, *Le Secret de Maître Cornille*, *L'Elixir du Révérend Père Gaucher*, *Les Trois Messes Basses*, *La Mule du Pape* et bien d'autres encore, dont la si émouvante *Dernière Classe*, des *Contes du Lundi*.. Et que dire de *L'Arlésienne*, si connue qu'elle est devenue une expression, « jouer l'Arlésienne », que l'on entend à la radio ou que l'on trouve dans l'un ou l'autre des journaux chaque jour de l'année ?

Des centaines d'éditions, du format de poche aux éditions de luxe richement illustrées, des centaines de traductions, dans toutes les langues, des thèses, des diplômes, des livres sur Daudet et sur son œuvre, le cinéma aussi, avec Marcel Pagnol, grand admirateur de celui qu'il considérait comme un maître, ont popularisé l'homme, et, plus encore, l'œuvre.

Oui, l'œuvre de Daudet est connue, est familière à tous ceux qui ont une certaine connaissance de notre langue à travers le monde et elle est aimée aussi par eux. Et si la Provence est tant aimée, elle aussi, si tant d'étrangers éprouvent une certaine nostalgie à ce nom évocateur pour eux de soleil, de cigales, de poésie et de senteurs sauvages, si ce pays est le premier qu'ils viennent visiter, celui où ils reviennent, où ils s'installent, souvent, pour des vacances ou pour le restant de leur vie, n'est-ce pas au cher Alphonse que nous le devons ? Oui, certainement. Ces noms: Daudet, Fontvieille, Frigolet, le Petit Chose, Maître Cornille ou le Père Gaucher; ces mots: moulin, chèvre, collines douces et parfumées, font naître, dans des milliers d'esprits, des images, rêvées ou réelles, mais toujours nostalgiques, toujours associées au nom cher d'Alphonse Daudet et de sa Provence tant aimée.

Et pourtant, nous pouvons dire aussi: Pauvre Daudet ! Pauvre cher Alphonse ! Car y-a-t-il beaucoup d'écrivains à la fois aussi mal connus, aussi mal aimés, aussi haïs même par certains, et particulièrement par des Provençaux, qui ne lui ont jamais pardonné, qui ne

lui pardonneront jamais son *Numa Roumestan*, sa *Défense de Tarascon* et ses *Tartarin* ? Il n'y a qu'à Tarascon que l'on a trouvé une façon intelligente de ne plus détester Tartarin, c'est de s'en servir pour la promotion de la Ville. Chaque année, depuis bien longtemps, le « Retour de Tartarin » donne lieu à un défilé, à travers les rues, des personnages les plus typés de ces livres, à des réjouissances qui attirent à Tarascon une foule considérable, et la « Maison de Tartarin », que l'on y a aménagée, y attire en grand nombre la foule des curieux, de ceux auxquels la lecture d'une œuvre ne suffit pas et qui ont besoin de voir et de toucher des objets, de concrétiser leurs rêves.

Les médisances, les méchancetés, les calomnies n'ont cessé d'accabler Alphonse Daudet. Si des Provençaux lui ont reproché des personnages qui caricaturaient, pensaient-ils, les hommes de Tarascon et les hommes du Midi tout entier, on pourrait citer une très longue liste d'autres reproches, souvent haineux, concernant ses héros ou ses livres: Fernand Bravay, personnage central du *Nabab*, Numa Roumestan, en qui l'on a cru voir une caricature de Léon Gambetta... Les *Lettres à un Absent*, scènes du siège de Paris, toutes vécues pourtant, mais souvent atroces dans leur vérité, ont donné lieu à un scandale et ont été retirées du commerce pour en supprimer six. *Les Rois en Exil* ne furent pas du goût des monarchistes, comme *L'Immortel* ne le fut pas des Académiciens. On reprocha à Daudet son récit de la mort du duc de Morny, qu'il avait bien connu et dont les détails funèbres, pourtant justes, ne plurent guère aux amis ou admirateurs de la famille de l'Empereur.

Quant à *L'Évangéliste*, en s'en prenant, à travers l'histoire, toujours actuelle, hélas ! d'une enfant arrachée à sa famille par les membres d'une secte, à un personnage considérable et très influent du moment, il ne pouvait que lui attirer des ennuis. Mais Daudet était tout sauf un lâche et il ne pouvait passer sous silence cette histoire arrivée à la femme qui apprenait l'allemand à son fils.

Que lui a-t-on reproché encore ? D'avoir eu un nègre en la personne de son ami Paul Arène qui, pour de l'argent, aurait écrit ses *Lettres de mon Moulin*, dont Daudet aurait, sans remords, accepté la paternité, mais lui-même ne s'est jamais vanté d'avoir terminé le meilleur livre d'Arène: *Jean des Figues*, qui n'aurait peut-être pas été fini et publié sans lui; d'avoir fâché Frédéric Mistral contre lui pour avoir écrit *L'Arlésienne*, récit d'un drame survenu dans la famille de Mistral et raconté par lui à son ami: mais les deux hommes furent des amis et s'aimèrent comme des frères, de la minute où ils se sont connus jusqu'au delà la mort de Daudet.

Certains Provençaux félibres lui reprochent de ne pas connaître le provençal, mais ses lettres et manuscrits dans cette langue, les témoignages innombrables de Mistral et de ses amis, avec lesquels Daudet venait festoyer à Maillane ou à Avignon, et ses relations avec Baptiste Bonnet, dont il a traduit les ouvrages, ne sont-ils pas les preuves du contraire ?

Si l'on en croyait les pourfendeurs irréductibles de Daudet, on pourrait se demander s'il a bien existé comme écrivain et, dans ce cas, pourquoi il aurait suscité tant de dévouements pour faire croire qu'il en était un ? Par besoin d'argent peut-être ? Mais Daudet n'en a pas toujours eu, bien au contraire; par arrivisme alors, mais Daudet n'a pas eu de succès avant très longtemps. Qu'aurait donc attendu de lui ces gens qui

auraient écrit ses livres ? C'est à la fois ridicule de croire encore cela, de nos jours, et de le propager, et risible. Cela prouve en tout cas une chose, une seule: c'est que ces détracteurs refusent toutes les preuves, tous les arguments qui peuvent être en faveur de Daudet.

Laissons-les donc en paix et essayons d'éclairer ceux qui veulent en savoir plus sur la personnalité et la vie d'un homme peu banal, qui a dû se battre constamment contre le mauvais sort qui l'avait fait naître myope comme une taupe, avec un caractère d'aventurier intrépide, bravant tous les dangers, qui ne se laissait abattre par rien, pas même par la terrible maladie qui le fit affreusement souffrir dès ses vingt ans et, après des années de souffrance inhumaine, qu'il essaiera toujours de cacher à sa famille et à ses amis par sa conversation éblouissante et drôle, finira par l'emporter, en pleine gloire, certes, mais aussi en plein bonheur familial et bien loin d'avoir terminé son œuvre, à l'âge de 57 ans.

C'est tout cela que nous allons essayer de dire dans les pages qui suivent, par le récit le plus fidèle et le plus véridique de la vie et de l'œuvre du grand écrivain français et provençal que fut Alphonse Daudet, cet Alphonse Daudet si mal aimé peut-être parce que si mal connu.

Encore une biographie d'Alphonse Daudet, dira-t-on ? Il est vrai qu'il y en a déjà eu beaucoup, trop peut-être car, si certaines ont été sérieuses et bonnes, on ne les trouve plus dans le commerce. D'autres, plus récentes, sont si romancées ou tout au moins tellement à côté de la vérité et nous montrent l'auteur des *Lettres* sous un jour si trouble, que nous avons pensé qu'il était temps de donner au lecteur un récit exact et sans fioritures de ce que fut la vie et l'œuvre de l'un de nos auteurs les plus populaires et les plus aimés par les gens simples de tous les pays.

*

ENFANCE

Nîmes, vieille ville romaine au passé prestigieux, est fière de ses arènes intactes qui vibrent de l'enthousiasme bruyant des foules méridionales emplissant ses gradins, au soleil implacable des dimanches d'été.

Autour d'un cercle, ou plutôt d'un triangle, dont les points de départ et d'arrivée se trouvent justement aux arènes, un boulevard limite la vieille ville. Tout au long de ce boulevard, on rencontre d'autres monuments romains, ou ce qu'il en reste. Le plus beau est sans conteste l'admirable Maison Carrée, avec son escalier monumental surmonté de magnifiques colonnes.

La ville toute entière est dominée par la célèbre Tour Magne, autre vestige romain, d'où la vue s'étend très loin, des Cévennes au Ventoux et à la mer. On y distingue encore, en plein Est, vers le Rhône, la chaîne des Alpilles, au pied de laquelle s'étale, au Nord, la petite ville de Saint-Rémy, proche du village de Maillane, où vit un garçonnet de dix ans, Frédéric Mistral, et, au Sud, le village de Fontvieille, dominé par ses moulins.

Dans la vieille ville, autour de la cathédrale romane, le petit peuple s'éveille dans les rues étroites. Là vivent, nombreux, les artisans, menuisiers, ferronniers, bijoutiers, taffetassiers, potiers qui s'apprentent à façonner, tout le jour, avec amour, leurs beaux objets, véritables œuvres d'art souvent.

Des marchands commencent à parcourir les rues, psalmodiant, dans leur chantante langue provençale, les cris qui les font reconnaître des ménagères. Il y a là les marchands de légumes, de poissons, de balais, de vannerie, de dentelles, de fleurs, de petits biscuits appelés « plaisirs », de ces escargots très prisés qui accompagneront l'aïoli ou que l'on fera griller sur les braises, et encore le rétameur, le vitrier, le tondeur de chiens et vingt autres petits vendeurs, sans oublier le plus attendu, les jours d'été, le marchand d'eau, denrée rare et précieuse dans la ville.

Mais tous ces bruits venus du dehors laissent indifférents, en cette matinée des premiers jours de l'été, les habitants de la grande maison du boulevard du Grand-Cours, située au Nord de la ville, presque en face l'église Saint-Charles. On y est trop occupé de l'événement qui s'est passé cette nuit, à deux heures, événement presque routinier pour cette famille dont vient de naître le seizième enfant.

Il est bien chétif, ce garçon. Aura-t-il plus de chances de survie que ceux qui l'ont précédé ? Treize sont déjà morts en bas-âge, dont plusieurs jumeaux. Il n'en reste que deux qui ont survécu : Henri, huit ans, et Ernest, bientôt trois ans.

A neuf heures, ce 13 mai 1840, le père, Vincent Daudet, va présenter le nouveau-né à l'officier d'état-civil, accompagné de deux témoins, deux employés de la mairie qu'il a trouvés sur place. Il déclare qu'il a donné à l'enfant les prénoms de Louis, Marie, Alphonse.

Adeline Daudet, la mère, est faible. Sa constitution délicate a souffert de ses nombreuses

grossesses. Ne pouvant allaiter ce nouveau-né si petit, si délicat, qui a besoin de bon lait et de bon air, elle l'envoie immédiatement à la campagne, chez une robuste paysanne qui vient d'avoir une petite fille, Elisabeth, et pourra assurer au nouveau-né ce dont il a besoin.

Le petit Alphonse quitte donc Nîmes, dès après sa naissance, pour le petit village de Fons, qui n'en est pas très éloigné. La famille Garimond va l'élever comme elle a élevé ses propres enfants. Les beaux jours arrivent vite et, pendant que la femme aide son mari aux travaux des champs, entre deux tétées, elle installe les nourrissons, Alphonse et Elisabeth, à l'ombre d'un arbre et à l'abri du vent.

Cette vie de plein air est particulièrement favorable au bébé chétif de la ville, qui prend vite des couleurs et des forces et devient un bel enfant, même s'il reste plus petit et moins potelé que les enfants du village.

Malheureusement, outre sa faible constitution, le petit Alphonse a une infirmité congénitale et définitive, dont personne ne s'apercevra avant longtemps et qui ne peut donc être corrigée. En fait, il est presque aveugle tant sa vue est défectueuse. Il ne voit pratiquement rien au-delà de ce que peut toucher sa main. Et pourtant, ce handicap sera peut-être une chance pour lui, en développant davantage ses autres sens: l'ouïe, qu'il aura toujours particulièrement fine et extrêmement sensible, aiguisant son goût pour la musique, et l'odorat, qui lui permettra de reconnaître ce qu'il ne peut voir.

Cette vue si mauvaise explique sa faculté de s'intéresser tellement aux petites choses, celles qu'il voit et que ne voient pas, la plupart du temps, les autres : la vie des insectes, par exemple, et aussi les détails de tout ce qui est à sa portée: les herbes et les fleurs, les gens et les objets qu'il voit de près. On retrouvera ce goût pour ces petites choses souvent négligées, dans son œuvre, où l'observation de la nature, des objets et des êtres tiendra une part très importante et pourra expliquer, peut-être, son si grand succès auprès du public.

Sa sensibilité à fleur de peau va être fortement marquée, dans ces toutes premières années par un spectacle somme toute assez banal dans la vie d'un village et auquel les paysans ne prêtent guère attention : laissé seul par sa nourrice sur le seuil de la maison, il assiste un jour à un spectacle affreux qu'il n'oubliera jamais: celui du massacre d'un chien fou. Il en gardera longtemps une peur irraisonnée pour tous les chiens.

Dès que l'enfant est sevré, ses parents viennent le reprendre pour le garder avec eux. Mais il ne peut supporter l'air de la ville et dépérit rapidement. Il est redevenu maigre et fragile, avec un visage décharné et pâle. On l'envoie de nouveau à la campagne, dans un autre village et une autre famille.

C'est à Bezouce que l'enfant va vivre, de trois à six ans, chez les Trinquier, une vie merveilleuse. Ces braves gens l'élèvent avec leurs propres enfants et le traitent comme eux. Il y en a déjà trois dans la famille : deux garçons, dont l'aîné, Louiset, a deux ans de plus qu'Alphonse, et un autre plus jeune. Mais il y a surtout une fille, l'aînée de tous, que l'on appelle, selon l'usage d'alors, du nom féminisé de sa famille, Trinquierette. Le petit Alphonse n'a d'yeux que pour elle, l'admire béatement et ne la quitte pas des yeux. Son admiration et son attachement pour elle ne feront que croître au fil des années.

L'enfant retrouve à Bezouce, petit village sur la route de Nîmes à Avignon, la vie saine

et libre de la campagne, vie qui est indispensable à son tempérament vif et exhubérant. Recouvrant rapidement une bonne santé, il apprend à courir en toute liberté dans les rues du village et dans la garrigue proche, où il n'y a pas de grand danger pour lui. Ces courses et ces jeux, dans le bon air pur de la campagne, le fortifient

En même temps que son corps devient plus solide, son esprit s'ouvre à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend et s'enrichit à son insu de toutes ces impressions. C'est ainsi qu'il apprend à aimer les mœurs simples des paysans du village. Il s'initie aussi à leur langue, la seule parlée alors dans les villages comme chez le petit peuple des villes, cette langue d'oc si harmonieuse, qui le touchera toujours profondément. C'est là encore qu'il commence à faire provision des chants, des proverbes, des coutumes de cette vie paysanne qu'il aime et dont il aura toujours, plus tard, la nostalgie.

Avec les enfants de ces pauvres paysans, car on n'est pas riche à la campagne, il va aller à l'école, y commencer l'apprentissage de la lecture.

Le petit Alphonse s'épanouit pendant ces trois premières années de son séjour chez Jean de la Mamare, surnom donné au père Trinquier, et y acquiert des goûts définitifs.

Ces années seront pour lui la période la plus heureuse de sa vie. Il en gardera toujours un souvenir ému.

Il reviendra encore souvent chez les Trinquier, sa seconde famille, pendant les vacances de printemps et d'automne et, l'été, pour un plus long séjour. C'est avec une joie extrême qu'il y retrouve toujours sa famille nourricière et ses petits camarades de l'école. Il court à perdre haleine avec eux, à travers champs et bois, mangeant les fruits sauvages de la saison: prunes, figues, sorbes, raisins, jujubes, prunelles et mûres, cherchant les nids de pies et se battant à coups de pieds et à coups de poings, éperduement et jusqu'à en perdre le souffle, car il aime déjà, plus que tout, rire, chanter et se dépenser physiquement, jusqu'au bout de ses forces et souvent même au-delà.

Sa sensualité s'éveille en même temps, dans la contemplation du corps en formation de son amie Trinquierette, dont il devine la taille souple et la gorge naissante, et admire ses yeux bleus qu'il trouve les plus beaux du monde.

C'est pour lui le premier amour, bien inoffensif mais déjà sensuel, de sa vie, celui que l'on n'oublie jamais. Et bien plus tard, travaillant dans son bureau parisien, il se souviendra, avec une pointe d'attendrissement, au son des cloches de Sainte-Clotilde, l'église voisine, de la fillette qui, le dimanche matin, emplissait la maison de ses chants avec, en fond sonore, le bourdonnement de la cloche de l'église de Bezouce appelant ses paroissiens à la messe. Trinquierette lui demandait souvent de l'y accompagner et l'enfant la suivait avec ravissement, sa main serrant si fortement celle de la fillette, que celle-ci finissait par s'en plaindre, car il lui faisait mal.

Rien ne pourra jamais effacer cette empreinte reçue dans son enfance à Bezouce. C'est là qu'il a partagé, bien que n'y participant pas, la dure vie des paysans, leurs travaux pénibles, leurs soucis, leurs peines et leurs joies, mais aussi leur liberté, et qu'il a appris d'eux tant de choses venues, à travers eux, du plus profond de la race: leurs coutumes, leurs chants, leurs traditions, leur sagesse ancestrale qui s'exprime si bien dans les dires et les proverbes.

Son amour pour le pays natal, sa véritable passion pour ce pays, ses gens et sa langue, domineront toute sa vie et son œuvre à venir.

ORIGINES

L'enfant, maintenant plein de vie et de santé, a atteint l'âge de revenir à la ville, dans sa famille, et de fréquenter une école où il commencera plus sérieusement le cycle de ses études à venir.

Il y retrouve ses parents et ses frères. Henri, l'aîné, est déjà un adolescent qu'Alphonse verra peu. Ernest, qui a neuf ans, est plus près de lui et va commencer à jouer son rôle protecteur de frère aîné, qu'il assumera de plus en plus et pendant encore bien longtemps.

Les parents Daudet, en effet, pour des raisons différentes, s'occupent peu, ou bien mal, de leurs enfants.

Le ménage n'est pas très uni. Si Adeline a fait un mariage d'inclination, sinon d'amour, elle a vite dû comprendre qu'il n'en était pas de même pour son mari, qui n'avait vu dans cette union qu'un moyen de s'élever dans la société nîmoise, en épousant la fille d'un riche courtier, à la situation sociale bien établie dans la ville.

Les deux époux ont des caractères tout à fait opposés l'un de l'autre. Adeline est une personne douce, timide et effacée, silencieuse et dévouée, perdue dans des lectures romanesques où elle trouve sa vraie vie. Elle s'isole volontiers, pour prier ou lire, et s'occupe peu des enfants. Elle reste une épouse fidèle, et trouve la paix, étant profondément religieuse, dans sa foi et ses prières.

Vincent, au contraire, est un homme fort, au physique avantageux, qui lui a permis d'épouser une jeune fille comme Adeline. Il ne doute jamais de rien, est exalté, coléreux, a le verbe haut et une imagination débordante pour inventer et mettre en œuvre de nouvelles affaires qui vont, croit-il, lui apporter la fortune. Il y investit alors tout son temps et son argent pour, en définitive, les voir échouer lamentablement les unes après les autres et, chaque fois, y perdre un peu plus de la fortune de sa femme et augmenter les soucis pécuniaires de la famille, allant ainsi, inexorablement, vers la faillite finale et totale.

Ce côté de son caractère n'est pourtant pas celui de ses ascendants, paysans depuis des siècles, dans un pays âpre et dur.

Les Daudet sont en effet originaires de Concoules, dans les Cévennes, au pied du mont Lozère, sur les confins de l'Ardèche et du Gévaudan, où ils vivaient de la culture d'une terre pauvre et de l'élevage de quelques troupeaux. Cette vie difficile a forgé une race d'hommes au caractère dur et sans concession.

Le premier à quitter la ferme natale, à la recherche d'une vie meilleure et plus facile, semble être Jacques, le père de Vincent. Après avoir essayé divers métiers, il a épousé l'une des filles d'un négociant en soieries, devenant par ce mariage inespéré l'associé de son beau-père, à la tête d'un atelier de tissage de Nîmes.

Il avait failli être pris, sous la Terreur, alors qu'il s'attendrissait sur le sort d'un cortège

de condamnés à mort et n'eut la vie sauve que grâce à la pitié de quelqu'un qui le rejeta dans la foule anonyme des curieux.

Son frère Claude a eu moins de chance que lui et a péri massacré, en 1790, à Nîmes, au cours de journées sanglantes.

Après la Révolution, les affaires reprennent et deviennent très prospères. Jacques se trouve à la tête d'un assez important atelier de tissage et d'une certaine fortune. Il aura trois filles et deux fils. Le quatrième, Vincent, est né le 30 août 1806.

De caractère assez instable, il choisit de parcourir les routes de France pour vendre les produits fabriqués par son père. Il mène une vie errante, libre et parfois dangereuse sur les routes peu sûres de l'époque. Mais il est fort, beau garçon, sûr de lui et plutôt exalté. Il est aussi plein d'ambition et d'espoir dans un avenir qui fera de lui un homme important. C'est pourquoi il n'hésite pas à demander la main de la fille d'un gros courtier en fils de soie, Adeline Reynaud, d'un an son aînée, mariage qui le fait entrer dans le cercle fermé de l'aristocratie soyeuse de Nîmes.

Les Reynaud n'acceptent pas tout de suite ce mariage. Ils se méfient de ce garçon avantageux, au caractère vif et, à l'évidence, si peu fait pour leur fille Adeline, si réservée, dont la religion profonde frise le mysticisme. Mais elle sait les persuader et, comme ils craignent qu'elle ne trouve plus de prétendant, finissent par accepter Vincent, non sans le lier cependant par un contrat de mariage assez sévère, afin qu'il ne puisse gaspiller les dix mille francs de la dot.

La famille Reynaud est à l'opposé de la famille Daudet. Originaires de l'Ardèche, les premiers Reynaud connus s'installèrent, en 1515, au mas de la Vignasse, situé non loin de Ruoms. C'est maintenant une grande et belle ferme, isolée sur un plateau alors sec et pierreux, assez sauvage, qui domine la vallée du Chassezac. On y faisait surtout l'élevage des vers à soie, comme dans toute cette région. Le 10 juin 1645, Jehan Reynaud et sa femme, née Anne Courbière, s'y installent et c'est là que naîtront leurs enfants et ceux des générations suivantes, jusqu'au père d'Adeline, le dernier qui nous intéresse.

Celui-ci, Antoine, est le plus jeune de six garçons. Il y a encore trois filles.

Si l'on excepte Jean, qui restera à la Vignasse et y fera souche, et Louis, le quatrième garçon, qui restera aussi au pays, où il se mariera et aura une vie sans histoire, les autres frères auront des vies peu banales, pleines d'aventures.

La caractéristique essentielle de la famille Reynaud, comme d'ailleurs celle de la famille Daudet, est son attachement indéfectible au roi. C'est pourquoi les fils devront s'en aller à la Révolution.

L'aîné, Guillaume, émigre en Angleterre, où il crée un commerce d'articles de Paris puis, expulsé, part pour la Russie, où il recrée le même commerce à Saint-Petersbourg et y fait fortune comme fournisseur de la Cour. Mêlé à une conspiration contre Paul 1er, on lui confisque ses biens et il se retrouve condamné à la déportation en Sibérie. Ayant réussi à s'évader, il est reconnu au passage de la frontière chinoise, repris et envoyé de nouveau en Sibérie. Finalement gracié, il peut recouvrer sa fortune, en 1801, lorsqu'une autre conspiration ayant réussi, Paul 1er meurt étranglé. Guillaume peut enfin revenir en France, sous la Restauration, et s'installer à Paris, où il mourra. Il gardera dans la

famille, depuis ces aventures, le surnom d'« oncle le Russe ».

Son frère François, qui est prêtre, se réfugie à Londres, où il gagne sa vie en enseignant l'anglais. Il y a une curieuse aventure sentimentale qui lui laissera, sa vie durant, un souvenir plein d'émotion : une jeune Anglaise tombe follement amoureuse de lui et le fait demander en mariage par son père, ignorant son état de prêtre. Mais François sait résister à cet amour passionné, sa vocation lui permettant de ne pas succomber à l'attrait de la jeune fille.

Il revient en France où, après avoir dirigé le collège d'Aubenas, il se consacre entièrement à la ville d'Alès, dont il dirige aussi le collège à partir de 1811. Alors qu'il a 71 ans, en 1835, il refuse de quitter la ville avec les autres, pendant une épidémie de choléra, et de cesser de rendre visite aux malades de l'hôpital pour leur apporter le soutien de sa présence et de sa parole. Il y contracte à son tour la grave maladie et en meurt. Cette attitude héroïque lui vaudra l'estime unanime des habitants de la ville, et c'est grâce au souvenir que l'on gardera de lui que, plus tard, son petit-neveu pourra y trouver refuge au collège.

Un autre frère a eu une vie plus calme, mais curieuse, qui explique que l'on en garde un souvenir particulier. Baptiste, parti chercher fortune à Paris, a pu entrer au service du chapelier de la Cour. Cette situation privilégiée lui permet d'approcher la reine Marie-Antoinette, à laquelle il essaye ses chapeaux, ainsi qu'aux princesses et dames de son entourage. Tout en faisant son travail, il écoute leurs conversations et se trouve ainsi au courant de tous les cancans de la Cour. Sa position lui a rapporté beaucoup d'argent, mais il a tout dépensé dans des aventures plus ou moins extravagantes qui ne lui ont laissé qu'une assez mauvaise réputation.

Enfin, le dernier garçon, Antoine, vient s'installer à Nîmes, où il devient courtier en soies et l'un des plus importants du Midi. Il y épouse une jeune veuve, mère d'un enfant, Françoise Robert, qui a déjà connu bien des aventures avant ce mariage. A vingt ans, elle était déjà veuve, son mari ayant été fusillé pendant la Convention, et mère d'un garçon. Accusée en même temps que son mari, elle a réussi à s'échapper et se réfugier à Nîmes. Mais un jour où elle se promène avec son fils, se trouvant par hasard sur le passage de la Déesse de la Raison, celle-ci, une amie d'enfance, la reconnaît et lui crie de se mettre à genoux. Françoise lui répond par un pied de nez et, bien que poursuivie par la foule, peut s'enfuir. Elle va ainsi jusque dans le Vivarais, pour s'y cacher, y vivant une vie errante et difficile jusqu'à sa rencontre avec la maîtresse d'un Conventionnel en mission dans la région, qui la prend sous sa protection.

Bien entendu, elle hait la Révolution qui a guillotiné son mari. C'est d'ailleurs une royaliste convaincue. C'est aussi une femme à la personnalité forte, au caractère bien trempé, qui méprise le danger et a bien supporté toutes les vicissitudes vécues pendant cette période néfaste de sa vie.

Antoine et Françoise auront cinq enfants, deux garçons et trois filles. Le deuxième enfant est Marie-Adélaïde, qui préférera changer son prénom en celui, qu'elle trouve plus romantique, d'Adeline. C'est elle qui épouse Vincent Daudet. Contrairement à sa mère, Adeline, personne frêle, au teint olivâtre et aux grands yeux tristes, a une constitution faible. Elle est sensible et très pieuse, mélancolique et rêveuse, vivant dans

le royaume imaginaire et romanesque des livres, loin de la vie matérielle de tous les jours. Sans doute a-t-elle été éblouie par Vincent, beau garçon, sûr de lui et sachant plaire, qui a daigné s'intéresser à elle, ce qui ne lui est encore jamais arrivé. L'opposition de sa famille la confirme sans doute dans son désir d'accepter la demande d'un homme au caractère tout à l'opposé du sien. Cette situation ne ressemble-t-elle pas au récit de la plupart de ses chers romans ?

Les deux familles, les Daudet comme les Reynaud, bien que n'étant pas du même milieu social, ont en commun leurs convictions religieuses et politiques, enracinées dans leur famille depuis des générations, toutes deux ardemment catholiques et royalistes. Elles ont montré, l'une comme l'autre, leur courage, qui peut aller jusqu'à l'inconscience, pour défendre ce à quoi elles croient fermement. Cependant, les Reynaud sont moins enracinés dans leur sol, s'expatrient plus volontiers et ont une tendance mystique que n'ont pas les Daudet.

Le petit Alphonse aura ce côté aventureux des Reynaud, leur courage et leur intrépidité devant le danger, mais il aura les impatiences de son père et en souffrira. Lui, si sensible, gardera toujours le souvenir épouvanté des terribles colères de Vincent et, lorsqu'il retrouvera en lui certains symptômes héréditaires de cette violence, il s'efforcera de les étouffer du mieux possible.

Par contre, il aura hérité du côté tendre et sensible de cette mère pour laquelle il a toujours eu une véritable adoration et, à travers elle, une vénération pour toutes les mères, dont il tracera des portraits admirables, plus tard, dans un certain nombre de ses œuvres.

Alphonse réunit en lui les deux tempéraments opposés des Daudet et des Reynaud, ce qui lui vaudra quelquefois des tiraillements contradictoires difficiles à concilier. Si l'on ajoute à cela sa myopie extrême, qui développe sa sensibilité déjà grande, et exacerbe ses sensations auditives et olfactives, on ne sera pas étonné qu'il soit devenu ce qu'il définit lui-même comme une « merveilleuse machine à sentir ».

Il n'oubliera jamais les odeurs des vieilles rues étroites et fraîches de Nîmes, ses senteurs d'épices et les exhalaisons de ses boutiques, en même temps qu'il en retrouvera les bruits, ceux de la rue et ceux des cloches, comme les couleurs du temps et des saisons qui les accompagnent.

Il gardera des souvenirs ineffaçables de sa petite enfance, tel ce feu d'artifice auquel il assiste un soir, perché sur les épaules de son père, tout en haut d'une colline de pins. Très tard dans la vie il n'aura pas oublié les moindres détails de cette nuit, le murmure du vent léger dans les arbres, les senteurs des pins surchauffés par le soleil de la journée et les cris de la foule admirative à chaque éclatement d'une fusée.

Le cri strident des marchands d'eau: *Quau vòu béure ?... L'aigo es fresco !...* (Qui veut boire ?... L'eau est fraîche !...) reviendra souvent à sa mémoire, apportant avec lui le cri strident des cigales, les rayons du soleil jouant sur le vernis des cruches de terre, sur le fond du ciel bleu aveuglant de l'été, dans le brouhaha de la foule bariolée se pressant sur les gradins des arènes où se déroule une course de taureaux.

Jamais il n'oubliera non plus ce régal du pâtissier Villaret, l'inventeur des fameux «croquants» de Nîmes, chez qui l'on achetait pour deux sous, dans un cornet de papier

blanc, ce que Daudet appelle des « croûtes de muraille » faites, dit-il, « des restants de Minerves, des raclures de coques, de berlingots, de barquettes, même quelques crottes de souris ou de babarotes (ce sont des cafards), et tout cela formait un ensemble, un fond croustillant et friand dont je n'ai jamais pu trouver l'équivalence ». Cela se comprend ! Son ouïe est aussi développée que son odorat et son goût. Il provoquera, plus tard, la stupéfaction de ses interlocuteurs qui le verront intervenir, souvent, dans une conversation qui se tient à plusieurs mètres de lui.

Cette extrême sensibilité auditive fera de lui un grand amateur de musique et un interprète de talent. Si l'on ajoute à cela le charme de sa voix, à la fois mélodieuse et sensuelle, on comprendra son plaisir à interpréter des chansons populaires et, plus encore, les chansons provençales de son enfance, qui réjouiront en même temps ses auditeurs.

*

A NIMES

Alphonse a maintenant six ans et revient vivre à la ville. Il est devenu, grâce au bon air et au bon régime campagnards, un bel enfant, si beau même qu'il sert de modèle à un sculpteur pour une tête d'ange destinée à une église. Il a un joli visage au teint mat, entouré de cheveux châtain, avec de grands yeux bruns et des traits fins et délicats. C'est aussi un garçon plein de vie, passionné, ardent, turbulent.

A Nîmes, il trouve quelques changements dans la famille. Son grand-père Antoine Reynaud n'est plus là. Il est mort à la fin février et la succession s'annonce difficile, ce qui rend Vincent de très mauvaise humeur, d'autant plus que la crise devient grave pour le textile et n'épargne pas sa propre affaire. Les Daudet ont dû déménager pour faire des économies. Adeline se réfugie de plus en plus dans sa chambre, pour lire et retrouver ses héros romanesques.

Alphonse est envoyé chez les Frères de la Doctrine Chrétienne, où il reste deux ans avant d'être placé dans un autre établissement, l'institution Canivet, petite pension un peu baroque, mais sans doute moins coûteuse que la précédente. Il a gardé un souvenir précis de cette « cage à poules au fond de la cour plantée d'arbres ». C'était « une pension mêlée de catholiques et de huguenots, des batailles. Le gros papa Canivet, un géant à perruque, redingote verte, sa plume derrière l'oreille, et un espèce d'évaporé, blondin de onze à douze ans, plus grand que moi - dans mon souvenir il me paraît immense - bousculé par tout le monde, des querelles, débile prenant toujours la défense du faible; assommé, battu, se mêlant de toutes les querelles. Il s'est flanqué bien des tornioles pour moi. Nous l'appelions Rossel-le-fou.»

La vie en ville ne serait peut-être pas très favorable à l'enfant, surtout avec cette atmosphère pénible qui règne dans la maison, où Vincent est de plus en plus autoritaire et brutal, s'il n'y avait, tout près, le jardin de la fabrique de son père, où il va retrouver un peu de nature, des arbres, un bassin (à l'eau croupissante), une végétation sauvage. Cet enfant si exhubérant a, paradoxalement, un besoin vital de solitude. Sans doute tient-il cela de sa mère qui passe chaque jour, et de plus en plus, à mesure que la vie familiale devient plus difficile, des heures dans sa chambre, à rêver.

Alphonse, lui, aime l'isolement et sait se créer, partout où il vit, un abri, un refuge, une cabane, où il peut rester seul des heures durant à laisser voguer son imagination à l'infini. Après une lecture, qui l'enthousiasme, des aventures de Robinson Crusoe, lui vient la passion de l'île solitaire. Ce goût de l'abri, inné, lui restera jusqu'à la fin de sa vie. Il saura le mettre en pratique partout, jusque dans son cabinet de travail, où il installera, entre deux fauteuils et une corbeille à papier, une cabane pour chacun de ses jeunes enfants.

A Nîmes, c'est le jardin sauvage de la fabrique qui lui apporte ces refuges dont il ne saurait se passer. L'établissement se trouve dans l'Enclos de Rey (ou du Roy), faubourg situé au nord-est de Nîmes, dont la limite sud est le Cours, boulevard périphérique servant de frontière avec la vieille ville où les riches propriétaires, protestants, habitent

les hôtels particuliers.

Ce faubourg a une population d'ouvriers taffetassiers et de paysans et, comme l'indique son nom, il est farouchement royaliste et catholique. C'est de là que partent toutes les agitations politiques et religieuses de la ville et le petit Alphonse entend plus d'une fois l'écho des batailles rangées qui se déroulent périodiquement entre catholiques et protestants, entre royalistes et républicains, sur ce Grand Cours où il est né et qui forme frontière entre les deux factions. Certaines émeutes se terminent d'ailleurs souvent mal.

L'enfant se construit, dans son jardin, un abri fait de vieux morceaux de planches et de branches, où il vient se réfugier chaque fois qu'il le peut ou en éprouve le besoin, lorsqu'on a été trop sévère avec lui à l'école, blessant à vif sa sensibilité à fleur de peau. C'est là encore qu'il se réfugie, avec son frère Ernest, qui le suit partout, lorsque la bataille fait rage entre les deux partis qui se battent à coups de pierres, à proximité.

Mais les affaires de Vincent Daudet ne cessent de péricliter. La crise du textile touche maintenant toute la ville, surtout depuis la disparition de la grande foire annuelle de Beaucaire, qui amenait des centaines de bateaux d'Orient, et donnait lieu à des échanges commerciaux fructueux. Il y a aussi l'invention de la soie artificielle qui ruine les soyeux. Et puis, il faut bien le dire, Vincent est plus préoccupé par ses convictions royalistes que par ses affaires commerciales.

C'est un partisan inconditionnel du roi. Les murs de sa maison ne sont ornés que du portrait d'Henri IV, dont on répète le nom plusieurs fois par jour. Si Vincent Daudet n'a pu faire le pèlerinage à Froshdorff, résidence du prétendant en exil, il a fait une fois celui de Paris pour être présenté au chef du parti royaliste. En reconnaissance, il a reçu ce que l'on appelait le *Fides-Spes*, simple feuille de papier comportant un cachet de cire rouge dans lequel sont gravés ces deux mots, distribuée à tous les fidèles du roi, mais sur laquelle on a ajouté, pour la personnaliser, cette dédicace qui en fait tout la valeur: «
Donné à M. Daudet. Henri ». Le royalisme de Vincent est une véritable mystique, qui l'occupe et le préoccupe bien davantage que ses propres affaires et sa famille.

La déchéance de la famille Daudet se traduit par des déménagements successifs. Après avoir dû abandonner la belle maison du Cours où Alphonse est né, quelques années plus tôt, pour un logement plus modeste de la rue de l'Arc-de-Gras, dans une maison propre et tranquille, mais située au bout d'une rue sale et malodorante, occupée par des tripiers et des bouchers, à côté du marché de la Belle-Croix, il lui faut, à la fin de 1847, aller vivre à la fabrique, où il y a de vastes pièces, de l'air et de l'espace et où l'on est assez confortablement installé. Mais le quartier est un faubourg ouvrier où n'habitent pas les chefs d'entreprise.

Alphonse, que ces raisons laissent indifférent, car il les ignore, est heureux de ce dernier changement qui lui donne liberté entière dans ce grand jardin maintenant tout à lui. Il peut agrandir son refuge et même s'en arranger plusieurs. Son don d'observation va aussi pouvoir s'exercer sur le travail et la vie des ouvriers, qu'il voit maintenant de très près, et aussi sur la vie du quartier tout entier.

Cependant, la situation, de plus en plus précaire, de la maison Daudet, court vers sa conclusion définitive. Les affaires vont de mal en pis. La succession du grand-père

Reynaud, tellement embrouillée, va enfin être résolue, mais sans rien apporter de ce que Vincent espérait. Enfin, la Révolution de 1848 porte le dernier coup aux affaires et c'est la ruine complète de la maison Vincent Daudet.

Il faut ajouter à cela la naissance, le 3 juin, d'une fille, Anna, qui rend Adeline de plus en plus languissante et rêveuse.

Quelques semaines plus tard, le petit Alphonse a la surprise de voir plusieurs personnes inconnues envahir son domaine. Elles se promènent dans le jardin de la fabrique, après une visite des locaux, s'intéressant à tout, examinant de près le bassin et gesticulant au cours d'une conversation animée. Ces visiteurs inattendus sont des émissaires des Carmélites, qui vont acheter la fabrique, qu'il faut quitter. Quel déchirement pour l'enfant qui avait fait du jardin sauvage son royaume enchanté !

Une fois de plus, il faut tout laisser pour aller s'installer dans un nouvel appartement. Cette fois, c'est dans une maison de la rue Séguier que l'on va habiter. Heureusement, elle possède un jardin, ce qui atténue le chagrin du petit Alphonse, qui pourra s'y ébattre en liberté, bien que rien ne puisse remplacer celui qu'il vient de quitter.

Mais la famille Daudet ne reste pas longtemps dans cette demeure. Vincent a une nouvelle idée pour refaire sa fortune perdue. Cependant, pour la mener à bien, il faudra quitter Nîmes. On ne quittera pas le commerce des tissus, car on va aller à Lyon, la ville de la soie.

Ainsi prend fin, avec ce départ douloureux, la petite enfance, jusque-là si heureuse et insouciant, du jeune Alphonse. Il va devoir quitter sa ville natale qu'il aime tant et renoncer aux promenades du dimanche et aux séjours, pendant les vacances, à Fons, chez ses premiers parents nourriciers, ou à Bezouze, chez ces Trinquier qui sont devenus sa deuxième famille et où il jouissait d'une vie libre et pastorale qu'il ne connaîtra plus.

Cette enfance, il ne l'oubliera jamais, parce qu'elle restera pour lui la période la plus heureuse de sa vie. Il en gardera l'empreinte, et la nostalgie, jusqu'à la mort.

Ce départ marque pour l'enfant le début d'une autre existence, dans un pays au climat et aux habitants très différents de ceux qu'il a connus jusque-là, avec des événements souvent pénibles, des expériences qui ne seront pas de son âge, malgré son insouciance et sa faculté de se créer une vie à part, à son goût et en dehors de celle de sa famille.

*

MAGIE DU RHONE

Grâce à Ernest Daudet, nous avons le portrait de l'enfant à son départ de Nîmes. Il est alors « beau comme un jeune dieu. Dans les rues, les gens se retournaient pour admirer sa fine figure sarrasine et sa silhouette élégante. La myopie n'altéra jamais la caresse de son regard, et n'en éteignit pas l'ardeur ».

Mais son caractère n'est pas aussi angélique que son physique. Ses colères sont terribles. Un soir où son père l'enferme dans sa chambre, pour le punir, l'obligeant à ne manger que du pain et de l'eau, il se met dans une telle fureur qu'il se jette de tout son poids la tête contre les murs et la porte, au risque de se tuer. Il faut le délivrer rapidement pour lui éviter de graves blessures.

Cette violence, que le petit Alphonse tient de son père, il finira, avec beaucoup de volonté et de patience, par la dominer, mais il lui aura fallu des années de lutte pour y parvenir. Il sera alors fier de sa victoire : « Je serais devenu insupportable à tout le monde si je ne m'étais maté », reconnaîtra-t-il, non sans une certaine pointe de plaisir que lui donne ce succès remporté sur lui-même.

C'est au printemps de 1849 que la famille Daudet, au grand complet, prend la diligence jusqu'à Valence. C'est là que, pour le plus grand bonheur du petit Alphonse, elle va continuer son voyage en bateau, pour remonter le Rhône jusqu'à Lyon.

C'est que l'enfant ne rêve, depuis longtemps, que d'eau. Son amour des îles ne peut être complet sans ce qui est leur raison d'exister : l'eau qui les entoure. Et, à Nîmes, l'eau a toujours été rare, malgré toutes les promesses des candidats aux différentes fonctions politiques, depuis les aqueducs magnifiques construits par les Romains, dont le seul vestige reste le célèbre Pont du Gard. Les porteurs d'eau ne cessent de sillonner les rues de la ville. Ils sont très recherchés et leur denrée est précieusement économisée et conservée dans les maisons.

Les Nîmois ont toujours eu soif d'eau. Leurs rêves ont toujours été la multiplication, dans la ville, de fontaines, cascades et lacs. L'enfant de Nîmes n'a pas fait exception à la règle.

On peut donc imaginer son plaisir infini à voir le fleuve-roi et à s'y trouver dessus, pour y naviguer pendant plusieurs jours. Il le trouve particulièrement grand, brillant sous le soleil matinal et plein de vagues comme la mer, vagues produites par la navigation importante qui crée sur lui et autour de lui une grande animation.

Alphonse ne craint pas ce « diable de Rhône », comme l'appelait Madame de Sévigné, qui l'empruntait le moins possible lorsqu'elle venait voir sa fille à Grignan.

Comme il va falloir rester trois jours sur le bateau, la famille Daudet essaye de s'y installer le plus confortablement possible. C'est qu'il y a là, avec le père, la mère et les trois garçons, de dix-sept, douze et neuf ans, la petite fille de moins d'un an, ainsi que la

servante Annette Trinquet, dite Annou, trente-deux ans. Alphonse refuse de rester au salon, où il ne descend que pour manger et dormir.

Sa place préférée se trouve à côté de la grosse cloche que l'on fait sonner à l'entrée des villes traversées. L'enfant se tient là, assis sur les paquets de cordes, à la pointe du bateau, d'où il jouit avidement de la vue entière du fleuve que sa myopie lui fait paraître très vaste, car il n'en aperçoit qu'à peine les rives. Il fait un très beau temps et l'eau, verte, reflète le ciel et les arbres qui la bordent.

La vie du fleuve fascine le jeune Alphonse, avec ses grandes barques de marchandises, celles, plus petites, des pêcheurs d'aloses et les bateaux à vapeur bruyants qui ont succédé, depuis à peine quelques années, à l'antique batellerie si pittoresque, avec ses chevaux de halage, dont Frédéric Mistral chantera, dans quelques décades, la fin pathétique dans son admirable *Poème du Rhône*.

Mais le plus fascinant pour l'enfant, qui n'en a encore jamais vu, mais y pense sans cesse, ce sont les îles. Il les dévore des yeux, qu'elles soient sauvages et touffues, ou habitées et cultivées. Il voudrait tant pouvoir faire arrêter le bateau, y débarquer, y vivre, ne serait-ce que quelques jours ou seulement quelques heures !

La fin de l'après-midi du troisième jour n'est pas aussi enchantée. Le bateau arrive à Lyon, au milieu de la brume et sous la pluie et, comme le soir n'est pas loin, il fait déjà bien sombre. Quelle différence avec le beau ciel bleu, la terre sèche et aride du pays nîmois !

Sur le bateau, il faut allumer une lanterne. On n'aperçoit, à travers le brouillard de plus en plus dense, que quelques lumières qui brillent faiblement sur les deux rives. Pour passer sous les ponts, on doit abaisser la cheminée du bateau, ce qui produit une fumée noire extrêmement désagréable qui, rabattue par la pluie, fait tousser les voyageurs. On ne peut dire que Lyon soit une ville accueillante pour des exilés arrivant du pays du soleil, le cœur empli d'angoisse devant l'inconnu qui les attend. Seul Alphonse reste passionné par ce qu'il découvre autour de lui, si différent de ce qu'il a connu jusqu'ici.

Cette première impression de tristesse et de désolation accompagnant l'arrivée à Lyon ne s'effacera jamais de la mémoire d'Alphonse. Il ne gardera pas un très bon souvenir des années qu'il va passer dans une ville qu'il ne parviendra jamais à aimer. Il ne se rappellera que son ciel bas, « couleur de suie », la brume continuelle et persistante montant de ses deux fleuves, son atmosphère à la fois « molle » et moite, et cette bruine qui ne cesse de faire pleurer les murs et suinter le pavé, qui envahit tout et jusqu'à l'aspect, l'allure et le langage de ses habitants, qui portent sur eux et en eux toute cette humidité de l'air ambiant.

*

FOLIES LYONNAISES

La famille Daudet s'installe d'abord près du fleuve, au numéro 5 de la rue Lafont, entre la place de la Comédie et le quai de Retz, dans la partie la plus étroite et la plus ancienne de la rue, dans une vieille et ténébreuse maison. Elle habitera là, au troisième étage, pendant quatre ans, jusqu'en 1853. Quelle dégringolade, pour ces anciens bourgeois de Nîmes qui avaient tenu le haut du pavé et se retrouvaient au fond d'une cour sombre et sordide, dans un pays qui ressemblait si peu à celui qu'ils avaient quitté. Quelle tristesse pour eux de se retrouver au fond de ce trou !

Dès le premier soir, avant même d'avoir placé les quelques pauvres meubles apportés de Nîmes, ouvert les caisses et monté les lits, il faut faire la chasse à d'étranges bêtes noires, des cafards, qui ont envahi le petit logement de quatre pièces.

Vincent Daudet, venu faire fortune à Lyon, essaie, pour vivre, de reprendre son métier d'imprimeur sur étoffes, tout en poursuivant ses rêves chimériques. Mais la fortune est longue à venir et, en attendant, c'est la gêne qui s'installe de plus en plus au foyer.

Henri, le frère aîné, va entrer au séminaire pour devenir prêtre. Il conseille de faire entrer ses deux frères à la manécanterie de l'église de Saint-Pierre des Terreaux, où ils pourront faire des études gratuites en échange de quelques heures de service religieux. Ils y accomplissent en fait un travail complet d'enfants de chœur, avec des cérémonies religieuses qui prennent tout leur temps. Il n'en reste que très peu pour les études.

Devant les résultats pitoyables qui en résultent et aussi à cause du caractère trop turbulent d'Alphonse, qui ne cesse de faire des sottises à la manécanterie, les parents se décident à demander pour eux une bourse pour leur admission au lycée Ampère. Après un petit examen, Ernest est admis à entrer en cinquième et Alphonse en sixième.

Les deux frères sont mal reçus au lycée, aussi bien par les professeurs que par les élèves, à cause de leur air d'enfants pauvres et de provinciaux mal habillés. D'autre part, on sait qu'ils sont boursiers, ce que les autres enfants, élèves payants, considèrent avec dédain. Heureusement, Alphonse, enfant intelligent sinon très travailleur, se montre, dès le début, un élève brillant, raflant les premières places et devenant rapidement l'un des meilleurs du lycée.

Il n'a pourtant encore que dix ans et est resté assez chétif. Son énorme myopie, qui est pour lui un sévère handicap, le gêne beaucoup et son professeur principal, M. Cargan, ne manque pas une occasion de l'humilier en lui donnant de longs passages latins à recopier plusieurs fois. Il feint aussi de ne jamais se souvenir de son nom et l'appelle alors : « Eh ! vous, là-bas, le petit chose ! » C'est ce souvenir, humiliant, qu'Alphonse n'oubliera pas et qui lui fera donner, bien plus tard, ce surnom comme titre à son livre bien connu.

Alphonse vit à ce moment une période pénible, torturé qu'il est par la perte de sa foi. Il alterne révoltes et repentirs qui le font courir se prosterner pour de longues stations en un coin désert de l'église, plein de honte et dans la crainte d'être vu.

En même temps, il néglige ses études et commence à faire, de plus en plus souvent,

l'école buissonnière. Il finit par ne plus suivre qu'une classe sur deux, mais prend soin de ne pas manquer les jours de composition, où il se classe toujours parmi les premiers. Car son intelligence est grande et vive et lui permet de compenser son manque de travail et ses fréquentes absences aux cours. Ernest, frère complice, signe les billets d'excuses pour les cours manqués. Dès la fin de la première année, Alphonse obtient un cinquième accessit en grammaire française, en histoire et aux versions latine et grecque. A la fin de la cinquième, il a un deuxième prix en thème latin, et aux versions latine et grecque.

Son temps libre, l'enfant l'occupe à l'observation de la vie, qui le passionne. Dans la rue, il suit des passants, au hasard, s'amusant à s'identifier à eux, à imaginer leur vie, à entrer dans leur propre personnalité, en faisant abstraction de la sienne. Ce besoin de savoir tout des autres, de leurs occupations, de leurs pensées, de leur façon de vivre, c'est déjà en lui la préoccupation de cette « annotation humaine » qu'il ne cessera de rechercher chez tous ceux qu'il approchera, jusqu'à la fin de sa vie.

Sa forte myopie lui joue quelques mauvais tours. Ainsi, croyant suivre un jour une belle dame, il finit par s'apercevoir que c'est... un prêtre ! Une autre fois, attiré par une jeune femme fort élégante, il l'accompagne jusqu'à une sorte de cabaret, d'où s'échappent des chants et de la musique. Naïvement, il conte son aventure à ses parents, qui lui interdisent ces jeux d'observation, mais il n'en tiendra bien entendu aucun compte.

Pourtant, ces occupations ne sont que passe-temps d'enfant curieux et passionné de la vie, avide de tout connaître des autres. Mais Lyon lui offre ce dont il a toujours rêvé : ses deux fleuves, qui vont lui permettre d'assouvir enfin ce désir obsédant qu'il a toujours eu de l'eau et des îles, des vraies îles et non plus seulement les fausses qu'il se fabriquait dans son jardin nîmois.

Il a très vite découvert ce qu'il lui fallait, en la personne du père Cornet, loueur de bateaux, dont la flotille se balance mollement au pied d'un petit escalier noir et glissant. Alphonse ne saurait résister longtemps à l'appel de ces nouvelles aventures et, pour assouvir sa passion, est prêt à tout, à manquer l'école plus que jamais, à vendre ses livres et tout ce qu'il pourra. Ce père Cornet devient son « Satan », sa « passion douloureuse », son « remords » et son péché habituel.

Mais quelle joie aussi, quel plaisir sensuel, une fois rangés livres et cahiers de classe au fond du bateau, de ramer de toutes ses forces en sentant l'air du fleuve passer à travers sa chevelure. Il fronce les sourcils pour mieux ressembler à un vieux loup de mer. Il se glisse, intrépide, au milieu de la circulation de tous les bateaux qui vont et viennent sur le fleuve, sans crainte d'être renversé par leur sillage d'écume. Au contraire, rendu inconscient par sa myopie qui, au lieu de le rendre prudent, le rend audacieux puisqu'il ne voit pas le danger, il rame, ivre de cette liberté trouvée sur l'eau et du bonheur fou qu'elle lui procure.

Mais il y a mieux encore que le fleuve lui-même, qui lui apporte pourtant des jouissances infinies. Plus loin, après le dernier pont, tout au bout de la ville, là où le fleuve s'élargit et où le trafic devient moins dense, il y a des îles, des îles vertes et sauvages. La barque amarrée, l'enfant se glisse à travers les roseaux, et là, ivre de soleil, de fatigue et de chaleur, allongé sur la terre, il commence à saigner du nez, longtemps, très longtemps. C'est alors pour lui le comble du plaisir. Il est allé au bout de ses forces, mais dans la liberté totale il a pu accomplir ce qu'il aime le plus au monde. Quelle

délectation ! Quelle félicité !

A ces plaisirs d'enfant va s'en ajouter bientôt un autre, moins innocent. Malgré son extrême jeunesse, Alphonse est laissé complètement sans surveillance. Ses parents ne s'occupent pas de lui, le père ne sortant de ses projets fumeux que pour sévir, la mère vivant toujours dans un autre monde, irréel. Le frère aîné, Henri, n'est plus là. Il est entré au séminaire. Annou, la servante, s'occupe de tout le côté matériel de la maison et de la petite Anna. Seul Ernest connaît la vérité sur les occupations de son frère. Mais Ernest est l'indulgence même pour son cadet qu'il admire autant qu'il le chérit. Alphonse lui raconte à peu près tout, mais Ernest ne lui fait jamais aucun reproche et couvre au contraire toutes ses bêtises pour lui éviter la moindre punition.

Alphonse, dans ces conditions, ne peut qu'être un jour entraîné par des garçons de son âge à faire des sottises. C'est ce qui arrive lorsqu'il est amené par un petit groupe dans une chambre louée, au haut d'une pauvre maison. Les adolescents se réunissent là pour s'y gorger de petits verres. Alphonse en fait l'expérience et se laisse facilement convaincre que rien n'est plus délectable que ces petites séances de beuverie. Désormais, lorsqu'il part en promenade sur le fleuve, il n'oublie plus son petit flacon d'absinthe et la pipe dont il a aussi appris l'usage.

Le soir, Ernest surveille l'arrivée de son frère, ivre à la fois de fatigue, de grand air et d'absinthe. Il lui ouvre discrètement la porte et l'aide à donner une explication aux parents, qui ne se doutent de rien, et ne devinent rien.

Toutefois, il arrive que les parents trouvent leur fils très en retard, alors, prévenant les reproches, Alphonse annonce en entrant un retentissant : « Le Pape est mort ! » Pour une famille aussi croyante, aussi fidèle à sa religion, l'effet de la nouvelle est tel qu'on en oublie les reproches que l'on s'apprêtait à faire à l'enfant.

Alphonse ne sait que faire pour assouvir son excès de vitalité, pour donner libre cours au bouillonnement qui est en lui et a besoin de s'extérioriser. En même temps, il a le plus grand mépris du danger, qu'il ignore totalement. En cela, il est bien dans la ligne des Reynaud qui sont allés au-devant des plus dangereuses aventures avec beaucoup de sang-froid et d'impaviderité.

Un soir, l'enfant est réveillé par des cris de terreur poussés par des voisins dont l'immeuble est en train de brûler. Des lueurs rougeâtres trouent la nuit et Alphonse se précipite dans l'escalier en flamme. Sans penser une seconde au danger qu'il court, il veut absolument aider les pompiers déjà arrivés. Sans prendre garde à son jeune âge, ceux-ci l'entraînent avec eux. Un peu plus tard, il se retrouve au milieu de l'escalier en feu et des marches qui s'effondrent sous lui, complètement trempé et aveuglé par la fumée. De retour chez lui, personne n'ose le gronder, trop heureux qu'il soit revenu sain et sauf.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'Alphonse est devenu un vaurien et ne rentre à la maison que pour dormir. Malgré toutes ses aventures, il reste l'un des meilleurs élèves du lycée, n'ayant jamais eu à travailler beaucoup pour obtenir de bons résultats. En quatrième, il a le deuxième accessit d'excellence et de thème latin. En troisième, il est récompensé par le troisième accessit d'excellence et de version grecque; en thème latin, il obtient le premier accessit et en version grecque le second, comme en allemand. Et il

en sera ainsi jusqu'à sa rhétorique.

Le soir, sitôt le repas terminé, Ernest et Alphonse se réfugient dans la chambre qu'ils partagent pour s'y livrer à leur passion commune, la lecture. Dans la maison endormie, ils allument une faible lampe près de leur lit, pour laisser croire qu'ils dorment et n'être pas surpris et, sans bruit, tournant les pages avec précaution, se plongent dans leurs livres avec délices, oubliant tout le reste. C'est ainsi qu'ils s'ouvrent des horizons nouveaux et acquièrent une culture qui complète leurs études.

*

PREMIERS ESSAIS LITTÉRAIRES

Alphonse a encore une autre passion : celle de son pays natal. Il aime s'entretenir longuement, lorsqu'elle en a le temps, avec Annou, qui est originaire de Bezouze. Ils parlent ensemble, longuement, des séjours d'Alphonse au village, des Trinquier, avec lesquels il entretient une certaine correspondance, et des autres personnes qu'ils connaissent tous deux.

Mais, surtout, le charme de ces conversations, pour l'enfant, c'est qu'elles se déroulent en provençal, cette langue qu'il aime tant et n'a pas oubliée, malgré l'interdiction de son père qui ne veut pas l'entendre chez lui. Alphonse, auprès d'Annou, enrichit son vocabulaire et fait provision de ces images et dictons dont il sera toujours friand.

Malheureusement, ce plaisir ne dure pas longtemps. Un jour, alors que l'enfant a une douzaine d'années, Vincent Daudet, au cours d'une violente colère, renvoie la servante dans son pays natal. Quel chagrin pour Alphonse, pour qui Annou représente tout ce qui le rattache encore à sa petite enfance, à ce pays qu'il aime tant, qu'il regrette si souvent, à cette langue de Provence qu'il se plaît à parler avec elle. Cette séparation douloureuse marquera encore sa jeune vie.

Malgré son amour pour la langue d'oc, Alphonse n'est jamais parvenu à faire des vers en provençal. Il se résigne alors à n'en faire qu'en français, car il y a longtemps qu'il a en lui un grand désir de versification. Il est en classe de seconde lorsqu'il compose une apologie d'Homère en vers.

Puis il fait paraître ses premiers poèmes : *La Vierge à la Crèche* et *Aux petits enfants*, dans la *Gazette de Lyon*, sous le pseudonyme d'Alphonse Reynaud, nom maternel. Le second poème est écrit à l'occasion de la naissance du petit Louis Montégut, neveu de sa mère. Il commence ainsi :

*Enfants d'un jour, ô nouveaux-nés,
Petites bouches, petits nez,
Petites lèvres demi-closes,
Membres tremblants,
Si frais, si blancs,
Si roses...*

Il a vu le bébé pendant les vacances passées à Nîmes, au cours du dernier été. Il en est revenu avec son cousin, David Montégut, ce qui lui a valu de remonter, une fois encore, le Rhône, mais en partant de Beaucaire au lieu de Valence. Ce voyage, plus long, seul avec David, son cadet, dont il est responsable, est un nouvel enchantement pour lui. Bien plus tard il le racontera, enjolivé sans doute, mais avec des impressions toujours aussi vives, dans son livre intitulé *Premier Voyage, Premier Mensonge*.

Après ces premiers poèmes, l'adolescent se lance dans un genre différent, qui sera sa

véritable vocation, mais il est encore bien loin de s'en douter. Il écrit un roman, *Léo et Christine Fleury*, qu'il porte à nouveau au rédacteur en chef du journal lyonnais. Celui-ci le garde, mais ne le publie pas et le perdra.

Malgré cet échec, le directeur de la *Gazette de Lyon*, Théodore Mayéri, ainsi que le journaliste royaliste et poète Claudius Hébrard, encouragent les premiers essais littéraires d'Ernest et d'Alphonse.

Ces occupations, très éloignées de ses excès physiques des après-midi vagabondes, équilibrent heureusement l'adolescent qui, malgré ses mauvaises fréquentations, reste toujours un très gentil garçon. Au lycée, où il va peu, ses camarades de classe le jugent un garçon assez insignifiant, avec sa figure pâle et ses nombreuses absences, mais ils lui trouvent cependant l'air très éveillé.

Cette vie déréglée et sans contrôle lui apporte-t-elle au moins un peu de bonheur ? On peut se le demander. C'est plutôt, semble-t-il, un assouvissement de son désir forcené de vivre des aventures dangereuses, de son mépris total du danger, de son intrépidité, du besoin de dépenser cette énorme vitalité qui est en lui. C'est ce qu'il tient de ses ancêtres Reynaud en même temps que, paradoxalement, de son père. Alors que le côté des vieux Daudet, et de sa mère, l'entraîne plutôt vers le besoin et l'amour de la solitude, de la rêverie et des lectures. Mais, contrairement à Adeline, qui n'extériorise rien de ses pensées, Alphonse a un besoin furieux de les faire partager aux autres, par l'écriture et la parole. Il aime déjà conter des histoires extraordinaires qui lui seraient arrivées. Son imagination est féconde et il n'hésite pas, en bon Méridional qu'il est, à agrémenter ses récits de nombreux faits dignes de son cousin Tartarin.

Il écrit par exemple à ses anciens parents nourriciers Garimond, au cours de l'année 1855, que, se destinant jusque-là à la Marine, on ne peut l'y admettre à cause de sa trop mauvaise vue, mais il se console de cette déception en pensant que, malgré ses quinze ans, il aurait peut-être déjà perdu la tête, ou au moins un bras ou une jambe sous les murs de Sébastopol, s'il y avait été admis. Quelle imagination !

*

ÉCLATEMENT DE LA FAMILLE

Au mois de mars 1856, Lyon connaît une grave inondation, dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de l'adolescent, par les scènes atroces auxquelles il assiste. Le spectacle ne peut que frapper son esprit avide d'événements hors du commun.

L'eau a envahi tout le quartier bas des Charpennes, dont les maisons s'écroulent par morceaux entiers, laissant voir des restes d'intérieurs, avec les images de leurs intimités brutalement interrompues. De nombreux habitants sont sur les toits, tremblant de peur et de froid sur ces refuges précaires, au milieu des maisons qui s'abattent brusquement et sont emportées par les eaux, emmenant avec elles les malheureux qui ont cru y être en sécurité. Tout cela entraîne une énorme poussière noire qui envahit la ville, en même temps qu'un vacarme assourdissant.

Les casernes de la Part-Dieu sont à moitié noyées. Les rues, transformées en fleuves de boue, charrient femmes et enfants accrochés à des bouées improvisées, des animaux et des morceaux de poutres, de meubles, tout ce qui peut flotter étant bon pour ne pas sombrer. Au milieu de tout cela, les soldats des casernes de la ville essaient d'apporter aide et secours à ces malheureux.

Alphonse, devant ce spectacle terrible, est partagé entre son goût du danger, l'ivresse qu'il en ressent et une immense pitié pour ces pauvres gens qui perdent tous leurs biens et, souvent aussi, leur vie ou celle de leurs proches.

L'inondation a épargné les Daudet. Mais le malheur ne s'en abat pas moins sur la famille.

Vincent Daudet, qui a tâté de plusieurs métiers depuis qu'il est à Lyon, doit tout abandonner et vendre les marchandises qui lui restent, la faillite de ses divers essais de commerce étant totale. Il faut déménager une nouvelle fois, quittant le 13 de la rue du Pas-Etroit, où l'on a déjà dû se réfugier après le premier logement, pour un petit entresol de la rue de Castries. Petit à petit, l'on continue à descendre l'échelle sociale.

Au mois d'août, Adeline Daudet est appelée d'urgence à Nîmes, où se meurt son fils aîné Henri qui, ayant abandonné le séminaire car se sentant indigne de devenir prêtre, avait trouvé une place dans un collège. Atteint de tuberculose depuis longtemps, il meurt d'une méningite. C'est Alphonse qui ouvre le télégramme, le premier de sa vie qu'il reçoit et qui annonce: « Il est mort. Priez pour lui ». Le choc reçu est terrible pour l'adolescent hyper-sensible.

Alphonse va, dans le courant de l'été, passer les vacances à Nîmes. C'est pour lui une trêve agréable dans la dure vie lyonnaise.

L'hiver est long et difficile et, au début du printemps, tous les expédients possibles ayant été épuisés, la ruine totale accable les Daudet. Pour survivre, il faut se séparer.

Mais il reste à vivre un dernier épisode, le plus dur pour l'adolescent qui a déjà eu tant de peine et de pitié, au cours de l'inondation de l'année précédente, pour les victimes de la catastrophe qui ont perdu tous leurs biens. C'est à son tour de vivre le même déchirement. Toutes les affaires de la famille, tous les pauvres meubles qui restent sont

alignés sur le trottoir pour y être vendus. Voir partir ces témoins de la vie de tous les jours, auxquels on n'a pas toujours fait attention tant que l'on vit au milieu d'eux, mais auxquels on se sent maintenant si attachés à mesure que des étrangers les emportent, quelle affreuse chose ! C'est l'arrachement définitif à tout ce qui faisait jusque-là l'intimité de la famille, tout ce qui composait le foyer familial.

La famille est dissoute, elle éclate car chacun doit partir vers son propre destin, seul, loin des siens. Il n'y aura jamais plus ce nid familial où, malgré les difficultés, on était si bien, au milieu des êtres aimés, où l'on pouvait trouver refuge et amour.

Il va falloir quitter aussi Ernest, le frère si bon, le confident de toutes les joies et les peines, le complice toujours prêt à venir en aide au petit frère et à couvrir ses incartades. Il faut quitter aussi la mère, la mère si tendrement chérie par l'enfant.

Alphonse a seize ans. Il a déjà connu bien des difficultés, bien des peines et des épreuves, mais celle-ci est la pire, la plus difficile à supporter et à vivre.

Désormais, plus rien ne sera pareil. Une autre vie va commencer. Une vie d'adulte. L'enfance est finie. Mais pas les expériences, qui vont continuer sous d'autres formes.

Vincent Daudet, grâce à la bonté de Monseigneur Dupanloup, obtient une place de commis-voyageur et part sur les routes de France. Adeline, accompagnée de la petite Anna, retourne à Nîmes, où elle vivra en alternance chez chacune de ses deux sœurs. Ernest s'en va à Paris, avec quelques lettres de recommandation en poche, qui lui vaudront d'être engagé par le directeur du journal *Le Spectateur*, sur les conseils d'Armand de Pontmartin, auteur et critique dramatique influent.

Quant à Alphonse, qui vient de terminer sa rhétorique avec succès, il désire terminer ses études et obtient, grâce au souvenir qu'y a laissé l'abbé Reynaud, un poste de surveillant au collège d'Alès.

Alès est une petite ville provinciale, limitée par une grande boucle du Gardon et située au milieu d'un pays de mines de charbon. Elle est assez isolée dans le haut Gard et ne connaît quelque animation qu'aux jours de marchés et de foires.

Son collège est modeste, avec ses cent trente élèves. Alphonse y sera logé, nourri et payé contre la surveillance d'un petit groupe d'élèves, et pourra ainsi faire son année de philosophie sans trop de peine. C'est du moins son désir et il est très heureux de pouvoir enfin gagner sa vie et n'être plus à la charge de sa famille.

Il quitte donc Lyon par le bateau, fin avril, heureux de quitter une ville qu'il n'aime pas et de faire un dernier voyage sur ce fleuve où il a passé tant de moments délicieux. Au plaisir de se retrouver sur l'eau s'ajoute celui de l'aventure qui l'attend et marque pour lui la fin de l'enfance et le début d'une vie indépendante. C'est l'inconnu qui s'ouvre devant lui, dont il attend beaucoup de joies et de sensations nouvelles. Sa liberté sera totale, n'ayant de comptes à rendre à personne. Ce bonheur compense en lui le regret que lui cause la séparation d'avec sa mère, si tendrement aimée, et son frère, si indulgent pour ses caprices et ses incartades.

APPRENTISSAGE DE LA VIE

C'est cette fois à Arles que débarque Alphonse, pour se diriger vers Nîmes, où il s'arrête peu de temps dans sa famille, avant de se rendre à Alès.

Il y arrive le 1er mai et se rend directement au collège pour se présenter au Principal, M. Ferdinand Roux, tout étonné d'avoir devant lui un adolescent à la fois si jeune et si frêle, peu apte au travail qu'il doit accomplir. Aura-t-il suffisamment d'autorité pour se faire obéir des enfants qui vont lui être confiés ? Mais Alphonse montre la recommandation du Recteur de Montpellier, rappelant la mémoire de l'abbé Reynaud. On ne peut renvoyer le jeune homme et le Principal lui donne en charge la division des petits, soit trente-cinq élèves.

Alphonse, à qui l'on avait promis un salaire de six cents francs par an, doit rapidement déchanter, car il faut en déduire divers frais, dont ceux de blanchissage et d'éclairage. Il ne lui restera que quarante-sept francs par mois, pour un travail consistant à partager la vie de ses élèves jour et nuit, sauf pendant les heures de cours, mais il doit aussi les accompagner aux promenades des jeudis et dimanches. L'horaire est chargé et il n'aura pas beaucoup de temps libre pour préparer son examen du baccalauréat.

Cependant, il réussit très bien auprès des petits, les intéressant surtout par les histoires qu'il leur raconte à la fin de chaque étude, s'ils ont été sages et ont bien travaillé. Il obtient ainsi, dans le collège, une place privilégiée puisque M. Roux, le Principal, s'intéresse à lui au point de le recevoir à sa table, ce qui est un honneur très rare. Et, pour le récompenser de sa réussite et lui donner des responsabilités plus importantes, il lui confie la charge des moyens, charge plus difficile, les enfants, plus âgés, se révélant vite beaucoup moins malléables que les petits.

Alphonse n'est guère plus vieux qu'eux, et se trouve physiquement beaucoup plus chétif que quelques-uns de ses élèves. Il ne peut guère s'imposer à ces garçons, qui profitent de la situation pour lui jouer bien des mauvais tours. Ils ont aussi tout de suite repéré son énorme myopie, laquelle, ajoutée à son inexpérience, en fait une proie toute désignée pour les plus grands et les plus indisciplinés de la classe. L'un d'eux, en particulier, fils d'un baron, médecin et administrateur du Collège, abuse de sa situation privilégiée. Ils finissent par se battre, car Alphonse, toujours courageux, n'a pas peur d'un garçon bien plus fort que lui. S'il n'est pas renvoyé du collège, après ce grave incident, c'est qu'il est protégé par le Recteur, mais on ne l'en blâme pas moins.

Devant toutes ces difficultés, qui ne cessent de s'accumuler, l'adolescent va chercher ailleurs des compensations. N'ayant plus de goût pour ses études, il les néglige et se rend de plus en plus souvent au café, où il apprend à ajouter de l'eau à l'absinthe qu'il buvait pure à Lyon.

Cette distraction ne lui suffisant pas, il commence à fréquenter les guinguettes louches

de la Prairie, situées sur l'autre rive du Gardon, à un kilomètre de la ville. Il y trouve là des sous-officiers, des comédiens de passage et des filles peu farouches. Il y passe de plus en plus de temps, à jouer aux dominos tout en buvant ces absinthes qui lui "cassent la poitrine".

Alphonse se rend bien compte de sa déchéance. L'état dans lequel le met cet abus d'alcool le fait réagir aux attaques de ses élèves, ce qui, bien entendu, aggrave son cas et lui fait perdre définitivement toute autorité sur eux. Devant cette attitude, les enfants deviennent de plus en plus cruels, profitant de sa myopie pour inventer des jeux de plus en plus dangereux pour leur jeune pion, qu'ils méprisent, comme le méprisent ses collègues de l'établissement et les parents des élèves. Anatole France expliquera, plus tard, comment cet "adolescent, ardent et rêveur, sous ses longs cheveux de pâtre latin, trop beau, trop fin, trop exquis, trop singulier pour ne pas être haï du vulgaire", ne pouvait qu'être exposé, dans ce collège de petite ville, à l'incompréhension et à la haine. Il dérangeait, sans doute, l'ordre ronronnant établi depuis toujours entre ceux du collège et ceux qui l'entouraient.

La distribution des prix, le 10 août, le délivre enfin de cet enfer. Les vacances sont les bienvenues, bien que, ne sachant où aller, il doive rester au collège, grâce à la bienveillance du Principal. Alphonse en profite pour se remettre au travail, mais la chaleur étouffante du mois d'août l'indispose et il ne fait plus grand chose.

*

FIN DE L'ENFANCE

Au mois de juillet, le jeune homme a reçu des visiteurs auxquels il a montré la ville. Parmi eux, il a eu la joie de revoir sa petite cousine Marie, descendante de la branche Reynaud restée au mas de la Vignasse. Née en 1836, elle est un peu plus âgée qu'Alphonse, qui n'a que dix-sept ans, mais n'est plus un enfant. Tout jeune, il a joué avec elle pendant des séjours à la Vignasse, et ne la plus revue depuis huit ans. Il se montre ravi de cette rencontre, bien trop courte à son gré, car il l'a trouvée très charmante. Mais il garde l'espoir de la revoir bientôt, devant aller passer quelque temps à Lassalle.

C'est au début de septembre que son cousin Louis Daudet amène Alphonse dans cette charmante petite ville du Gard, assez isolée dans les Cévennes, au nord de Saint-Hippolyte-du-Fort. Il y a là des usines de filature. L'une d'elles appartient à Henri Gibelin, dont la femme, Maria Daudet, est la sœur de Louis. Le jeune Alphonse va y vivre quelques semaines enchantées, au milieu de ces jeunes femmes charmantes que sont les sœurs de Louis, Maria et Joséphine, et sa femme, née Octavie Ambroy. Les Gibelin habitent une grande et belle maison, au milieu d'un vaste jardin. Alphonse, peu habitué depuis son enfance à vivre dans le luxe, va s'y épanouir. Le vallon, "ce val d'amour que l'on nomme Lassalle", est propice aux promenades romantiques. Les femmes sont jolies et leur compagnie réjouit leur jeune cousin, qui donne libre cours à sa verve poétique pour les chanter toutes trois dans un long poème dédié "A mes cousines M. J. et O." (Maria, Joséphine et Octavie). Il commence son apprentissage du monde et des salons, en écoutant Maria Gibelin chanter des romances et en disant lui-même les poèmes charmants et romantiques que lui inspirent ses cousines.

Le retour à Alès, à la fin des vacances, n'en est que plus pénible. C'est le 5 octobre qu'a lieu la rentrée et que la vie difficile avec les enfants "moyens" doit reprendre. Il s'en évade en revivant les merveilleuses journées passées à Lassalle. Il écrit à ses cousins une longue lettre de remerciements pour ces "délices de Capoue" qu'il a vécues chez eux. Cependant, vingt jours après son retour, et le lendemain même de cette longue lettre nostalgique envoyée à ses hôtes, Alphonse, qui a renoué très vite avec son récent passé, est le triste héros d'un scandale qui révolutionne la paisible ville d'Alès.

Ayant recommencé à fréquenter les guinguettes, il a eu une intrigue amoureuse avec la fille du propriétaire de l'une d'elles, Lucile Espéron, à laquelle il écrit et envoie des vers. A la suite d'une rivalité amoureuse, il y a scandale, tentative de suicide et renvoi du collège, que le jeune homme doit quitter dans les derniers jours d'octobre. On le croit parti, mais il est revenu à Alès, dès le premier relais, après avoir simulé un départ pour Nîmes.

Sa famille, avertie de son renvoi, mais ne le voyant pas arriver, le fait rechercher. Quelques jours plus tard, on le retrouve, en compagnie d'une "personne d'âge mûr", dans l'arrière-boutique d'un immeuble de l'ancienne place d'Armes. Le scandale est encore plus grand dans la petite ville, lorsque toutes ces péripéties sont connues. Il n'est pas question d'y rester une heure de plus.

Ne sachant où aller, Alphonse ne trouve qu'une solution : rejoindre Ernest, le frère aîné toujours plein d'indulgence et prêt à l'aider en toutes circonstances. Ernest est à Paris. Il lui a écrit plusieurs fois de venir le rejoindre s'il avait des ennuis. Il ne reste à Alphonse qu'à monter dans un train pour la capitale. Ce qu'il fait aussitôt.

L'enfance, comme l'adolescence, sont bien terminées pour lui. Après toutes ces expériences plus ou moins rocambolesques, c'est un homme qui va arriver à Paris, malgré ses dix-sept ans et demi.

*

DECOUVERTE DE PARIS

Parti rapidement, Alphonse se retrouve, en costume léger, dans un wagon de troisième classe, alors que le froid devient de plus en plus vif à mesure qu'il avance vers le nord.

Le voyage dure deux jours, pendant lesquels le jeune homme, n'ayant en poche que les deux francs restés après l'achat du billet de chemin de fer et l'enregistrement de sa malle, n'a rien à manger. Il souffre du froid et de la faim, essayant de dormir pour oublier ses misères. Il est toutefois heureux d'en avoir fini avec le collègue et ses élèves. Il ignore ce qui l'attend à Paris mais ne s'en inquiète pas, ayant confiance en Ernest, ce cher frère complice qui va le prendre en charge.

Vers la fin du voyage, toujours à jeun, Alphonse est pris de vertiges. Les matelots qui voyagent avec lui font beaucoup de bruit, tout à leur joie d'être en permission, et n'arrêtent pas de chanter et rire. Ils finissent cependant par s'apercevoir de l'état du jeune homme et lui donnent à boire quelques gorgées d'eau-de-vie qui le raniment et finissent par l'endormir, ne sortant de son assoupissement qu'aux arrêts du train.

Enfin, dans un grand bruit de tonnerre, le train entre en gare, sous l'immense verrière noircie par les fumées. Les portes des wagons claquent, les voyageurs, à demi endormis, se précipitent vers les porteurs et leurs chariots à bagages, tous courant vers la sortie. Cette fois, c'est le terminus, c'est Paris.

Dehors, c'est un petit matin glacé de premier novembre qui accueille le jeune provincial. Ernest est là, fidèle au rendez-vous, si heureux de revoir son frère, mais en même temps inquiet de le retrouver dans un accoutrement curieux, tout dépenaillé et pâle, mal chaussé, mourant de faim, de fatigue et de froid. Il faut pourtant partir à pied et les deux frères, bras dessus bras dessous, s'en vont le long des quais déserts et des rues endormies, jusqu'au Quartier Latin, où réside Ernest, rue de Tournon.

Les deux frères, ayant mis la malle sur un mauvais charreton que pousse l'aîné, traversent la Seine sans presque la voir, dans la brume qui monte de l'eau glacée. Ils longent le long mur d'un grand jardin, d'où parviennent des cris de bêtes curieux, que le jeune provincial ne reconnaît pas. C'est le Jardin des Plantes, dont les animaux s'éveillent avec le jour, dans le froid humide qui les entoure. Mais les deux frères n'y prêtent pas longtemps attention, occupés qu'ils sont par leur conversation animée. Ernest veut tout savoir d'Alphonse et pose de nombreuses questions auxquelles le pauvre frère, transi de froid, essaie de répondre.

Voici enfin l'hôtel du Sénat. C'est là qu'ils vont devoir vivre désormais tous les deux, dans cette chambre étroite et mal meublée d'une commode bancale faisant office de table de toilette, d'un mauvais lit en fer, deux chaises et un vieux poêle. Le seul meuble qui intéressera Alphonse est un secrétaire sur lequel il pourra écrire, car il a l'intention de se livrer maintenant tout entier à sa passion : la poésie. Pour l'heure, il ne fait pas de projets, encore à demi abruti par son long voyage et ce froid humide si vif auquel il n'est pas accoutumé, heureux aussi d'être avec son frère mais bien dépaysé devant cette

multitude de toits et de cheminées qu'il découvre par la fenêtre de la chambre, et dont la triste monotonie n'est coupée que par les deux tours de Saint-Sulpice.

Ernest regarde son frère, bien changé depuis leur séparation, quelques mois plus tôt. Il comprend la déception, devant ce morne paysage et la tristesse de cette pauvre chambre sous les toits, du garçon venu dans la capitale plein d'espoirs et d'illusions. Il sait que la vie à deux ne sera pas facile, qu'il leur faudra beaucoup de travail et de foi dans l'avenir et aussi, et surtout, beaucoup de privations pour arriver à sortir de leur misère. Pour le moment, il ne veut penser qu'à la joie des retrouvailles et au soutien mutuel que les deux frères vont s'apporter dans leurs échecs comme dans leurs succès.

Ernest, qui a quatre ans de plus que son frère, a maintenant vingt-et-un ans. Il est encore jeune pour avoir, seul, la charge totale, matérielle et morale, du garçon qui a abusé de sa liberté et pris l'habitude d'une vie si différente de la sienne. Que va-t-il devenir, libre dans cette grande ville où le petit provincial qu'il est risque d'être soumis à toutes les tentations, même les pires ? Ernest travaille dans un journal où il gagne à peine sa vie. Il va lui falloir maintenant nourrir ce frère arrivé en si mauvais état et le laisser seul, livré à lui-même, toute la journée. Cependant, tous ces soucis restent secondaires pour lui, si heureux de n'être plus seul à Paris et d'avoir son frère chéri à ses côtés, ce frère qu'il va continuer à protéger du mieux qu'il peut, comme il l'a toujours fait et pour lequel il va se comporter en véritable mère attentionnée.

Alphonse, lui, est heureux de se retrouver avec Ernest, qui le protège et s'occupe de tout le côté matériel de la vie. Il sait qu'il peut compter entièrement sur lui et accepte tout naturellement d'être à la charge de son aîné et de ne pas chercher de travail pour l'aider. Car il est tout au plaisir de se trouver à Paris et de n'être plus seul. Son souci principal est de devenir un grand poète. Il ne rêve que de poésie et passe de longues heures, dans le froid de sa chambre, à écrire des vers. Il n'a jamais souffert d'être pauvre et ne s'en préoccupe pas. Il ne s'intéresse pas aux questions matérielles. Seule la vie intellectuelle l'intéresse en ce moment et, n'ayant rien d'autre à faire, heureux de vivre enfin à sa guise et sans aucune obligation, il s'adonne à sa passion de toute son âme.

Lorsqu'il sort, pour se réchauffer en marchant et se reposer un moment de son travail, il se contente de faire le tour de l'Odéon proche, regardant attentivement les inconnus qu'il croise, dans l'espoir de reconnaître en eux quelque homme de lettres célèbre. Il espère une telle rencontre, tout en la redoutant, car sa myopie et sa gaucherie lui interdisent de lier connaissance avec des inconnus.

Alphonse ne fréquente personne. La situation des deux frères ne leur permet pas souvent de prendre leurs repas à la salle à manger et, faute d'argent, ils mangent la plupart du temps dans leur chambre les quelques provisions apportées par Ernest.

Alphonse n'aime pas les autres pensionnaires et descend le moins possible prendre ses repas à la table d'hôte, pour ne pas les rencontrer. Il l'appelle "l'écurie", parce qu'il y a là des hommes du Midi, mais du "vilain" Midi, celui du sud-ouest, qu'il trouve trop bavards et bruyants. Celui dont la voix domine les autres, qui a le verbe particulièrement haut et ne cesse de trop gesticuler, s'appelle Léon Gambetta.

C'est pourtant à cette table commune que les deux frères vont faire la connaissance de quelques jeunes hommes qui vont entraîner Alphonse dans un monde nouveau pour lui, celui du journalisme et de la bohème.

LA VIE PARISIENNE

Avec ces nouveaux amis, Alphonse va fréquenter les cafés où se retrouvent les jeunes intellectuels, les artistes et des femmes, attirées par cette bohème artistique et littéraire. Car, si l'on y boit beaucoup, l'on y discute plus encore de littérature, pour admirer ou critiquer les aînés et chercher comment faire reconnaître son propre talent. Alphonse retrouve là les plaisirs qu'il a connus à Alès avec, en outre, une vie intellectuelle qui le comble.

Il fait rapidement la connaissance, dans l'un de ces estaminets, d'une jeune femme qui saura le retenir et tiendra dans sa vie, comme dans son œuvre future, une grande place. Marie Rieu n'a pas la simplicité des filles qu'il a connues à Alès. C'est une femme qui a déjà, malgré son âge, un lourd passé de galanterie derrière elle. Elle a beaucoup d'expérience et le jeune homme se laisse prendre volontiers à son filet, trouvant en elle l'assouvissement dont sa grande sensualité a besoin.

Cette liaison, qui sera toujours tumultueuse, n'empêche pas Alphonse de continuer à vivre avec son frère. Mais il passe beaucoup moins de temps dans sa chambre pour travailler car, aussitôt qu'il a pu se procurer l'indispensable habit, uniforme de l'homme du monde, il fréquente, le soir, les salons de quelques vieilles dames en vue. Là, debout devant la cheminée sur laquelle il s'accoude, il dit ses poèmes. Sa voix chaude et prenante, si sensuelle, comme sa beauté romantique, séduisent les dames présentes. Cependant, le 14 janvier 1858, a lieu l'attentat du comte Félix Orsini contre Napoléon III et l'Impératrice, à l'Opéra. Le directeur politique du *Spectateur* écrit un article tel qu'un décret paraît immédiatement, supprimant le journal pour lequel travaille Ernest. Les deux frères se retrouvent sans ressources et vivent des jours difficiles. Enfin, Ernest est embauché à *L'Union*, mais y est moins bien payé qu'à son précédent journal. Heureusement, cette situation précaire ne dure pas longtemps. On lui demandera bientôt de remplacer le rédacteur en chef de *La France Centrale*. Mais il lui faudra alors quitter Paris pour aller vivre à Blois. Ernest, malgré son désir de ne pas laisser son cadet seul dans la capitale, doit accepter et partir. A son retour, il n'aura plus de travail et les deux frères devront se contenter, pour vivre, des maigres gages que rapporte à l'aîné la rédaction des mémoires que lui dicte un vieux gentilhomme de la chambre de Charles X.

Pendant ce temps, au cours de l'été 1858, Alphonse réussit à trouver, près de chez lui, un éditeur pour un livre de poèmes, qui paraît au mois de juillet. Dédié à Marie R..., il a pour titre : *Les Amoureuses*. C'est un petit volume de soixante-quatre pages, contenant vingt-et-un poèmes. Il attire toutefois l'attention de quelques critiques, qui le signalent dans leur chronique littéraire. Il n'en faut pas plus pour que le jeune poète, même modeste, devienne une personnalité dans les salons parisiens qu'il fréquente et les nouveaux qui s'ouvrent devant lui au renom de sa jeune gloire.

Paris est en effet en pleine mutation, comme d'ailleurs tout le pays. L'Empire de Napoléon III a amené une certaine révolution dans les entreprises, le commerce et l'immobilier. Haussmann a commencé, depuis quelques années, des travaux qui bouleversent le centre de Paris.

C'est une époque d'activité et de profit qui s'annonce, créant une société nouvelle, celle des bourgeois, des nouveaux riches, qui vont faire alliance avec une aristocratie souvent ruinée et qu'ils absorberont ainsi peu à peu. Ces nouveaux riches tiennent à faire étalage de leur richesse. L'Empereur lui-même donne le ton, en organisant de nombreuses fêtes et réceptions brillantes. C'est l'époque d'Offenbach et de ses opérettes à succès, que tout le monde veut voir et dont on fredonne partout les refrains.

Les salons sont à la mode, avec leurs poètes et leurs musiciens qui récitent ou jouent leurs œuvres. Alphonse, qui a déjà eu beaucoup de succès dans les salons qu'il fréquentait, en obtient beaucoup plus depuis que ses poèmes sont connus. Son physique et sa voix le servent admirablement.

Théodore de Banville a laissé de lui un portrait de cette époque: "Une tête merveilleusement charmante, la peau d'une pâleur chaude et couleur d'ambre, les sourcils droits et soyeux; l'œil enflammé, noyé, à la fois humide et brûlant, perdu dans la rêverie, n'y voit pas, mais est délicieux à voir; la bouche voluptueuse, songeuse, empourprée de sang, la barbe douce et enfantine, l'abondante chevelure brune, l'oreille petite et délicate, concourent à un ensemble fièrement viril, malgré la grâce féminine. Avec ce physique invraisemblable, Alphonse Daudet avait le droit d'être un imbécile; au lieu de cela il est le plus délicat et le plus sensitif de nos poètes..."

Ce jeune homme de dix-huit ans, mince et de taille moyenne (un mètre soixante-huit, comme Chateaubriand et Napoléon), portant bien l'habit, est plein d'un certain charme romantique, avec son accent méridional peut-être encore un peu trop prononcé mais qui ajoute, à son physique un peu mauresque, une pointe d'orientalisme qui lui sied admirablement. Les femmes en raffolent et Alphonse, toujours attiré par elles depuis son enfance, se laisse aller à ces succès, qu'il accepte avec joie.

C'est dans l'un de ces salons qu'il fréquente assidûment, qu'au début de 1859, le jeune Daudet rencontre Pierre Véron, qui deviendra l'un de ses meilleurs amis.

Malgré les préoccupations qu'apporte la guerre d'Italie, les salons parisiens s'intéressent toujours à la poésie. Les fidèles d'un entresol habité par un ancien notable de Louis-Philippe continuent à s'y réunir régulièrement. Chacun, à tour de rôle, y récite ses poèmes. Or, un soir, apparaît, accoudé à la cheminée monumentale, "un éphèbe aux longs cheveux, aux grands yeux, à la barbe noire et frisée. Véritable héros de roman". C'est Alphonse Daudet qui, avec une voix que l'émotion fait un peu trembler, avec, aussi, son accent méridional, commence à réciter un poème de son recueil récemment paru, *Les Prunes*:

*Mon oncle avait un grand verger
Et moi j'avais une cousine...*

C'est un véritable triomphe. Ce poème, l'un des plus charmants sans doute de la poésie française et le meilleur de son auteur, est dédié à sa gentille cousine de la Vignasse, retrouvée à Lassalle, Marie Reynaud.

Pierre Véron, comme tous les assistants, est subjugué et éprouve immédiatement, pour l'auteur, une amitié profonde, qui devient vite réciproque et ne se démentira jamais.

Il est poète, comme Alphonse Daudet, a vingt-six ans et écrit au *Charivari*. Il fréquente des Provençaux, auxquels il amène son nouvel ami, qui retrouve avec eux un peu de son pays si cher et si lointain, ses souvenirs de jeunesse et cette langue provençale qu'il peut à nouveau entendre et parler.

*

FREDERIC MISTRAL

Alphonse Daudet, malgré ses succès mondains, est bien seul. Ses amours avec Marie Rieu sont souvent difficiles à vivre. Et la vie matérielle, avec Ernest, est toujours aussi précaire. Les salons ne nourrissent pas les poètes ! Les deux frères n'ont que peu d'argent et vivent très chichement. Ils doivent même emprunter pour pouvoir manger. Ernest est très soucieux de cette situation et cherche désespérément un travail. Quant à Alphonse, qui éprouve quelque remords à ne rien apporter à leur communauté, que pourrait-il faire, ne sachant qu'écrire et réciter des vers avec talent ?

Au mois de mars, Alphonse Daudet a un grand bonheur. Il fait la rencontre, capitale pour lui et pour son œuvre future, du poète provençal Frédéric Mistral, qui va le rattacher aux valeurs, essentielles pour son équilibre, de son pays d'enfance. Il retrouve avec lui des racines dont il ne se détachera plus, malgré sa vie désormais parisienne.

Mistral n'ignore pas Daudet. Sa réputation est arrivée jusqu'à lui, dans son lointain village de Maillane, à travers le fameux poème des *Prunes*. Mistral avait primitivement appelé le mas des parents de son héroïne Mireille : le mas des Prunes. Il l'a changé en celui de "mas des Micocoules" lorsqu'il a connu le surnom donné à l'auteur du poème : Daudet des Prunes, expliquant : « Ce charmant badinage qui est en passe de devenir proverbe ferait sourire si on le rapprochait de *Mirèio* ».

Mistral est à Paris pour présenter son long poème à Lamartine qui, enthousiasmé, lui consacre le *Quarantième Entretien* de son *Cours familier de littérature*. La presse parisienne s'en fait longuement l'écho, écho qui parvient rapidement jusqu'aux milieux provençalisans de la Capitale. C'est pourquoi Mistral, qui reçoit de nombreux hommages, n'est pas surpris de la visite de Daudet, qui lui dit toute son admiration pour son œuvre et sa surprise, en même temps que son plaisir d'y trouver, au deuxième chant, le nom d'un mas de Beaucaire, *La Font dóu Rèi*, la Fontaine du Roi, mas ayant appartenu autrefois à sa famille. Cette première visite marque le début d'une longue et grande amitié fraternelle entre les deux hommes.

Daudet est si heureux de cette rencontre qu'il désire la prolonger et, pour cela, n'hésite pas à faire venir l'homme célèbre du jour dans sa chambre très modeste de l'hôtel du Sénat. Il l'invite à dîner et lui-même a décrit cette soirée qui l'a marqué à tout jamais : «... Un mauvais dîner de gargote, monté froid du sous-sol de la cuisine, servi dans d'épaisses assiettes, et le dessert, je le vois encore, des biscuits de Reims, tristes, poussiéreux, immangeables, qui semblaient avoir été retrouvés sous quelque Pyramide d'Egypte. Mais la banalité de ce maigre souper d'étudiant, la banalité même de la chambre, avec son tapis usé, son vieux secrétaire et son canapé de forme empire, son horrible pendule, tout cela disparaissait en écoutant Mistral... »

Alphonse Daudet est si heureux d'entendre à nouveau la langue de son enfance, de

pouvoir répondre au poète dans ce provençal qu'il aime tant, que rien d'autre ne compte pour lui. Il a conscience de vivre un moment unique, une soirée inoubliable.

Mistral lui lit des passages de *Mireille* qui enthousiasment le jeune homme : « A mesure que Mistral parlait », se souviendra-t-il, « accentuant ses vers de son geste large, il me semblait qu'une bonne odeur, fraîche et vivace, de mon pays depuis longtemps quitté, remplissait l'étroite chambre. Je le retrouvais dans un petit coin de Paris, ce délicieux parfum de Provence, en écoutant cette belle langue, sonore et musicale, se mêler au bruit de fiacres et d'omnibus qui roulaient, en bas, sur le pavé de la rue de Tournon. »

Mistral a juste dix ans de plus que son hôte. Physiquement, il est à l'opposé du frêle Alphonse. Il est grand et fort. Son teint hâlé, sa tête fine et son large buste le font ressembler à un beau type de paysan du Bas-Rhône. Il porte la moustache et la barbiche brunes, a de grands yeux foncés et un front haut qui reflète son intelligence. Il est extrêmement aimable et sa voix, habituellement douce et chantante, peut devenir forte et passionnée lorsqu'il défend sa langue natale devant ceux qui voudraient le voir écrire en français.

Un troisième personnage assiste à ce modeste dîner. Eugène Garcin est un Provençal de Paris. Il sort de cette soirée si enthousiasmé par Daudet qu'il l'écrit aussitôt à son ami Anselme Mathieu, de Châteauneuf-du-Pape, l'un des compagnons de Mistral, faisant partie des fondateurs du Félibrige, mouvement de défense de la langue provençale créé cinq ans plus tôt. Mathieu, qui a un caractère semblable à celui de Daudet, deviendra très vite son ami avant même de le connaître, et lui devra, bien plus tard, grâce à son aide efficace, de ne pas finir ses jours dans la plus affreuse misère.

Daudet et Mistral se séparent enchantés l'un de l'autre. Une grande amitié vient de naître entre eux, qui restera fidèle jusqu'au-delà de la mort. Mistral invite son hôte à venir le voir à Maillane. Il lui fera connaître ses amis félibres qui, il en est sûr, aimeront tout de suite ce passionné de la Provence.

*

DEBUTS JOURNALISTIQUES

En attendant la réalisation de ce beau projet, les frères Daudet quittent l'hôtel du Sénat pour s'installer au 39 de la rue Bonaparte, mais Ernest n'y restera pas longtemps, devant aller à Blois, pour son travail. Alphonse devra quitter à son tour ce nouveau logement, au début de l'été, d'une part parce qu'Hausmann va le faire démolir pour poursuivre ses travaux d'embellissement du quartier, mais surtout parce qu'il ne peut plus en payer le loyer. Son ami Pierre Véron le recueillera alors dans son appartement de la rue de Bourgogne, avant qu'il ne réintègre l'hôtel du Sénat.

Alphonse fait désormais paraître des chroniques régulières dans *Paris-Journal*. Les 21 et 26 avril, c'est un premier récit, signé "Piccolo" : *Un hiver à Paris*, qui conte ses expériences des salons parisiens. D'autres suivront, jusqu'au 14 juin, date à laquelle commence, dans le même journal, une longue nouvelle signée cette fois de son nom : *Audiberte*.

On peut sentir dans cette histoire, d'inspiration méridionale, l'influence de *Mireille*. Comme l'héroïne de Mistral, celle de Daudet, ne pouvant réaliser son amour, en meurt. Cette mort, comme celle de Mireille, a lieu dans un endroit prestigieux, le Pont du Gard. Et, si Audiberte ne meurt pas d'insolation, comme Mireille, Daudet dira d'elle : « Les filles de chez nous veulent toutes du soleil pour mourir ». Dans ce récit, Daudet a mis toute la vie d'un village gardois : Bezouce, lieu béni de son enfance, mêlé à celui de Lassalle, où il a passé quelques semaines merveilleuses de vacances. L'écriture est ponctuée de mots et expressions provençales, avec aussi une chanson du pays. L'influence de sa rencontre avec Mistral est indéniable.

Les 7 et 9 juillet, *Paris-Journal* publie un long article, *Une visite à Bicêtre*, dans laquelle l'auteur, toujours caché sous le pseudonyme de "Piccolo", décrit une visite à un asile d'aliénés, comme l'on dit alors. Il y passe en revue les différentes sections, des plus calmes de ces "fous" aux plus furieux et dangereux. Alphonse, qui voit ces malades pour la première fois, en ressent un choc très naturel et avoue qu'après quelques heures passées dans un tel milieu, il en arrive à douter de ses propres facultés mentales, perdant le sens de la frontière qui sépare la raison de la folie.

Sa vision de la "fosse aux lions", nom donné à Bicêtre à l'endroit où se retrouvent les malades les plus dangereux et les assassins, lui inspire cette réflexion : « Je n'ai jamais compris comme ce jour-là, et devant ce spectacle, le peu de différence de l'homme à la bête fauve, et s'il m'eût fallu choisir entre le tête-à-tête d'un de ces malheureux ou celui d'une panthère, je crois que j'aurais choisi la panthère ».

Mais sa sensibilité est éprouvée plus encore par le spectacle des enfants "idiots", qui ont de cinq à quinze ans. En les voyant, le jeune homme ne peut s'empêcher de penser au désespoir des mères qui ont dû se séparer de ces pauvres enfants. Une gardienne lui explique qu'elles ne les voient jamais tels qu'ils sont et se trouvent heureuses si un semblant de sourire les accueille lorsqu'elles leur apportent quelque chose qui les touche, jouet ou sucrerie. Cette réflexion le rassure, sans toutefois cesser de l'émouvoir.

Cette incursion dans le monde étrange de la folie doit être, pour la nature réceptive et pleine de compassion d'Alphonse, une expérience bien pénible.

En même temps qu'il écrit dans *Paris-Journal*, Daudet collabore, du 5 août au 11 septembre 1859, à un journal catholique de Bruxelles, *L'Universel*. Il y tient une *Chronique Parisienne* qu'il signe "Pierre et Paul", bien qu'en étant le seul auteur. Ces articles relatent en principe des événements, mais la polémique n'en est pas toujours absente. L'auteur en reçoit des compliments. C'est ainsi qu'il apprend son métier de journaliste et y réussit bien.

Malheureusement, au moment où il quitte le journal belge, le *Paris-Journal* cesse sa parution. Alphonse se retrouve donc sans emploi et sans argent. Mais son ange gardien, Ernest, ayant eu la chance de rencontrer le directeur du principal journal de l'époque, *Le Figaro*, lors d'un séjour dans sa propriété du Chambon, n'a pas manqué de lui recommander son frère. M. de Villemessant a promis de le voir bientôt et, en effet, lui ouvre rapidement ses pages.

Ernest est alors à Privas, où le directeur du service de presse du Ministère de l'Intérieur l'a envoyé, comme rédacteur en chef de *L'Echo de l'Ardèche*. C'est là qu'il apprend, avec joie, que sa recommandation a été convaincante puisqu'Alphonse fait paraître sa première chronique dans *Le Figaro* du 24 novembre. Il s'agit d'un récit : *Les Gueux de Province : Le Maître d'Etudes*, sujet qu'il connaît bien et signe de son nom. Le 18 décembre, c'est *Le Roman du Chaperon-Rouge*, fantaisie poétique et, le 22 janvier 1860, une *Lettre à Monsieur de Voltaire*, long poème en alexandrins dans lequel l'auteur apostrophe l'écrivain :

*J'ai sur le cœur un tas de choses à vous dire,
Pas mal de vérités à vous jeter au nez,
Bref, le besoin d'écrire, à vers déboutonnés,
Ma façon de penser sur votre seigneurie;
Pour ce donc, monseigneur de Voltaire, je vous prie
De me prêter l'oreille ici un tantinet...*

L'auteur prend ainsi position dans la querelle voltairienne alors à la mode, mais il ne manque pas d'avertir que lui-même ne fait partie d'aucune école et n'exprime que son propre sentiment.

Cette dernière chronique est suivie d'un silence de plusieurs mois, pendant lesquels le jeune homme se consacre davantage à Marie Rieu, l'emmenant pour de longues promenades à la campagne et dans les bois. Il semble aussi avoir essayé d'écrire une ou deux comédies, qui seront refusées par les théâtres et perdues. Ce sont des essais qui, sans doute, n'ajouteront rien à sa gloire, sinon des indications précieuses pour les chercheurs.

Alphonse s'est réinstallé à l'hôtel du Sénat et partage sa vie entre cette chambre et une autre, proche du Luxembourg, où il retrouve Marie.

TROISIEME SECRETAIRE

C'est au cours de ce printemps de liberté et de vagabondage que le jeune poète, qui est toujours sans argent, trouve enfin un travail rémunéré. L'a-t-il obtenu à travers l'Impératrice qui, ayant entendu réciter quelques poèmes des *Amoureuses*, dont celui des *Prunes*, à quelque soirée, se serait intéressée à l'auteur, dont elle avait appris le dénuement ? A-t-il rencontré lui-même le duc de Morny dans un salon ? Les versions diffèrent, mais le résultat est le même. Daudet va entrer au service du duc de Morny. Celui-ci, demi-frère de l'Empereur, est, par son père, Robert de Flahaut, fils naturel de Talleyrand, le petit-fils du grand homme d'Etat, sa mère étant la reine Hortense, mère de Napoléon III.

Le duc de Morny est un personnage important du pays. Il a participé au coup d'Etat de décembre 1851, puis est devenu Président du Corps législatif. Cela ne l'empêche pas de s'occuper de théâtre, autant que de politique, et d'avoir une vie amoureuse agitée et complexe. Les femmes tiennent une grande place dans sa vie.

Il accepte de prendre le jeune Daudet comme troisième secrétaire et le reçoit cordialement. Se présentant à lui, Alphonse se croit obligé de lui dire qu'il est légitimiste, puisque son père et toute sa famille le sont. Le duc, qui n'aime pas la trop longue chevelure "mérovingienne" de son futur secrétaire, lui répond : "Soyez ce qu'il vous plaira, pourvu que vous fassiez couper vos cheveux. D'ailleurs, l'Impératrice est plus légitimiste que vous". Le jeune poète ne tint pourtant jamais compte des remarques réitérées du duc sur sa chevelure, qu'il ne coupera pas.

Rassuré sur son avenir et ne devant prendre son poste qu'à la rentrée d'octobre, il va pouvoir quitter Paris pour aller séjourner chez Ernest, à Privas.

Le 7 juillet, dans *Le Monde illustré*, paraît un curieux récit de Daudet : *L'Homme à la cervelle d'or*, conte philosophique. C'est l'histoire d'un homme qui, possédant un cerveau en or depuis sa naissance, en prend un morceau chaque fois qu'il en a besoin, jusqu'au jour où, bien entendu, sa réserve étant épuisée, il n'a plus de cerveau et meurt.

Sur le chemin de Privas, Alphonse s'arrête à Lyon. A court d'argent, il propose à un journaliste un article sur le père Félix, célèbre prédicateur des conférences de Notre-Dame, qu'il a eu l'occasion de rencontrer.

En effet, quelque temps auparavant, le jeune homme a eu une crise religieuse et a voulu renouer avec l'Eglise. C'est au père Félix qu'il s'est adressé pour se confesser et lui demander l'absolution. Le Père refuse, lui demandant d'abord de lire le texte de ses conférences, recueilli dans trois gros volumes reliés qu'il lui confie. Mais, son accès religieux passé et ayant besoin d'argent pour se nourrir, il oublie sa demande et vend les livres.

C'est cette anecdote qu'Alphonse se propose de conter pour les lecteurs du journal. Il complète cet article par un second volet, sur une chanteuse et danseuse de cabaret célèbre, mais de réputation douteuse, Rigolboche. Lorsqu'il retourne au journal pour percevoir son salaire, le rédacteur lui donne son argent et lui conseille de déguerpir au

plus vite, car certaines personnes sont venues se plaindre, réclamant l'adresse de cet auteur qui a osé faire l'amalgame entre ces deux personnages.

Alphonse se rend alors à Privas, où il rejoint son frère.

Ernest est péniblement impressionné par le mauvais état, physique et moral, du jeune homme. Il connaît assez bien son cadet pour savoir qu'il ne peut se comporter comme tout le monde, mais est au contraire poussé à vivre hors des voies normales des hommes. Alphonse est un "poète païen", un "charmant païen", mais un païen tout de même. Il n'y peut rien. On doit le laisser vivre selon sa nature, en espérant qu'un jour, peut-être, "Dieu mettra la main à l'ouvrage". De toutes façons, Ernest sait bien qu'il n'a aucune influence sur son frère. Il n'a jamais essayé de critiquer ses faits et gestes en lui donnant des leçons de morale. Ce n'est pas maintenant qu'il est adulte qu'il commencera.

Ernest se montre sage dans sa réflexion sur ce garçon qu'il connaît si bien depuis sa petite enfance, à qui il a toujours tout pardonné, quoi qu'il fasse. Il connaît son caractère profond et sait que, malgré ses désordres, Alphonse n'est pas mauvais. Il n'est pas pervers et porte en lui un grand talent auquel on doit faire confiance, qui se révélera dans l'avenir. Sa plus grande faute, si faute il y a, c'est sa grande beauté, qui accompagne un esprit, et même un génie, pense-t-il, qui lui assurent trop de succès. Cela le rend heureux, mais Ernest pense que l'âme de son cadet est actuellement malade, et plus encore son cœur, blessé par trop de femmes. Il espère qu'une autre femme viendra un jour, qui le guérira de tout le mal que les autres lui ont fait et lui redonnera la joie de vivre nécessaire à son épanouissement.

Les deux frères font de grandes excursions dans le pays. Ces heures de solitude dans la nature sont propices aux longues conversations et aux confidences. Tous deux en retirent un grand bienfait. Il y a si longtemps qu'ils n'ont pas eu l'occasion de passer tant de temps ensemble, libres et seuls !

Après ces quelques semaines de repos à Privas, qui lui apportent un peu d'apaisement, Alphonse va passer quelque temps à Nîmes, où il retrouve le plaisir d'être auprès de sa mère et de toute sa famille.

C'est au mois de septembre que le jeune homme rentre à Paris, vacances terminées et, comme de coutume, les poches vides.

C'est à Eugène Garcin, ce Provençal convié au dîner avec Mistral, qu'il s'adresse. N'étant lui-même pas très argenté, Garcin écrit à son ami Anselme Mathieu, le 20 septembre 1860, pour obtenir les deux cents francs demandés par son ami Daudet qui, explique-t-il, a trouvé un excellent protecteur en la personne du duc de Morny, qui le prendra dans son secrétariat, mais dans deux mois seulement. Pour attendre cette date, il faut lui expédier d'urgence la somme demandée au 7, rue de Tournon, adresse de l'hôtel du Sénat.

Confiant, Mathieu ne demande rien de plus et envoie par retour la somme demandée. Sa confiance ne sera pas trahie par celui qu'il aide dans un moment difficile.

Ce même 20 septembre paraît, dans le *Figaro*, un long récit en vers, d'Alphonse Daudet: *La Double Conversion*. C'est l'histoire de deux amoureux qui, s'apercevant qu'ils sont

de religions différentes (elle est juive et lui catholique), se convertissent chacun, en secret, à la religion de l'autre. La surprise n'est pas celle qu'ils attendent, la situation revenant ainsi à son point de départ, c'est-à-dire à l'impossibilité de la réalisation de leur amour. Ce long poème commence par un joli portrait de l'héroïne:

*C'est un dimanche, - au jour tombant,
Place Royale, et sur le banc,
A gauche, en entrant par la grille,
Que le jeune André rencontra
La petite juive Sarah
Et qu'en eux l'amour opéra.
Qui dit juive dit belle fille,
Et pourtant n'en dit pas assez
Sur cette chair dorée et ferme,
Sur ces cils longs et retroussés
Qui s'allongent quand l'œil se ferme ;
Ces cheveux roux si bien tressés,
Ces pieds mignons si mal chaussés,
Et la double pêche qu'enferme
Le plus naturel des corsets...*

Ce n'est qu'en novembre qu'Alphonse prend enfin sa place de troisième secrétaire au cabinet du Président du Corps législatif. Il est sous les ordres d'un directeur, Ernest L'Épine, ancien employé des Postes mais, surtout, écrivain connu de romances, sous le nom de Quatrelles, et homme influent auprès de la presse par la place qu'il occupe. Les deux hommes sympathisent immédiatement et ne vont pas tarder à collaborer pour le théâtre.

Voilà Alphonse Daudet enfin assuré d'un traitement régulier et, sinon important, du moins raisonnable, d'autant plus que le travail est peu absorbant et lui laisse beaucoup de loisirs. Il n'est même pas tenu à une présence quotidienne, ce dont il ne manque pas de profiter.

Dès le début de l'année suivante, le jeune secrétaire change de domicile. Il s'installe en ménage avec Marie Rieu, au 24, rue d'Amsterdam. La vie du couple n'est pas particulièrement tranquille. Les scènes sont toujours aussi fréquentes, et même davantage puisque la vie commune est plus propice aux mésententes, d'autant plus qu'Alphonse n'est pas un modèle de fidélité. Il continue à fréquenter les salons de Paris. Sa position officielle lui en a ouvert d'autres, plus près de la Cour et Alphonse ne s'est jamais privé de nouvelles aventures faciles.

Ernest revient à Paris et c'est cette fois Alphonse qui lui fait avoir, grâce à son ami L'Épine, l'un des deux nouveaux postes de secrétaires-rédacteurs du cabinet du duc de Morny. L'autre est attribué au jeune Ludovic Halévy. Le Duc sait privilégier, dans son entourage, les gens de lettres.

Ernest, maintenant pourvu d'une situation stable, peut se marier avec une cousine auquel il est fiancé depuis déjà un certain temps, Marie Vermez, une descendante de la branche des Reynaud.

Ainsi, les soucis d'argent enfin résolus, son frère marié, lui-même en ménage, même si celui-ci est précaire, Alphonse peut s'adonner à sa passion pour le théâtre, venue peut-être de sa fréquentation des comédiens d'Alès, mais aussi parce qu'il sait qu'à Paris, à cette époque, le succès vient d'abord du théâtre pour quelqu'un qui veut faire carrière dans la littérature.

Il commence tout de suite une pièce en un acte, *La dernière Idole*, qu'il écrit, au mois de juillet, en quinze jours.

Il semble que le destin va enfin se montrer plus clément envers le jeune homme qui va pouvoir s'installer dans une vie plus normale et conforme à ses goûts.

Hélas ! Alphonse Daudet ne pourra jamais bénéficier longtemps du calme qui caractérise la destinée de la plupart des hommes et dont Ernest lui donne l'exemple. Il est vrai que, par ses ascendants Reynaud, tout comme par la vie agitée de son père, le jeune homme a, dans sa famille, bien des exemples du contraire.

Maintenant qu'il n'a plus de soucis matériels et pourrait se contenter d'écrire en espérant un succès qui, certainement, ne saurait tarder, c'est sa santé qui flanche.

*

LA MALADIE

Depuis plusieurs mois, le nouveau troisième secrétaire souffre d'un gros rhume rebelle, qui n'en finit pas de traîner. L'affection, qui atteint la bouche et la gorge, le fait de plus en plus cruellement souffrir et l'empêche de travailler.

A la fin de l'été, il a un important crachement de sang que l'on croit être une hémoptysie. Inquiet, Ernest envoie son frère en consultation chez un célèbre médecin, qu'ils ont eu tous deux l'occasion de rencontrer, le docteur Marchal de Calvi. Celui-ci diagnostique un épisode tuberculeux et prescrit au jeune homme un départ immédiat vers le soleil, s'il ne veut pas compromettre son avenir.

Daudet avertit son chef L'Epine qu'il compte partir, à la fin du mois, pour passer quelque temps à la campagne. Il se montre très troublé des progrès rapides de sa maladie, malgré le traitement important donné par le médecin, traitement qui le fait d'ailleurs énormément souffrir. En effet, il doit avaler, trois fois par jour, du mercure et de l'ammoniac, faire des gargarismes au mercure six fois par jour, et supporter "un emplâtre immense de mercure sur le dos et les reins". Malgré ce véritable "traitement de cheval", le mal ne cesse de progresser chaque jour. Il est à la fois abruti et désespéré.

On peut se demander pourquoi, pour un épisode tuberculeux, le médecin a prescrit de tels soins. A-t-il voulu cacher la vérité à son patient ou est-ce ce dernier qui essaye de donner le change sur la véritable nature de sa maladie ? Il semble en effet peu probable que le médecin, comme le malade, ne sachent pas à quoi s'en tenir. Car il faut bien se rendre à l'évidence: ce n'est pas de tuberculose qu'est atteint le pauvre Alphonse, mais bien de syphilis, maladie qu'il aurait contractée, dira-t-on plus tard, auprès d'une dame de la Cour... ou plus simplement auprès d'une prostituée de ses connaissances.

Peu importe, après tout, qui l'a contaminé. Il a l'habitude de faire tant de frasques qu'un jour ou l'autre cela lui serait fatalement arrivé, comme à beaucoup de ses confrères littérateurs, à une époque où il n'existe aucune prophylaxie et aucun traitement radical pour enrayer cette terrible maladie endémique.

*

VISITE AUX FELIBRES

Le duc de Morny lui ayant accordé un congé de maladie de trois mois, Alphonse, pâle, amaigri et souffrant, part pour le Midi, dans l'espoir d'une amélioration, sinon d'une guérison du mal terrible qui l'a assailli.

Il se rend d'abord à Nîmes, pour revoir sa mère et sa sœur, ainsi que toute la famille.

De chez son cousin Montégut, le pharmacien, il écrit à Frédéric Mistral pour lui rappeler sa "bonne invitation" à venir le voir à Maillane. Il aimerait pouvoir s'y rendre pour quelques jours, en compagnie d'un ami et s'excuse de son sans-gêne.

Mistral, très heureux de revoir ce jeune admirateur enthousiaste avec lequel il a tout de suite sympathisé, s'empresse de lui faire savoir qu'il l'attend. C'est cependant seul qu'Alphonse arrive chez lui, son compagnon de route, malade, n'ayant pu l'accompagner.

Mistral profite de ce séjour pour faire connaître au jeune Parisien, avide de provençalité, ses amis félibres.

Le 15 décembre, ils vont à Châteauneuf-du-Pape, chez Anselme Mathieu, heureux de connaître et recevoir chez lui ce garçon si souvent désargenté qu'il a déjà aidé à deux reprises.

Ils passent là une journée "de soleil et de festolement sans pareille". Théodore Aubanel, le poète avignonnais, est de la fête. Il trouve le jeune homme "doux, aimable et distingué" et regrette seulement qu'il soit si malade et fasse tellement "peine à voir". Il est sensible, comme tous ceux qui voient Alphonse Daudet pour la première fois, à sa beauté, rendue plus touchante encore par la maladie : "Il a tout juste vingt ans", écrit-il, "une tête superbe, mais quelle pâleur, et quels yeux étranges et pénétrants !"

Les frères Lionnet nous ont laissé un portrait du Daudet de vingt ans : "Des yeux noirs, brillants et profonds, auxquels une myopie donnait une expression mélancolique; des sourcils allongés comme des ailes d'hirondelles, de grands cheveux noirs, un peu en désordre, séparés par une raie juste au milieu du front, et une mèche retombant toujours obstinément sur la joue droite. Par le teint mat et chaud de son visage, notre jeune homme tenait à la fois de l'Arabe et du Florentin". De fait, tous ses nouveaux amis sont frappés par sa beauté, regrettant seulement son teint pâle et ses yeux fiévreux qui révèlent la maladie.

Daudet est heureux comme un enfant de se trouver au milieu de ces hommes gais, qui aiment boire et manger, mais plus encore chanter ou réciter leurs poèmes, dans cette langue de son enfance jamais oubliée et qu'il retrouve tout naturellement pour s'entretenir avec eux. Il lui semble les avoir toujours connus, ces jeunes défenseurs de la langue ancestrale qui vont consacrer toute leur vie à sa renaissance. Ce ne sont pas des savants ennuyeux, comme on pourrait le croire mais au contraire de bons vivants, qui aiment se retrouver ensemble pour rire et chanter tout en discutant des problèmes sérieux de leurs projets.

L'oncle d'Alphonse, un négociant de Nîmes, le rejoint à Avignon, la veille du départ, pour une dernière soirée entre amis, consacrée à une conversation animée sur la littérature, avant la récitation des poèmes. Daudet en dit un de ses *Amoureuses*.

A ce repas, où se retrouvent les convives habituels des derniers jours, se sont adjoints Joseph Roumanille et un jeune paysan qui, revenu du service militaire, ne veut pas reprendre son travail à la campagne, trop dur pour un faible rapport. Alphonse Tavan est aussi un poète provençal, qui prend le lendemain le bateau pour l'Algérie, où il va essayer de faire fortune. C'est le même bateau que doit prendre Alphonse, qui va essayer de guérir sa maladie au soleil algérien, en compagnie d'un cousin.

Les deux jeunes gens décident de prendre le même train, le lendemain, pour rallier Marseille. Ils se retrouvent seuls dans le compartiment, Tavan assez triste de quitter à nouveau sa famille, ses amis, son village et la Provence. C'est Daudet qui fait les frais de la conversation, ce qui ne l'empêche pas d'être inquiet de l'air mélancolique et du silence de son interlocuteur. Sa première pensée est que le jeune paysan n'a pas beaucoup d'argent pour faire face à l'inconnu qui l'attend. Toujours généreux, il lui ouvre sa bourse, offrant de partager avec lui ce qu'elle contient. Devant le refus de Tavan, il insiste beaucoup, persuadé que son geste est dicté par la timidité ou la fierté et ce n'est que lorsque son compagnon lui affirme que sa bourse a été bien remplie par sa mère, avant son départ, qu'Alphonse comprend que la tristesse de son compagnon n'est pas due à une question d'argent et il s'emploie alors à le distraire du mieux qu'il peut. A Marseille, les deux jeunes gens se séparent, Alphonse devant retrouver le cousin avec lequel il va s'embarquer sur le *Zouave*, le 19 décembre, pour un long séjour en Algérie.

*

EN ALGERIE

Antoine-Henri Reynaud, cousin germain d'Adeline Daudet, est né en 1820 et a exactement vingt ans de plus qu'Alphonse. Il habite à Montfrin, village de la vallée du Rhône, à quelques kilomètres de Beaucaire, où il cultive des fleurs pour son plaisir, ayant des rentes suffisantes pour vivre sans rien faire. Mais il s'ennuie dans cette existence bien trop monotone pour sa nature exaltée et bouillonnante. C'est un gros homme sanguin, à la voix tonitruante, qui a besoin d'exercices, qu'il assouvit dans la chasse, dont il est un passionné, collectionnant les armes de toutes sortes : fusils, poignards, cannes-épées et même flèches empoisonnées.

Sa réputation de chasseur s'étend dans toute la région, et jusqu'à Nîmes, où il possède une maison et passe l'hiver. On raconte qu'il est le plus grand exterminateur de perdreaux des garrigues nîmoises et qu'il peut, de la fenêtre de son cabinet, toucher, dans un groupe de moineaux perchés sur un arbre éloigné, celui qui lui est désigné. Il est capable aussi d'enlever, d'un coup de pistolet, une épingle fixée au bout de son soulier. Il rêve de chasses plus dignes de son talent, en particulier de ces chasses africaines qu'il trouve dans la lecture des livres d'aventures et des récits des grands chasseurs dont il nourrit son imagination. A Nîmes, il fréquente la pharmacie de son cousin Montégut, où il rencontre l'armurier Windisch et le capitaine d'habillement en retraite Fiteli.

En s'embarquant avec Henri Reynaud, Alphonse Daudet va vivre avec lui la véridique histoire et les aventures de son futur héros tarasconnais. Il n'aura pas besoin de faire preuve de beaucoup d'imagination pour en composer les personnages.

On comprend facilement qu'Henri Reynaud ait sauté sur l'occasion unique de réaliser son rêve le plus vieux et le plus cher, aller chasser en Afrique, lorsque son jeune cousin Alphonse lui a annoncé son intention d'aller y séjourner. Dans son enthousiasme, il propose au jeune homme de payer tous les frais du voyage et du séjour s'il l'accepte pour compagnon.

Pour un jeune homme malade, déprimé et sans argent, cette offre inattendue ne saurait être refusée. Et c'est ainsi que l'on retrouve sur le bateau ce couple étrange et aussi mal assorti que possible, d'un jeune homme maigre et pâle, visiblement malade, accompagné d'un colosse éclatant de santé et harnaché comme il pensait qu'on devait l'être pour aller à la chasse au lion.

Le *Zouave* accoste au port d'Alger le 21 décembre. Les deux hommes passent quelques jours dans la ville, qu'ils visitent, essayant de se mêler le plus possible à la vie de ses habitants. Ils vont dans les mosquées, qui réjouissent le cousin par le dépaysement qu'elles lui apportent, alors qu'Alphonse préfère s'enivrer du parfum exotique des épices, des tapis et de toutes les senteurs des rues marchandes.

Il rencontre un jour Alphonse Tavan, en tenue de sergent de ville et dîne avec lui. Ils vont ensuite visiter le cimetière arabe pour y admirer « de belles africaines qui riaient,

buvaient et menaient grand bruit sur la tombe de ceux qu'elles avaient perdus ». Rien des habitudes inconnues qu'il découvre dans le pays ne saurait laisser indifférent le futur romancier qui, pour l'heure, se contente d'amasser toutes ces impressions nouvelles.

Dès ce moment-là, il prend l'habitude de noter, en observateur attentif, ses sensations, ses expériences, les réflexions que suscitent en lui ce qu'il découvre, comme il notera des dialogues, des proverbes qu'il entend, ou qu'il invente lui-même à l'occasion de certains événements de sa vie. Avec cette énorme myopie qui l'empêche de tout voir, il est encore plus sensible à tout ce qu'il entend ou sent et qui échappe souvent à des voyageurs plus distraits à la vue de cet exotisme.

Après Alger, les voyageurs visitent le Sahel, Blidah, la Chiffa, voient le fameux ruisseau des Singes et s'arrêtent quelque temps à Milianah dont les environs rappellent à Alphonse, par leurs cultures et leurs arbres, la campagne provençale qu'il a sillonnée autour d'Avignon et de Maillane, il y a quelques semaines.

Il fait à Milianah la connaissance de chefs arabes qui l'invitent chez eux, lui montrant ainsi la véritable vie arabe de province.

Invité une autre fois sous la tente d'un grand chef, Alphonse parcourt les quelques lieues pour s'y rendre sur le dos d'une mule magnifique surmontée d'une immense selle dans laquelle il est installé comme dans un fauteuil de roi. La réception, contée plus tard sous le titre de *La Mule du Cadi*, est fastueuse. Il y fait un séjour de rêve, dans un palais digne des Mille-et-une Nuits.

Malgré ces distractions, le séjour à Milianah s'éternise. Le temps s'est gâté et la pluie n'en finit pas de tomber. Le jeune homme s'ennuie à mourir, fumant cigarette sur cigarette en regardant de la fenêtre de sa chambre ce rideau d'eau qui brouille tout. Il trouve le temps abominablement long et ne songe qu'à rentrer en France au plus vite.

Il écrit pour cela à Ernest L'Epine, lui demandant d'insister auprès du duc de Morny pour son retour. Car Daudet n'a plus d'argent et espère obtenir un rapatriement gratuit. Que s'est-il donc passé entre lui et son compagnon de voyage, qui s'était engagé à subvenir à tous les frais, y compris ceux du voyage ? Daudet s'est-il fatigué de ce cousin si ridicule ? On ne sait. Mais la vérité est que le jeune homme en a assez de l'Afrique et veut retourner en France au plus tôt.

Malheureusement, les formalités sont longues pour avoir un billet de transport gratuit. Le 17 février, le Service de l'Algérie du Ministère de la Guerre lui apprend qu'il ne peut délivrer d'autorisation gratuite que pour les personnes se rendant de France en Algérie, mais non l'inverse. Les autorisations de retour vers la France ne sont accordées que par les autorités locales de la Colonie. Le Service va donc devoir transmettre la demande au Gouverneur Général et promet de l'appuyer d'une "chaude" recommandation. Tout cela ne fait qu'allonger des délais qu'Alphonse, impatient et ne comprenant rien à ces démarches administratives, trouve déjà bien trop longs. Il écrit sans cesse à L'Epine, pour abrégé ces démarches, lui envoie une Pétition au Ministre de la Marine, fort mécontent qu'on lui demande de faire ce genre de choses, qu'il ne sait pas faire, alors qu'un simple mot du duc de Morny devrait suffire. Et il n'aurait pas été obligé d'attendre si longtemps dans ce pays qu'il ne supporte plus, où le temps est aussi affreux

qu'à Paris, puisqu'il neige, ce qui n'est pas arrivé ici de mémoire d'Arabe. C'est bien sa chance !

Son impatience est en fait surtout aggravée par la nouvelle qu'il a apprise : le 4 février, l'Odéon a joué une pièce de lui, écrite en collaboration avec L'Epine, *La Dernière Idole*. C'est son frère Ernest qui lui a appris la bonne nouvelle par télégramme : « Pièce jouée hier, grand succès, Rousseil et Tisserant magnifiques ». L'idée de ce succès, alors qu'il se trouve si loin de Paris, est insupportable au jeune auteur. Il ne cesse de relire le télégramme. C'est sa première pièce jouée et elle plaît. Quelle joie ! quel bonheur ! Mais que fait-il donc dans ce bled perdu alors qu'il doit être absolument à Paris pour assister à ces représentations et jouir de son succès !

L'attente est insupportable. Alphonse retourne à Alger, où il doit encore attendre son autorisation gratuite. Enfin, le 25 février, c'est l'embarquement sur le *Louqsor*, pour Marseille et Paris. Pas question de s'arrêter en chemin, même pour saluer ses nouveaux amis provençaux. Dès l'arrivée du train, à la nuit, il monte dans un fiacre et se fait conduire au plus vite à l'Odéon. Enfin !

Fait curieux : le voyage de retour, d'Alger à Marseille, s'est effectué en compagnie d'Henri Reynaud. Pourquoi ce dernier n'a-t-il pas payé ce voyage de retour si ardemment désiré par son compagnon, comme cela était prévu ? Pourquoi, au moins, ne lui a-t-il pas avancé l'argent nécessaire puisque, finalement, ils voyagent encore ensemble ? Mystère.

*

RETOUR A PARIS

Est-ce la joie que lui a apporté le succès de sa pièce, la chaleur du soleil algérien ou encore le gros bidon d'huile de ricin qu'il a dû boire, un peu chaque jour, sur l'ordre de son médecin, qui lui donnent meilleure mine ? Ses amis parisiens trouvent en effet Alphonse en meilleure santé qu'avant son départ. Lui-même est très heureux d'être enfin de retour dans la Capitale.

Le 22 février, avant même son départ d'Algérie, a paru un livre de lui : *Le Roman du Chaperon Rouge (Scènes et fantaisies)*, auquel ont été ajoutées quelques autres œuvres : *Les Ames du Paradis (Mystère en deux tableaux)*, *L'Amour-Trompette*, *Les Huit Pendues de Barbe-Bleue (Moralité)*, *Un Concours pour Charenton* et *Les Rossignols du Cimetière*. Mais ce livre n'a aucun retentissement.

Heureusement, le succès de *La Dernière Idole* se poursuit. C'est un long drame mettant face à face un homme déjà âgé et sa jeune femme, dont il vient de comprendre la trahison. Le duc de Morny a honoré le spectacle de sa présence, et le couple impérial lui-même est allé l'applaudir. C'est la première fois qu'une pièce rapporte quelque argent à Alphonse, qui doit d'ailleurs le partager avec L'Épine. L'acte paraît en volume à la mi-mars. Alphonse a pu reprendre son travail. Tout semble aller au mieux pour lui. Et pourtant...

Une fois de plus, le jeune homme n'a pas d'argent. Ce n'est pas le maigre rapport de sa pièce, dont il ne perçoit que la moitié, qui l'a enrichi. Et son salaire, qu'il n'a probablement pas perçu pendant son absence, est insuffisant. Non seulement il a des dettes, mais il reçoit un avis de saisie-arrêt de ses appointements.

C'est son ami Frédéric Mistral qu'il appelle cette fois à son secours préférant s'adresser « à un poète et le gêner que demander une faible somme à un parent ». Mistral lui envoie par retour les cent francs demandés.

Alphonse a retrouvé Marie Rieu. Mais le couple va se séparer, sans qu'il y ait vraiment rupture entre eux. Le jeune homme va habiter un petit pavillon dans le passage des Douze-Maisons, proche des Champs-Élysées. Ce n'est alors qu'un coin de faubourg triste et sombre, perdu au milieu des grandes avenues aristocratiques, si froides et si tranquilles qu'on n'y voit jamais de piétons et qu'elles semblent faites uniquement pour le passage des voitures. La rue n'est éclairée que d'un seul réverbère à l'une de ses extrémités.

Malgré cette vie assez misérable, Alphonse continue à travailler, en collaboration avec Ernest L'Épine, à une autre pièce pour l'Odéon. Ce sera *Le Lys*, qui se transformera en *L'Éillet blanc* lorsque l'Empereur aura demandé aux auteurs de supprimer la réplique "Vive le Roi !" du texte, et le nom du lys dans le titre.

De son côté, le jeune dramaturge écrit, seul, une autre pièce: *Les Absents*. Lorsqu'elle est terminée, il essaie de la faire admettre au Théâtre-Français, mais la convocation ne lui parviendra qu'après son nouveau départ de Paris.

LA CORSE

En effet, Alphonse recommence à ne pas aller bien. Il a eu un nouveau crachement de sang et le docteur Marchal de Calvi lui fait subir un traitement affreusement pénible. Le malade explique : « On m'a déjà brûlé trois fois la gorge, la langue et les gencives. Je bois du mercure doublé d'ammoniac pour le rendre plus violent, ce qui n'empêche pas l'irruption de continuer son cours. Je suis vraiment bien affligé. Je tousse beaucoup, grâce à tous ces médicaments, tout à fait opposés à mon tempérament faiblot. Vous voyez que cela pourrait aller mieux... »

Le médecin lui conseille alors de retourner vivre au soleil, qui semble lui avoir assez réussi la première fois et l'envoie dans son propre pays, la Corse.

C'est au mois de décembre qu'Alphonse Daudet s'embarque, directement, pour la grande île.

Quel bonheur ce devrait être pour lui d'aller vivre dans une île, non plus les petites îles qu'il a toujours su se créer dans sa vie, non plus celles du Rhône, faciles à atteindre et à quitter, mais une vraie et grande île, pour laquelle il est nécessaire de prendre un grand bateau et d'y rester à bord un certain nombre d'heures avant de pouvoir y aborder.

Sa joie n'est pas du tout celle que l'on pouvait attendre. Le voyage, qui dure quinze heures, n'est pas bon. La mer est démontée et, pendant toute la traversée, on ne cesse de conter des histoires de bandits et de vendettas corses.

En arrivant, le voyageur se rend à la Préfecture, où il est attendu. La réception n'est pas très encourageante non plus. Le Préfet parle à voix basse, ne cessant de répéter au pauvre garçon qu'il doit être prudent, très prudent, pendant son séjour.

Cet accueil et les premiers jours passés à Ajaccio, malgré la beauté du paysage, ne rendent pas à Alphonse son enthousiasme habituel. Il s'ennuie et décide d'aller passer quelques jours de solitude dans une île plus petite, celle du phare des Sanguinaires. Il y restera une dizaine de jours, entre deux ravitaillements. Mais c'est compter sans la tempête qui sévit dès son arrivée et l'y bloquera jusqu'à la mi-janvier.

L'île est particulièrement sauvage et farouche, avec ses grands rochers, ses ravins et ses maquis, ainsi que les ruines d'une vieille tour génoise et d'un lazaret. Au plus haut d'un grand glacis de pierre se trouve la maison du phare, sur sa plateforme en maçonnerie blanche, où les gardiens se promènent de long en large, et la petite tour surmontée de la lanterne à facettes.

L'île, outre les gardiens du phare, n'est habitée que par quelques chèvres et quelques petits chevaux sauvages. Les grands oiseaux de mer la survolent sans cesse et viennent y nicher.

A peine le jeune homme arrivé dans l'île, celle-ci devient inabordable, aucune barque ne pouvant plus en approcher, car la tempête fait rage. Alphonse, qui a un grand amour pour les îles et n'a jamais craint la solitude, n'est d'abord pas mécontent de cette situation. Mais il n'est pas seul. Il lui faut supporter la présence et l'intimité de trois hommes, les gardiens, mieux accoutumés à cette vie, mais qui ont des caractères très

différents les uns des autres et se haïssent. L'arrivée d'un étranger aggrave leur mésentente, chacun désirant gagner sa sympathie, contre les deux autres. Et la situation devient de plus en plus difficile à supporter, tout comme la réclusion forcée dans laquelle le visiteur se trouve.

Il n'a pas le courage de travailler et note seulement quelques impressions sur son carnet. Cependant, cette situation lui permet de faire un retour salutaire sur lui-même, ce que la vie intense de Paris lui interdit en général. Il repense là, dans cet isolement tragique, au milieu du bruit incessant du vent et des grandes vagues qui ne cessent de déferler sur les rochers, à sa vie, agitée comme la mer, mais vide de sens, qui ne le mène à rien. Dans cette solitude hostile, le jeune homme mûrit, devient adulte.

Pendant les cinq semaines que dure la tempête, en compagnie de ces hommes haineux et lugubres, Alphonse ne trouve quelque répit qu'avec Trophime, le gardien camarguais des Saintes-Maries-de-la-Mer, qui lui conte sa vie et lui prépare, à sa grande surprise, un vrai Noël de Provence, seul moment heureux et calme de ce long séjour forcé dans une île inhospitalière.

Enfin, la délivrance arrive et Alphonse revient à Ajaccio. Il y trouve son courrier, avec les exemplaires du *Monde illustré* dans lesquels a paru, pendant son absence, son récit algérien de *La Mule du Cadi*.

Alphonse Daudet a été envoyé, pour y loger, chez un certain monsieur Arène, père d'un enfant de dix ans, Emmanuel, qui, devenu plus tard un journaliste et auteur dramatique connu, n'aura pas oublié le séjour que fit dans sa famille le romancier alors célèbre. La maison est grande et belle, entourée de palmiers, avec une vue splendide sur le golfe et, au-delà, « les monts verdoyants, plantés de hêtres et de pins, avec un peu de neige sur la cime ».

Malgré l'accueil amical de cette famille sympathique, le jeune homme s'ennuie à Ajaccio. Aussi passe-t-il ses journées à travailler à une nouvelle pièce, *Le Sacrifice*. Il l'annonce à L'Epine, auquel il fait part, en même temps, de ses impressions sur le pays : « Les habitants (y) sont féroces, les femmes appétissantes quoique malpropres, les soirées très fraîches, les journées tièdes » et « le paysage africain ». Il se plaint aussi de ne pouvoir faire du bon travail, étant mal organisé. Pourtant, sans travail, la vie lui est pénible. Son moral n'est pas très bon.

C'est pourquoi, sans doute, préfère-t-il s'en aller quelque temps. Il prend la diligence pour Bastia, d'où il rapporte une nouvelle, *Le Naufrage*, très beau récit qui laisserait croire qu'il y a assisté. En réalité, c'est pendant son séjour en Corse qu'eût lieu le naufrage de ce grand bâtiment qui, de Gênes, se rendait à Bastia avec une troupe de comédiens à bord. Certains portaient encore leur costume de scène lorsqu'on retrouva leurs corps, déchiquetés et entourés de leurs accessoires de théâtre, à quelques milles du port. Ce naufrage avait terriblement frappé l'imagination des Bastiais.

Puis Alphonse a la chance d'être autorisé à monter à bord d'un bateau de la douane, pour une tournée de surveillance le long des côtes corses. Il embarque, à la mi-février, pour un long voyage qui l'amène jusqu'à Bonifacio, où il entend conter le récit du terrible naufrage de la "Sémillante", bateau venu s'abriter près des petites îles du détroit de Bonifacio pour fuir la tempête et qui s'est brisé sur les rochers. Cela s'est passé quelques années plus tôt mais y a laissé un souvenir toujours vivace. Il en écrira

l'histoire, sous le titre de *L'Agonie de la Sémillante*.

Son propre voyage n'est pas toujours sans danger, mais le jeune homme n'a jamais eu peur et aime au contraire les aventures dangereuses. Les douaniers sont sympathiques et cette tournée avec eux aura fait le plus grand bien, moralement, au malade. Il en écrira le récit sous un titre simple : *Les Douaniers*.

Son séjour dans l'île se termine mieux qu'il n'a commencé. Bien qu'ayant écrit à Mistral, le 14 janvier, que quelques jours à Maillane lui feraient le plus grand bien, c'est à Paris qu'il se rend directement, à son départ de Corse.

Alphonse Daudet reprend rapidement ses habitudes parisiennes, abandonnées depuis plusieurs mois. Il y retrouve son travail chez le duc de Morny et est heureux de revoir Ernest L'Epine, qui est à la fois son chef, son collaborateur et son ami. Il y rejoint aussi Marie Rieu, un peu délaissée mais jamais définitivement quittée.

Le jeune auteur compose et publie quelques pièces de vers de circonstance et sans grand intérêt. Il édite aussi l'acte écrit avant son départ et refusé par le Théâtre-Français: *Les Absents*, qui paraît en volume un mois plus tard.

Le 18 juin, on peut lire, dans *Le Figaro*, une nouvelle inspirée par le voyage en Algérie, sous le titre de *Chapatin, le tueur de lions*, premier et court récit des aventures du cousin Henri Reynaud, qui passe inaperçu des lecteurs parisiens. Par contre, l'article brouille l'auteur avec son modèle, qui s'est immédiatement reconnu dans ce portrait de chasseur ridicule. Ses amis nîmois ont aussi très vite deviné le nom véritable du héros, qu'ils n'ont pas manqué de plaisanter et brocarder, ce que Reynaud ne pardonne pas à son jeune cousin.

D'autre part, en juillet, c'est la réimpression du livre de poèmes, *Les Amoureuses*, édition revue, corrigée et très augmentée, qui obtient un nouveau succès. A la mi-décembre, Daudet est heureux de pouvoir en offrir un exemplaire de luxe, sur papier rose, à l'Impératrice Eugénie. Celle-ci en est très heureuse et demande à faire la connaissance du fameux auteur des *Prunes* et autres poèmes qu'elle apprécie depuis longtemps déjà.

Le 16 septembre, Daudet se rend enfin à Chartres, pour rendre visite aux vieux parents d'un Conseiller de Préfecture rencontré à Ajaccio, auquel il avait promis d'aller les voir. Il lui racontera cette visite dans une lettre qu'il publiera ensuite presque textuellement, sous le titre de : *Les Vieux*, des *Lettres de mon Moulin*.

Ces quelques mois passés à Paris, assez chargés d'occupations diverses, ont fatigué le jeune homme toujours fragile. Sa mauvaise santé influe sur son moral, qui n'est pas très bon non plus. Il éprouve une sorte de dégoût pour la vie qu'il mène, a besoin de changer d'air, de voir d'autres cieux plus cléments en même temps que d'autres amis. Il choisit, pour ce dépaysement qu'il souhaite total, d'aller se retremper dans le pays le plus cher à son cœur, la Provence. Il écrit un jour à Frédéric Mistral qu'il arrive et quitte aussitôt Paris.

DECOUVERTE DE LA PROVENCE

Le voyage jusqu'à Avignon se passe sans encombres, sinon sans impatience. Dès qu'il se trouve dans le petit train omnibus qui va le déposer à Graveson, Maillane n'étant pas sur la ligne, Alphonse se sent un autre homme. Il est heureux, sitôt la Durance franchie, de retrouver le paysage provençal, ses rangées de cyprès protégeant les champs du mistral et d'y respirer un air nouveau, celui, léger et parfumé, des senteurs des collines de pins toutes proches.

L'impatience d'Alphonse, qui lui a fait trouver bien long le voyage, se calme à la vue de Frédéric Mistral, venu l'attendre. Ce n'est plus le poète officiel, bourgeois un peu guindé qu'il a connu à Paris, mais un autre homme, tout différent, décontracté, vêtu comme les paysans de son village, chapeau sur l'oreille, veste jetée sur l'épaule, badine à la main. Alphonse le préfère ainsi, le trouvant plus vrai, plus authentique, plus humain et, en même temps, plus beau, plus grand, plus lui-même.

Après des embrassades fraternelles, les deux amis prennent le chemin de Maillane, distant de deux kilomètres, qu'ils vont parcourir pendant une bonne heure, en flanant et s'arrêtant de temps à autre pour permettre à Alphonse, accroché au bras de Frédéric, de se reposer un moment pour reprendre son souffle. C'est que les deux hommes ont tant de choses à se dire ! Ils ne cessent de parler, et même de crier pour pouvoir s'entendre dans le vent violent qui les pousse en avant. Daudet est en admiration devant le paysage que l'enfant de Nîmes, devenu Parisien, trouve si beau. Il respire à pleins poumons cet air nouveau et pur, emplissant en même temps ses yeux des chaudes couleurs qui les entourent et de la transparence du ciel, lavé par le mistral, qui lui fait voir plus loin, au sud, la chaîne bleue des Alpilles barrant l'horizon.

C'est enfin l'arrivée au village, que le voyageur compare à un village italien, avec ses boulevards ombragés de platanes qui en tracent les limites. Mais ce qui frappe tout de suite le Nîmois qu'il reste tout au fond de lui, c'est la présence, partout, de l'eau, cette eau si rare à Nîmes et qui coule ici à flots dans les fontaines et dans les "roubines" qui arrosent les champs cultivés, dont la terre grasse et riche est à l'opposée des garrigues languedociennes de son enfance.

La maison de Mistral étant située à l'autre bout du pays, les deux hommes sont salués familièrement, pendant qu'ils le traversent, par tous ceux qu'ils rencontrent et, surtout, par des jeunes filles coiffées à la mode du pays. Maillane faisant partie du pays d'Arles, les femmes y portent le même costume, celui de tous les jours, pour le travail de la semaine, jupe plus courte et petit mouchoir blanc dont les bouts, croisés sur le devant, par-dessus la coiffe qui maintient les cheveux, forment deux petites cornes. Le dimanche

et les jours de fête, c'est le costume plus connu que portent les femmes, avec la longue jupe tombant droite devant, affinant la silhouette, et dont les gros plis de derrière frôlent le sol et, sur la tête, ce ruban d'Arlésienne si seyant, qui a fait la renommée des filles d'Arles.

La maison du poète est toute simple. C'est la mère de Frédéric, avec laquelle il vit, qui les reçoit. Alphonse aime tout de suite cette femme à la « figure ridée et placide », aux yeux clairs, « coiffée de la cambrésine ». Le repas, très simple, est déjà servi, dans l'attente des deux hommes. Il y a là des pommes de terre et des olives, accompagnées de confitures, car c'est jour maigre. Mais les vins qui accompagnent ce menu frugal sont excellents.

C'est dans cette petite maison, auprès de cette femme discrète qu'il aimera tout de suite comme une autre mère, qu'Alphonse va passer un mois, un mois entier de total dépaysement, un mois de bonheur complet, dans l'intimité de son ami Frédéric, dont il partage la chambre, car la maison n'est pas grande.

Pour arriver à cette chambre à deux lits, située au premier étage, on doit traverser celle, plus petite, de la mère et passer près de son lit, caché derrière un paravent. Cette disposition n'empêchera pas les deux amis de rentrer tard le soir, ou tôt le matin, lorsqu'ils reviendront d'Avignon, où ils auront passé la journée ou seulement la soirée. Ils essayeront alors de maîtriser leur excitation pour ne pas réveiller la maman qui entend tout mais laisse son fils, qui a maintenant trente-quatre ans, totalement libre de ses actes.

Alphonse s'adapte très vite à la vie du village qui lui rappelle celui de sa petite enfance. Mistral le promène partout, jusqu'au Mas du Juge, la grande ferme où il est né et qu'il a dû quitter, avec sa mère, à la mort du père, pour s'installer dans la petite maison où ils vivent actuellement.

Les deux amis parcourent les champs et les vignes que Frédéric doit surveiller, s'arrêtant avec les paysans et les bergers rencontrés, avec lesquels ils s'entretiennent dans cette belle langue provençale dont Mistral note tous les mots et expressions nouveaux pour en enrichir son œuvre et les recueillir, plus tard, dans son dictionnaire monumental, véritable encyclopédie provençale, le *Trésor du Félibrige*. Daudet écoute, émerveillé de retrouver le langage de son enfance et y revenant avec un plaisir toujours renouvelé. Toujours avide de chansons du terroir, Mistral les recherchant comme lui, et aimant chanter tous deux, ils ne s'en privent pas en parcourant les routes et les chemins de la campagne maillanaise.

Quelle joie, aussi, de participer à la grande fête patronale du pays, le cinq février, jour de la sainte Agathe, jour aussi où Mistral invite chaque année, selon la coutume, de nombreux amis à venir partager son repas, un repas de fête, et à passer la journée dans la joie et la communion de tous les habitants du village et ceux des communes voisines. On ne manque pas, non plus, la traditionnelle *pegoulado*, la retraite aux flambeaux, conduite dans la nuit, tout autour du village, par le frère aîné de Mistral qui, se souviendra Daudet, « malgré sa barbe blanche, sautait comme un jeune homme ».

Alphonse est au comble de la joie. Il vit là, avec son ami Frédéric, des heures inoubliables, pendant lesquelles il est parfaitement heureux, et joyeux aussi, ayant laissé en chemin tous ses soucis parisiens.

Quel changement pour lui que cette vie de totale liberté à la campagne, qu'il a toujours préférée à la ville, dans une famille amie, entre une vieille femme discrète qu'il aime, respecte infiniment, qui le traite comme un autre fils, et un poète au meilleur de sa forme et de son âge, qu'il aime comme un frère, tout en admirant son œuvre déjà célèbre et dont il devine celle à venir et son importance pour la Provence et pour le monde.

Ce séjour à Maillane est un moment-clé de la vie d'Alphonse Daudet, qui le marque d'une empreinte indélébile, le confirmant dans sa provençalité profonde, révélant en lui ce qui y dort encore et qui s'exprimera désormais dans une grande partie, la meilleure sans doute, de son œuvre à venir.

Mais ce séjour à Maillane, si important, va être marqué d'un autre événement non moins important pour le jeune homme, qui y trouvera sa meilleure source d'inspiration, celle qu'il portera en lui jusqu'à la fin de sa vie: son moulin.

*

FONTVIEILLE

Alphonse, se souvenant que la mère et les frères d'Octavie Ambroy, femme de son cousin Louis Daudet qui l'avait amené en vacances à Lassalle, au cours de l'été passé à Alès, habitaient à Fontvieille, de l'autre côté des Alpilles qu'il voit de Maillane, décide d'aller leur faire une visite.

Madame Ambroy vit au domaine de Montauban (ou Montoban), à l'entrée de Fontvieille, avec ses quatre fils célibataires : Louis, dit le Consul, parce qu'il a exercé cette charge, Ligier l'avocat, Alphonse le notaire et Timoléon, le viculteur, maire du village. Timoléon a dix ans de plus qu'Alphonse, comme Mistral. C'est avec lui, qu'il appellera toujours Tim, que le jeune homme va sympathiser surtout et qu'il entretiendra une correspondance suivie.

L'accueil de cette famille est très chaleureux pour Alphonse, dont elle a entendu parler. Il y est reçu à bras ouverts, comme un jeune fils et frère, et lui-même, d'emblée, sait avoir trouvé là une famille selon son cœur, comme il a trouvé une famille selon son esprit chez Mistral et ses amis.

Avec la famille Ambroy, au sein de laquelle il se sent immédiatement à l'aise, c'est le domaine qui l'enchant, avec ses "cagnards" nombreux où l'on peut trouver calme et solitude pour rêver tout à son aise, ses poules et ses paons qui hantent le parc, les pins de la colline proche dans laquelle on peut se promener longuement, sans compter les moulins à vent qui la couronnent.

Quel bonheur de se trouver dans une famille si sympathique et dans une maison et un pays qui dépassent ses rêves les plus fous ! Comme Alphonse s'y trouve bien, loin des « sales boues parisiennes », des faux amis, des dettes qui l'accablent et de tous les ennuis qui l'assaillent dans la grande ville enfiévrée, où le calme et la paix n'existent pas pour lui !

Il décide de venir le plus souvent possible se réfugier auprès de cette famille accueillante et affectueuse, dans ce petit domaine qui l'attire plus que tout autre, avec son petit parc et ses recoins abrités du vent et exposés au soleil, où il fait si bon l'hiver, qui sont autant de ces petites îles si chères qu'il aime se créer partout.

Fontvieille est un village entouré de petites collines, dont chacune était surmontée d'un ou plusieurs moulins. Beaucoup ont disparu déjà, mais il en est un, situé juste au-dessus de Montauban, abandonné à présent et, de ce fait, un endroit idéal pour aller s'allonger à son ombre en rêvant, pendant des heures, parmi les senteurs des pins, du thym, des romarins, des lavandes et de toutes ces plantes ordoriférantes qui envahissent les collines provençales. De là-haut, la vue s'étend sur un vaste paysage, avec le Rhône proche et ses deux villes jumelles Beaucaire et Tarascon. Plus loin, on peut deviner Nîmes, au pied

des Cévennes qui emplissent l'horizon. Plus au sud, s'étalent Arles et la Camargue, alors qu'au nord s'allongent les Alpilles et, par-delà, le mont Ventoux.

La maison, au bas de la colline, est aussi très agréable. C'est une grande bâtisse de pierres blanches (la pierre de Fontvieille), avec un escalier aboutissant à un large perron et une terrasse à pilastres, à l'italienne, alors que, par derrière, la construction se termine comme un mas, avec ses beaux murs de pierre, sa belle cuisine à la vaste cheminée propice aux longues veillées, sa bergerie, le parc aux brebis et encore le champ d'amandiers, en fleurs lors de cette première visite. Le parc n'est pas cultivé et tout y pousse en liberté. C'est un lieu de nature sauvage comme l'aime Alphonse.

Cette « maison bénie », comme il la désigne, est tout à fait celle que son cœur cherchait, comme le sont ces braves gens qui l'habitent. Alphonse vient de trouver la réalisation de ses plus profondes aspirations.

Mistral à Maillane, Montauban et les Ambroy auront marqué de leur empreinte profonde le jeune homme qui retourne, bien changé, à Paris.

*

ENTR'ACTE PARISIEN

A peine de retour dans la capitale, Alphonse se dit redevenu déjà « sceptique, railleur et mauvais comme la gale ». Il ne peut travailler tant il a de préoccupations.

La trêve n'a pas été de longue durée. Les soucis sont revenus, soucis sentimentaux, avec Marie Rieu, mécontente de la longue absence de son amant, soucis d'argent, toujours, qui ne s'arrangent jamais et ne font au contraire que s'aggraver.

Le jeune homme s'installe chez un ami, 123 bis, rue de l'Université. Pendant son absence, la *Revue Nouvelle* a publié *La Petite Ville*, souvenir d'Algérie qui deviendra plus tard *A Milianah*.

De Maillane, Alphonse a rapporté un poème, qu'il trouve très beau et dont il n'oubliera jamais la nuit où, dans l'obscurité de leur chambre commune, Mistral le lui récita de son lit. Il s'agit de *La Communion des Saints*. Daudet en fait une traduction qu'il envoie au *Figaro*, accompagnée d'une lettre expliquant que, si le poème paraît mauvais, la faute en incombera à sa traduction, le texte original, en provençal, étant très, très beau. C'est finalement dans *L'Autographe* du 1er avril que paraît ce magnifique poème mistralien.

En même temps, par son frère devenu, l'année précédente, bibliothécaire au Sénat, Alphonse fait la connaissance de deux hommes qui, à des degrés divers vont être importants pour lui et son œuvre.

Le premier, François Bravay, deviendra, lorsqu'il aura eu le temps de l'observer et de le connaître davantage, le personnage principal de son roman *Le Nabab*. C'est chez lui qu'il rencontre le compositeur nîmois Ferdinand Poise, avec lequel il sympathise immédiatement et auquel il confie, sans plus attendre, la musique de sa nouvelle pièce, *Les Absents*.

Jouée dès le 26 octobre suivant, à l'Opéra-Comique, elle n'obtient pas beaucoup de succès. Ce qui n'empêche pas l'auteur d'écrire le contraire à son cousin Tim, précisant même que cette petite comédie, dont la musique de Poise est « ravissante », va rester au répertoire, constituant ainsi pour lui « un fort confortable avoir pour l'avenir ». Veut-il briller auprès des Ambroy, ou croit-il réellement à ce qu'il écrit ?

*

LE MOULIN

Quoi qu'il en soit, dès ce retour du Midi, le jeune homme est hanté par les moulins de Fontvieille. Il s'est mis immédiatement au travail en écrivant un acte intitulé *L'Honneur du Moulin*, qui est déjà le thème du futur *Secret de Maître Cornille*. Il confie à Tim, sans plus attendre, que, l'année prochaine, on jouera de lui, au Théâtre Lyrique, une pièce en un acte dédiée à ses chers amis de Montoban. Il s'intitulera *L'Honneur du Moulin* et sera l'histoire du Moulin Tissot, celui qui se trouve au-dessus de leur propriété et qu'il a complètement adopté comme sien. L'auteur espère que cela leur fera plaisir, car ce sera « intéressant », même si c'est « un peu triste ». Ce sujet du moulin abandonné le poursuivra longtemps encore et il en écrira diverses moutures.

Il est vrai que le moulin est un thème qui ne peut que séduire celui qui ne rêve, depuis son enfance, que de refuges solitaires.

Lorsqu'Alphonse est arrivé à Fontvieille, il ne restait que quatre moulins en assez bon état. Celui qui a eu tout de suite sa préférence, qui est devenu son moulin, est celui qui se trouve juste au-dessus de la propriété de ses cousins, d'où l'on peut s'y rendre directement, passant des pins du jardin à la colline rocheuse du moulin. Il suffit de quelques petites minutes de marche pour s'y rendre.

Alphonse Daudet, trouve, avec ce moulin, le refuge, l'île solitaire au sommet d'une colline sauvage qu'il cherche depuis sa petite enfance. Personne ne viendra le déranger dans cet endroit abandonné par l'homme. Contrairement à ses refuges habituels, toujours cachés, celui-ci est situé sur un sommet assez désertique, où ne poussent, à cause du vent, que des plantes basses, thym, lavande, romarin, cyste et argelas. Les pins sont au-dessous, à l'abri des vents.

La vue est magnifique, le paysage immense. Cette vastitude, avec ses vallonnements et ses collines arrondies, ressemble à une mer infinie. C'est un peu ce qu'il aurait pu trouver dans son île corse s'il n'y avait pas eu les gardiens du phare et la solitude complète d'une île farouche, souvent inabordable. Ici, Alphonse peut trouver la solitude complète dont il a souvent un besoin vital, mais, en quelques pas, il peut retrouver très rapidement la vie de famille qui lui est aussi nécessaire.

Le moulin, avec ses ailes cassées, lui rappelle le phare des Sanguinaires, avec son « craquement de vieille bâtisse secouée par la tramontane », et aussi le bruit du vent dans le gréement des bateaux, lors de ses voyages en mer.

A propos de ce moulin, Alphonse s'interroge, avec beaucoup de lucidité, sur ce goût « de désert et de sauvagerie » qu'il porte en lui depuis sa toute petite enfance. Pourquoi ce besoin si exigeant de solitude, cette passion de l'île déserte, qui paraissent si peu compatibles avec sa nature exhubérante, son besoin de contacts humains, de rires et de chansons à partager avec de bons amis ? Il croit trouver une réponse dans le besoin

physique de « réparer dans un jeûne de paroles, dans une abstinence de cris et de gestes » une compensation à « l'effroyable dépense que fait le méridional de tout son être ». Cette dualité de sa personnalité profonde se retrouvera dans son œuvre, faite de figures grotesques, dénonçant volontiers le ridicule de certains personnages, associées à la plus tendre, la plus touchante peinture d'autres figures éminemment sympathiques.

Ces retraites solitaires que fait le jeune homme dans ses "îles", et plus encore celles qu'il peut faire à l'ombre de son moulin, sont infiniment salutaires à son tempérament bouillant, excessif et impétueux, en lui rendant un équilibre dont il a le plus grand besoin.

C'est cela sans doute, avec la nostalgie qu'il garde de Montoban, de sa maison, de son jardin, du moulin, comme de ses hôtes, qui le décide brusquement, à la mi-décembre, à reprendre le train pour le Midi, pour un séjour de plusieurs semaines.

*

RETOUR A MONTOBAN

Le revoilà donc chez les Ambroy, accueilli comme un enfant de la famille venu se reposer des fièvres parisiennes dans la bienfaisante nature provençale.

Noël n'est pas loin et les soirées sont longues. Si les frères Ambroy se couchent assez tôt, la mère, elle, passe de longues veillées en tête à tête avec le jeune Parisien, lui confiant ses souvenirs de petite fille, d'adolescente et de femme, les peines et les joies de sa vie, se racontant à ce lointain cousin, naguère inconnu et devenu très vite enfant chéri de la maison, qui sait si bien écouter les confidences !

Lorsque madame Ambroy monte dans sa chambre, Alphonse rejoint le personnel à la cuisine, réuni sous l'auvent et autour de la grande cheminée. Il y a là beaucoup de monde, serrés autour du feu de pieds d'oliviers et du vieux pâtre, accroupi sur la pierre du foyer, à la place d'honneur. Habitué à vivre seul avec son troupeau, plus seul encore pendant les longs mois de transhumance d'été, dans les Alpes dauphinoises, entre deux bouffées de sa courte pipe, il énonce, « en son patois sonore, des sentences, des paraboles inachevées, de mystérieux proverbes ».

Ce berger se retrouvera, tel quel, dans le récit des *Etoiles* et, surtout, ce sera le Balthazar inoubliable de *L'Arlésienne*.

A ses côtés, il y a le garde Mitifio, dit Pistolet, à la barbe blanche et aux yeux pleins de malice, qui distrait les assistants par ses contes et ses légendes bien provençales. Il y a encore le vieux Sibley, le cocher Dominique et un curieux petit bonhomme, bossu, surnommé *Lou Roudeiròu* (Le Rôdeur), « sorte de farfadet, écrit Daudet, d'espion de village, regards aigus perçant la nuit et les murailles, âme coléreuse, dévorée de haines religieuses et politiques ».

On y trouve encore quelques femmes, qui aiment entonner des chansons provençales et, puisque l'on est au temps de Noël, ceux de Nicolas Saboly que toute la Provence connaît et chante en cette période de l'année.

Alphonse est sous le charme de ces contes, de ces chants, de ces souvenirs évoqués en provençal. Il n'en perd pas un mot et, aussitôt revenu dans sa chambre, en note tout, airs et paroles des chansons, récits entendus au cours de la soirée, ne laissant rien perdre des images, expressions, sentences, proverbes, légendes et traditions locales dont il a toujours été si friand. Il y a là une mine véritable de vie populaire et ancestrale qui enrichit son esprit avant d'enrichir son œuvre à venir.

*

FOLLES EQUIPEES

Aussi heureux qu'il soit à Montoban, Alphonse n'en oublie pas pour autant ses amis félibres, dont le plus cher, Frédéric Mistral, se trouve juste de l'autre côté de la chaîne des Alpilles.

Le Maillanais la traverse quelquefois, pour rencontrer son jeune ami au pied de Mont-Paon, non loin de Fontvieille. Mais, le plus souvent, les deux hommes se retrouvent, faisant chacun une partie du chemin, devant la délicieuse chapelle romane de Saint-Gabriel, à l'endroit précis où les deux routes longeant les Alpilles, l'une au nord, l'autre au sud, se rejoignent. Au carrefour, le cabaret de Sarrasine, « la belle hôtesse du quartier », est un lieu idéal pour les rendez-vous.

Ils repartent de là, toujours à pied, pour Arles, au sud, ou Tarascon, au nord.

Frédéric Mistral, dans ses *Mémoires et Récits*, a conté leur fameuse équipée jusqu'à Arles, au cours de laquelle Daudet, ayant à tout prix voulu embrasser une jeune mariée croisée sur le pont de bateaux qui les mène à Trinquetaille, de l'autre côté du Rhône, faillit être jeté à l'eau par le nouveau marié jaloux.

Une autre fois, accompagnés de Théodore Aubanel, venu d'Avignon, après la journée passée à flâner dans les rues d'Arles, ils se retrouvent tous trois dans la célèbre allée des Alyscamps où, allongés chacun dans l'un des tombeaux antiques bordant l'allée, à la clarté d'un magnifique clair de lune, Daudet et Mistral écoutent leur ami lire son dernier drame.

Ils se retrouvent d'autres fois, plus nombreux, pour de véritables "félibrées" (réunions de poètes provençaux), à Avignon, pour aller banqueter dans l'île de la Barthelasse ou au Chêne-Vert, de l'autre côté du Rhône. On passe là des heures à manger, boire, chanter, réciter des poèmes et s'amuser. Alphonse est le plus jeune de tous et le véritable boute-en-train de la bande, le plus fantaisiste surtout, le plus insouciant, le plus audacieux et, même, le plus téméraire, n'ayant jamais eu peur de quoi que ce soit.

C'est ainsi qu'un jour, courant sur le mince parapet du pont reliant Avignon à Villeneuve, risquant à tout instant de plonger dans les eaux profondes du Rhône, il crie aux passants : « C'est de là, tron de l'air ! que nous jetâmes au Rhône le cadavre de Brune, oui du Maréchal Brune ! Et que cela serve d'exemple aux Franchimands et Allobroges qui voudraient nous embêter ! »

Une autre fois, il décide de se jeter dans le Rhône, très dangereux à cet endroit. Ses amis essayent, en vain, de l'en dissuader. Il est déjà sur le bord du parapet, prêt à sauter, quand Anselme Mathieu commence son oraison funèbre, sur un ton de circonstance, expliquant que le pauvre garçon en ayant assez de la vie, il faut le laisser accomplir son geste et terminant par un « Adieu Daudet ! Adieu ! » lamentable. L'effet sur le jeune homme en est immédiat et il saute en effet, mais... sur la route.

Une autre fois, c'est du haut du chemin passant au pied du Pont du Gard qu'il se jette, sans savoir nager, dans le Gardon, pour voir s'il y a beaucoup d'eau. Miraculeusement, un pêcheur se trouve là pour l'accrocher avec sa gaffe.

Parmi les folies du jeune homme exhubérant, il y a encore celle de ce soir où, les amis soupant au Chêne-Vert, ce cabaret des environs d'Avignon où ils se réunissent souvent, Daudet, entendant, au-dessous de la terrasse sur laquelle ils sont attablés, les musiciens d'un bal qui commence, saute soudain, « de neuf ou dix pieds de haut », dit Mistral, et tombe, à travers la treille, au milieu des danseuses affolées qui le prennent pour un diable.

Mais Daudet est coutumier de ces extravagances dangereuses parfois, ou simplement drôles et toujours inattendues, surprenant chaque fois ses amis, qui ne peuvent s'y habituer. On les lui pardonne cependant et la fête continue. Car ces repas, copieux, sont arrosés des meilleurs vins, ne serait-ce que du châteauneuf-du-Pape que récolte Mathieu. Les repas traînent en longueur, mais l'excitation ne vient pas seulement de ces ripailles. Elle est entretenue par les discussions sans fin des amis qui veulent sauvegarder leur langue et leurs traditions, qu'ils sentent menacées, et cherchent les moyens les plus efficaces pour y parvenir. Parmi ces derniers, il semble qu'écrire des œuvres nouvelles soit d'une importance capitale, et tous s'y emploient, selon leur talent, en vers ou en prose.

A la fin de ces longs repas, chacun récite son dernier poème, lit son dernier récit, sa nouvelle pièce ou raconte une histoire, et cette excitation intellectuelle, ajoutée aux rires, aux chansons, aux plaisanteries, les enivre autant que le bon vin.

Alphonse oublie, avec ses amis, tous ses soucis parisiens. Il est heureux comme il ne l'a été que rarement dans sa vie. La vie familiale et patriarcale de Montoban équilibre les folles équipées avec les amis provençaux. Il y trouve une vie qui lui convient parfaitement.

Pour retrouver encore plus de cette solitude qui est vitale pour lui, Alphonse s'en va passer quelques jours dans la cabane que Tim Ambroy possède en Camargue, pour la chasse et la pêche. Il y retrouve là le calme qui lui est nécessaire, au milieu de cette "pampa" peuplée seulement de taureaux et de chevaux.

Il retrouve aussi son ami Frédéric dans la vieille capitale de la Provence, réduite quasiment à l'état de ruines, mais ce haut lieu, qui domine toute la région, est pour eux un endroit privilégié, autant par sa situation géographique que par le poids de son passé, toujours présent dans ces ruines. Aux Baux, dans « cet amas poudreux de ruines, de roches sauvages, de vieux palais écussonnés s'effritant, branlant au vent comme un nid d'aigle sur les hauteurs d'où l'on découvre après des plaines et des plaines, une ligne d'un bleu plus pur, étincelant, qui est la mer », les deux amis déjeunent chez Cornille, le cafetier, de quelques olives et d'un morceau de fromage, arrosés du bon petit vin du pays.

Le 5 février, Alphonse est toujours là, assistant à Maillane, chez Mistral, à la traditionnelle fête de sainte Agathe. Mistral lui lit le manuscrit de son second long poème à la gloire de la Provence, *Calendal*. Le souvenir de cette lecture sera le sujet du *Poète Mistral des Lettres de mon Moulin*.

FIN DE LA VIE DE BOHEME

A la fin du mois de février, Alphonse Daudet est de retour à Paris, après ce long séjour en Provence qui l'a ragailardi physiquement et moralement.

Quelques jours plus tard, le 10 mars, le duc de Morny meurt. Son troisième secrétaire, qui a assisté à ses derniers jours, racontera plus tard cette mort et le remue-ménage dont elle a été entourée, ce qui lui vaudra de nombreuses critiques et inimitiés, car, cela est bien connu, toutes les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire.

Cette mort n'entraîne pas le départ du troisième secrétaire, qui garde sa place, mais ne pourra plus prendre autant de congés.

C'est au printemps de cette même année 1865 qu'Alphonse Daudet rencontre, pour la première fois, au Café Bobino, établissement proche du Luxembourg, un autre Provençal, Paul Arène.

Arène est né à Sisteron, en Haute Provence, le 26 juin 1843, soit trois ans après Daudet. Aussitôt sa licence acquise à la Faculté des Lettres d'Aix, il se fait nommer répétiteur au Lycée de Vanves. Mais il abandonne rapidement sa place pour le journalisme, après un certain succès de sa comédie *Pierrot l'héritier*, jouée le 2 octobre 1865 à l'Odéon. Il a vingt-deux ans et mène une vie de bohème, passant pratiquement tout son temps dans les cafés de la capitale.

Arène est venu à Paris sur les traces de Daudet. Ayant vu son recueil de poèmes, *Les Amoureuses*, dans la vitrine d'un libraire de Sisteron, il a pu l'acheter, sur les économies qu'il a réussi à faire sur sa maigre bourse de collégien. Ce livre, écrit par un garçon à peine plus âgé que lui, l'a comblé et il n'a alors plus qu'un désir: aller à Paris pour y rencontrer l'auteur et faire à son tour une carrière littéraire.

Paul Arène a en commun avec Daudet l'amour de sa langue maternelle, peu éloignée de celle de Nîmes, et son admiration pour Frédéric Mistral et son œuvre. Les deux hommes ne peuvent donc que sympathiser avec ces goûts semblables qui les rapprochent.

Pourtant, leur caractère est bien différent. Autant Daudet est aimable, expansif, rieur et gai, autant Arène se soucie peu de paraître à son avantage. Il ne rit jamais, est très susceptible, irritable et grincheux. Les deux hommes ont le même caractère passionné et violent. Cependant, si Daudet essaye toujours de se maîtriser et de surmonter ses colères, Arène, au contraire, semble les cultiver avec une certaine complaisance. Les relations entre les deux amis seront de ce fait souvent difficiles et pleines de fâcheries que leurs amis communs parviendront, la plupart du temps, à effacer. Mais ces relations s'aggravent du fait de leur amour semblable de la liberté, de l'indépendance et d'une franchise qui peut atteindre la provocation.

Les deux hommes se retrouveront rapidement avec d'autres écrivains, dont Charles Bataille et Jean Duboys, formant un groupe d'amis qui s'installent du côté de Clamart,

où ils vivent dans des payotes. Ils se sont réunis pour travailler, mais passent la plus grande partie de leur temps à se promener dans la forêt, pour chercher, dira Daudet, « des rimes fraîches et des champignons à gros pieds ».

Ils vont souvent aussi à Paris, fréquentant les cafés de poètes et finissant la journée dans cet « estaminet de Bobino, lequel était alors l'arche sainte de tout ce qui rimait, peignait, cabotinait au Quartier Latin », se souviendra Daudet. On rentre ensuite souvent à pied, ayant manqué le dernier train, ou faute d'argent, en chantant, bras dessus, bras dessous, dans l'obscurité des routes désertes.

Lorsque, le 2 mars 1866, les poètes du Parnasse, Leconte de Lisle, Josè-Maria de Heredia, François Coppée et d'autres font paraître un premier recueil de poèmes, *Le Parnasse contemporain*, les amis de Clamart publient à leur tour, l'année suivante, un recueil de vers nouveaux, *Le Parnassiculet contemporain*. Catulle Mendès, fort mécontent d'un poème qu'il croit de Daudet, lui envoie ses témoins. Arène doit alors révéler que c'est lui qui en est l'auteur.

*

VOYAGE EN ALLEMAGNE

Cependant, au cours de l'été 1865, Daudet, après un échec, en avril, de son *Œillet blanc* à la Comédie française, décide de partir, avec son ami Alfred Delvau, pour un grand voyage à pied qui, à travers les Vosges et l'Alsace, va les amener jusqu'en Allemagne. Les deux amis partent le lundi 10 juillet au soir, par le train qui les conduit jusqu'à Strasbourg. C'est là que le voyage à pied commence, Daudet n'ayant pour tout bagage qu'une couverture roulée qui lui sert de valise.

Alfred Delvau dira les détails de ce périple dans son livre *Du Pont des Arts au Pont de Kehl*. Ils vont ainsi, tout en devisant, parlant littérature ou évoquant des souvenirs, parcourir les routes des Vosges, couchant tour à tour dans la plus belle chambre demandée par Daudet à l'Hôtel de Gérardmer, ou dans des fermes, ou encore à la belle étoile, montant le col de la Schlucht ou le Hohneck pour y voir se lever le soleil sur la Forêt-Noire.

C'est à cet endroit que, sur les flancs d'un gouffre vertigineux, ils aperçoivent de la glace. Toujours téméraire, Daudet commence à descendre la paroi presque verticale pour aller se rafraîchir. Delvau le suit, au milieu des pierres qui roulent. Pendant que Daudet, à coups de couteau, arrache des morceaux de glace qu'il suce, Delvau, pris de vertige, veut rejoindre la route et appelle son compagnon à l'aide, mais celui-ci ne peut plus remonter. Fermant un moment les yeux pour ne pas céder au vertige, Delvau, qui a appelé son ami de toutes ses forces pour venir l'aider à se sortir de là, ne le voit plus dès qu'il regarde à nouveau. Il est furieux qu'il ne soit pas venu à son secours et, parvenant enfin à sortir de sa mauvaise posture, il retrouve Daudet allongé, évanoui, à quelques centimètres du gouffre. Il l'entoure alors de sa couverture, le fait revenir à lui, grelottant et fiévreux, ayant bien cru, cette fois, que c'en était fait de lui.

C'est dans un brouillard intense et la tempête menaçante qu'ils montent jusqu'au sommet du ballon d'Alsace. Les difficultés qu'ils rencontrent souvent ne les arrêtent pas et, par Dannemarie et Altkirch, se dirigent vers Bâle. De là, ils vont remonter le Rhin, ne passant jamais inaperçus, pris souvent pour des vagabonds. Mais rien ne peut empêcher le jeune Daudet, où qu'il soit, de lorgner les filles, même celles que son compagnon trouve trop grosses ou trop laides. Il ne peut voir un jupon sans y être sensible.

Pour être juste, il faut bien dire que les filles, comme les dames de la bonne société, ne résistent pas longtemps à son charme, à ses yeux de velours et, surtout, à sa voix séduisante, « la plus prenante que j'aie entendue après celle de Théophile Gautier », disait Villemessant, qui se laissait littéralement envoûter par cette voix.

Dans une auberge de Rheinweiler Daudet, s'étant mis au piano, entonne, avec Delvau, le chant patriotique du *Rhin* de Musset, en réponse au chant allemand injurieux pour la

France qu'un déserteur, présent avec un ami, vient de chanter pour les provoquer. Dans la nuit, les deux déserteurs, furieux, tentent d'entrer dans la chambre de Delvau, qui ne doit son salut qu'au courage de Daudet qui, un couteau à la main, réussit à faire fuir les deux hommes.

Mais le moment le plus dangereux est, sur le chemin du retour, la traversée du Rhin que Daudet tient à faire en barque, malgré le vent violent, la houle et les conseils des bateliers.

Delvau est blême de peur dans cette barque perdue sur le fleuve déchaîné, d'autant plus que Daudet, impassible dans la tempête, ne trouve rien de mieux à lui raconter que l'affreux naufrage de la *Sémillante* sur la côte corse. Il n'en oublie aucun détail: « Il me dit, écrit Delvau, comment on a retrouvé, échoués, l'équipage et les passagers, avec les attitudes que chacun avait au moment du sinistre: le capitaine, en grand costume, « C'est un horrible récit ! Avec cela Daudet y met une sauvage éloquence qui m'impressionne vivement... » , d'autant plus vivement d'ailleurs que Delvau s'aperçoit que la barque commence à avoir quelques avaries.

Aussi bien, revenus sains et saufs de l'autre côté du fleuve, les amis ne flânent plus. Ils n'ont plus d'argent et Daudet est malade. Ils rentrent par le premier train pour Paris, où ils arrivent le 19 juillet.

*

PREMIERES LETTRES

Daudet passe le reste de l'été dans la vallée de Chevreuse.

A la fin du mois d'octobre, il écrit à un ami un billet pressant, lui réclamant, malgré sa pauvreté, qu'il connaît, cent cinquante francs, et donne pour adresse: 123 bis, rue de l'Université, ajoutant que Gouvet est chargé de régler ses affaires. Louis-Maurice Gouvet est un ami de jeunesse d'Alphonse chez lequel il a élu domicile depuis l'année précédente. Daudet, une fois encore, a des besoins d'argent urgents. Il est aux abois. C'est chez lui une vieille habitude.

Il a pourtant recommencé à publier quelques récits dans des journaux, mais ce qu'il y gagne est loin de lui suffire.

C'est le 14 septembre 1865 que paraît, dans *Le Figaro*, après un long silence, *La Première Dépêche*. Cette dépêche, c'est celle que le jeune garçon a reçu un soir, à Lyon, annonçant la mort de son frère aîné Henri. Il reprendra plus tard ce récit dans un chapitre du *Petit Chose*, cet événement l'ayant profondément touché. C'est d'ailleurs la première fois qu'Alphonse fait allusion publiquement à un épisode personnel, et familial, de sa vie. Il continuera désormais à se servir de ses expériences personnelles et à exprimer ce qui lui tient le plus à cœur, son amour pour la Provence, dans les récits à venir.

C'est en effet le 12 novembre suivant qu'il publie, dans *Le Moniteur Universel du Soir*, la première des *Lettres sur Paris et Lettres du Village*, dont la publication va durer jusqu'au 14 janvier 1866. Il y en aura neuf.

La première, signée "Baptistet", est adressée « A Monsieur Jan de L'Isle, Vignerons, L'Isle (Vaucluse) ». C'est le récit du voyage et de l'arrivée à Paris de Baptistet à son vieil ami, maître Jan, de L'Isle-sur-Sorgue.

La seconde, du même au même, parue le 19 novembre, poursuit le récit de sa découverte de la capitale.

Dans la troisième, Baptistet conte qu'il a pris les habits du Parisien et fait la connaissance d'un homme qui va lui apprendre les belles manières. Un passage est intéressant. C'est celui où Baptistet rappelle à son maître comment il s'est, le premier, moqué, avec ses amis, à L'Isle, de quelques jeunes gens qui avaient voulu s'habiller à la dernière mode dans ce village où ils étaient ridicules.

Il explique comment, à Paris, il était lui-même ridicule, habillé comme à L'Isle et comment il doit maintenant se promener dans la capitale « avec un habillement de freluquet parisien, - escarpins vernis, chapeau de soie, badine et tout le tremblement », ajoutant: « c'est encore pis que Trophyme. Avec cette différence seulement que Trophyme, restant au village, a été une bête de quitter ses habits de paysan, tandis que moi, qui habite Paris, j'aurais été un sot de les garder ». Baptistet est un sage, qui a tenu « à être vêtu comme les autres personnes de la ville, pour ne pas être remarqué ».

La troisième lettre, parue le 5 décembre, est de Jan de L'Isle à Baptistet. Il lui conte l'histoire de Tissot, le meunier, mort de faim et charriant des sacs de gravats pour ne pas

perdre la face. Elle se termine par ces mots: « Hélas ! le moulin tournait à vide, et le meunier travaillait à jeun... Ils sont morts à la peine tous les deux ». Cette histoire a toujours hanté Daudet, qui l'a reprise plusieurs fois.

La quatrième, parue le 10 décembre, est la poursuite des expériences de Baptistet à Paris, de même que la cinquième, du 17 décembre, sous-titrée *Une lecture au Théâtre-Français*.

La suivante, très belle, vient de L'Isle. C'est le récit de *La Noël en Provence*: Des jeunes filles du village sont venues demander à maître Jan de leur apprendre les vieux noëls provençaux de Saboly et la lettre est composée par le récit de certains de ces noëls, puis de la soirée de Noël elle-même, avec sa tradition ancestrale du *cacho-fiò*, qui est la bénédiction de la bûche de Noël par le plus vieux de la famille.

Nous devons remarquer que ce vieil homme s'appelle Francet Mamaï, nom que l'on retrouvera dans *L'Arlésienne*. Ce Francet Mamaï, futur grand-père de Frédéri, a pour modèle le frère aîné de Frédéric Mistral, celui qui a conduit, malgré son âge, une farandole endiablée à Maillane, pour la fête du village, celui aussi chez qui Daudet a assisté à une veillée de Noël, lors de son séjour chez Mistral. Nous le retrouverons.

Les dernières lettres sont de Baptistet, qui poursuit le récit de sa vie parisienne.

Ces *Lettres* sont le premier essai des futures *Lettres de mon Moulin*, qui auront une autre destinée.

*

A JONQUIERES

Décembre 1865 se termine pour Alphonse Daudet sur deux événements importants dans sa vie, bien que n'ayant aucun rapport entre eux.

Tout d'abord, il quitte son emploi au Corps Législatif pour ne plus se consacrer qu'à la littérature. Au même moment, il fait la rencontre, rapide et fortuite, de la jeune fille qui deviendra sa femme.

Le 15 décembre a lieu la première représentation de la pièce des frères Goncourt, *Henriette Maréchal*.

Alphonse et Ernest Daudet sont dans la loge de Villemessant. Pendant l'entr'acte, Alphonse regarde la salle à la lorgnette et s'arrête sur une loge voisine occupée par trois personnes. Se tournant vers Ernest, il lui fait remarquer la belle jeune fille « aux yeux couleur d'eau et au teint ambré », assise entre son père et sa mère. « Si je m'étais marié, dit-il, chose qui n'arrivera jamais, c'est une jeune fille comme celle-là que j'aurais épousée ».

Curieusement, au même moment, la jeune fille, Julia Allard, dit à son père : « Oh ! Quel est ce garçon, là, à gauche, avec cette chevelure insensée et cet accoutrement ridicule, ce veston en velours gris ? Tout de même, son regard est inoubliable, et ce front de poète... C'est sûrement quelqu'un ! ». Monsieur Allard ne connaît pas le jeune homme remarqué par sa fille, mais leur hôte, Anatole de Beaulieu, le sait et le leur dit : « C'est un jeune écrivain assez doué..., l'auteur de ces *Lettres de mon Moulin*, dans *L'Événement*, Alphonse Daudet. Malheureusement, il est tombé dans la bohème et ne fera jamais rien... »

Notons en passant l'erreur de Lucien Daudet qui, rapportant l'anecdote, fait parler monsieur de Beaulieu des *Lettres de mon Moulin* dont aucune n'a encore paru.

Mais Alphonse a sans doute oublié rapidement cette rencontre (ne remarque-t-il pas toutes les jeunes filles ou femmes un peu jolies qu'il voit ?) lorsqu'il quitte à nouveau Paris, au mois de janvier suivant, pour aller passer quelque temps dans le Midi. Il n'y va pas, cette fois, en villégiature, mais pour faire retraite et travailler.

Son cousin Louis Daudet a mis pour cela à sa disposition, pour la durée de l'hiver, son domaine de Saint-Laurent, au petit village de Jonquières, tout près de Beaucaire, et tout à côté de Bezouze, village de son enfance. Alphonse va y mener une vie recluse, n'ayant pour toute compagnie que la femme du fermier qui lui apporte ses repas, sans s'attarder. Il est là pour travailler, et ne veut s'intéresser à rien d'autre. Il a décidé d'écrire des souvenirs peu agréables et dont peut-être, une fois écrits, il pourra se défaire. Il va conter l'histoire du petit pion d'Alès, le "Petit Chose".

C'est du moins sa ferme résolution. Mais comment résister longtemps au voisinage de son cher Mistral, de ses amis félibres et de la chère famille Ambroy ?

Alphonse se rend d'abord à Nîmes, d'où il demande de l'argent à Frédéric Mistral. Puis il se rend en Camargue, dans la propriété des Ambroy. Il y a là une cabane, telle qu'en

ont les gardians, avec son toit de roseaux et, tournée vers le sud, sa façade surmontée d'une croix, blanchie à la chaux comme les murs de la cabane. Daudet y est seul, isolé complètement du monde, ou en compagnie quelquefois de son cousin Tim, grand chasseur et amateur aussi de cette immense solitude. La femme du fermier apporte les repas.

Daudet retrouve là tout ce qu'il aime. Cette vaste plaine, balayée par les vents, ressemble à une mer plate et infinie, dont les îles seraient les domaines et les cabanes, rares et fort éloignés les uns des autres. La solitude est complète, dans cette vastitude sans limite.

Le jeune homme y compose, un jour de fort mistral, un petit poème en provençal, daté de mars 1866, qu'il enverra à Frédéric Mistral, *La Cabano*: « Comme il fait bon, quand le mistral - Frappe à la porte avec ses cornes, - Etre tout seul dans la cabane - Tout seul comme un mas de Crau, - Et voir par un petit trou, - Là-bas, bien loin, dans les salicornes, - Luire les marécages de Giraud - Et ne rien entendre - Que le mistral frappant la porte avec ses cornes - Puis, de temps en temps, les sonnailles - Des chevaux sauvages de la Tour-du-Brau !... »

C'est là encore que Daudet trouve le sujet de ce qui sera son dernier livre, *Le Trésor d'Arlatan*. Il écrit en effet à Tim, dès ce moment-là : « Un de ces jours, je veux parler longuement de *la Cabane*, de nos affûts avec Miracle (le chien), et de l'*antiglaireux* », personnage essentiel du *Trésor*.

Mais, pour l'instant, il se contente de vivre là quelque temps, s'enivrant de cette vie solitaire et sauvage, et engrangeant des souvenirs, des impressions qui lui reviendront tout naturellement en mémoire lorsque, bien des années plus tard, il écrira son beau livre camarguais.

Lorsque la solitude devient pesante, Alphonse traverse le Rhône, pour revoir ses amis, retourner avec eux aux Baux, à Avignon, ou séjourner quelque temps à Fontvieille. Toujours ce besoin éperdu de solitude, suivi du même besoin intense de se dépenser, de voir des amis, de parler, boire et chanter pour extérioriser ce trop plein de vie qui est en lui.

Il passe tout de même la plupart du temps à Jonquières, bien que le livre n'avance pas aussi facilement que le voudrait son auteur.

Au printemps de l'année 1866, Alfred Delvau publie, à Paris, un livre, *Le Grand et le Petit Trottoir*, dans lequel il fait apparaître, sous le nom d'Henry de la Barthelasse (nom d'une île du Rhône en face d'Avignon), son ami Alphonse Daudet récitant, dans un salon, des vers provençaux de la *Miòugrano* (La Grenade entr'ouverte), livre de l'Avignonnais Théodore Aubanel.

*

LES LETTRES DE MON MOULIN

Au début de l'été 1866, Alphonse Daudet rentre à Paris.

Dès le 1er août, *L'Événement*, d'Hippolyte de Villemessant, publie *Première Lettre*, signée Marie-Gaston, épître explicative, intitulée *De mon Moulin*, dans laquelle le meunier Alphonse Daudet, caché sous ce pseudonyme, donne ses titres.

On peut penser que la parution du premier récit de ce qui deviendra les *Lettres de mon Moulin*, si proche du retour de l'auteur d'un long séjour en Provence, en révèle l'origine. Au lieu de se consacrer au récit de son séjour à Alès, l'auteur n'a-t-il pas préféré écrire, sur place, pendant ses visites à Montoban, au pied de ce moulin qu'il a adopté définitivement, les "lettres" auxquelles il donnera son nom ? En tout cas, s'il ne les y a pas rédigées, c'est sûrement là qu'il y a pensé et les a composées dans son esprit.

C'est sous le même pseudonyme de Marie-Gaston que vont paraître, le 23 août: *Il était un Petit Navire*, qui ne sera repris, plus tard, qu'avec *La Fédor*, sous le titre de *Le Brise-Cailloux*, nom du navire; le 31 août: *à mademoiselle Navarette, rue du Helder* (L'Arlésienne); le 7 septembre: *Nostalgies de caserne*, curieuse nostalgie, en fait, de Paris, alors qu'il se trouve à son moulin et, le 14 septembre: *A Monsieur Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris* (La Chèvre de Monsieur Seguin).

Que représente cette signature de Marie-Gaston ? Daudet a expliqué plus tard qu'il avait emprunté à Balzac ce double pseudonyme: « Gaston, c'était mon camarade Paul Arène qui, tout jeune, venait de débiter à l'Odéon par un petit acte étincelant d'esprit, de coloris, et vivait tout près de moi, à l'orée du bois de Meudon », ajoutant que cela ne dura pas longtemps: « Je restai donc seul à moudre mes petites histoires, au caprice du vent, de l'heure, dans une existence terriblement agitée ».

Daudet se trouve alors à Clamart, d'où il ne peut sortir car il pleut mais, surtout, parce qu'il souffre d'une jambe. Son rêve est de repartir s'enfermer deux ou trois mois aux Baux, pendant l'hiver, pour y écrire tranquillement.

Bien entendu, ce genre de souhait, répété dans presque toutes les lettres à son cousin de Fontvieille, ne se réalisera pratiquement jamais. Ce n'est qu'un rêve, un vœu qui l'aide à vivre à Paris, et qu'il concrétise surtout en écrivant des pages sur la Provence.

La sixième lettre, du 21 septembre: *Le Poète Mistral*, portera, entre parenthèses, sous son propre nom, celui de Marie-Gaston, pour faire comprendre que l'auteur est toujours le même, mais c'est bien évidemment lui tout seul qui a pu écrire ce souvenir très personnel.

Le 29 septembre, c'est *L'Homme à la Cervelle d'Or*, conte ancien, qui paraît, suivi, chaque semaine, de *L'Agonie de la Sémillante*, souvenir du voyage en Corse, du *Sous-*

Préfet aux Champs et de *Le Petit Dauphin est malade*. Viennent ensuite: *Le Secret de Maître Cornille*, *Le Sermon de Maître Martin, curé de Cucugnan* et, enfin, un conte en vers: *La Vie et la Mort du Papillon*.

Ce dernier est du 4 novembre. Le 15 novembre, *L'Événement* disparaît.

L'auteur arrête donc ces *Lettres* hebdomadaires qui lui ont permis de gagner quelque argent, dont il a bien besoin, car il vient de passer l'une des plus tristes périodes de sa vie.

Ses parents, c'est-à-dire son père, sa mère et sa sœur Anna, sont venus s'installer à Paris, dans le quartier des Ternes, 14, rue de la Plaine. Alphonse les voit souvent et, surtout, essaie de leur venir en aide. Mais, jusque-là, il n'a eu aucun succès littéraire, toutes ses pièces ayant été des échecs. De plus, il a perdu son seul gagne-pain régulier, sa situation à la Présidence du Conseil. Comment aider sa famille quand lui-même n'a plus rien ? Il pourra dire plus tard, sans mentir : « Ah ! je n'étais pas riche, à cette époque... J'ai connu la faim, mais oui, la vraie faim, qui n'a pour se satisfaire qu'une botte de radis... »

Heureusement, tout va bientôt changer pour lui.

*

CHANGEMENT DE VIE

Ernest Daudet est, à Ville d'Avray, où il passe l'été, le voisin d'un certain monsieur Allard qui n'est autre que l'oncle de Julia, la jeune fille qu'Alphonse a remarquée, l'hiver précédent, au théâtre. Les deux familles organisent à trois reprises, au cours de l'été, une rencontre entre les deux jeunes gens. A la troisième, ils sont fiancés et le mariage est décidé pour le commencement de décembre. Sans doute le Dr Marchal de Calvi a-t-il rassuré son jeune client sur sa maladie, qui semble alors tout à fait terminée. Car on ne peut penser qu'il se serait marié avec cette jeune fille sans la caution de son médecin. Le jeune homme est trop honnête pour cela.

La mort du grand-père maternel de Julia fait reculer la cérémonie jusqu'au début de l'année suivante.

Daudet se demandera plus tard, au sujet de cet événement tout à fait inattendu, « sérieux et décisif » que fut son mariage : « Comment advint-il ? par quel sortilège, l'endiablé Tzigane que j'étais alors, se trouva-t-il pris, envoûté ? quel charme sut fixer l'éternel caprice?... »

Le jeune homme insouciant, bohème, grand amateur de femmes, est pris au piège d'une jeune fille de bonne famille, une jeune intellectuelle qui a déjà publié quelques charmants poèmes, qui brode et fait de la tapisserie et dont la famille, une fois par semaine, tient un salon, comme tous les salons que le jeune Alphonse a tant fréquentés, où l'on chante, où l'on entend de la musique et où l'on dit des vers. A-t-il jamais pensé qu'il puisse faire un tel mariage, aussi bourgeois, lui qui se croyait pour toujours un célibataire impénitent, aimant trop les femmes pour ne se contenter que de l'une d'elles ?

Le mariage a lieu, le 29 janvier 1867, à l'église Saint-Denis-du-Saint-Sacrement. Les témoins sont, pour le marié, Paul Dalloz, directeur du *Moniteur de l'Empire*, et l'ami cher Frédéric Mistral. La sœur d'Alphonse, Anna, qui a 18 ans, est demoiselle d'honneur. Elle a pour cavalier un frère cadet de la mariée, Léon Allard, qu'elle épousera quelques années plus tard.

Florica Dulmet écrira, de ce mariage: « 1867 marque une date non seulement dans l'histoire sentimentale d'un jeune homme trop aimé, trop bien doué, trop beau, mais encore dans celle de la littérature française du dix-neuvième siècle ». C'est assez dire l'importance de cet événement si inattendu !

Frédéric Mistral, témoin de son ami au mariage, était à Paris depuis quelques jours, pour le lancement de son nouveau long poème, *Calendal*. Ce nom, qui signifie Noël, est celui du héros de l'œuvre, jeune pêcheur d'anchois de Cassis.

Daudet veut profiter de son voyage de noces pour faire connaître la Provence et ses amis provençaux à sa jeune femme. Il pense aussi que nul autre endroit que Cassis ne peut être meilleur pour lire le livre que vient de lui offrir son ami, et charge ce dernier de

l'organisation de ce séjour dans le petit port provençal.

Le 27 janvier, Mistral écrit à son ami Ludovic Legré, qui habite à Cassis, de lui trouver, pour les jeunes mariés, soit une chambre d'hôtel, soit une chambre meublée ou, mieux encore, un « bastidon meublé » pour y passer quelque temps. Et il l'assure qu'il devra faire la connaissance de ce charmant garçon, qui lui plaira sûrement.

Le 2 février, le jeune couple est à Marseille et, le 4, il arrive à Cassis. Une chambre lui est réservée à l'Hôtel de la Croix-Blanche qui, dit Daudet, est d'une simplicité « primitive », mais propre.

Les jeunes mariés se promènent longuement le long de la mer. Il y a de grosses vagues et Alphonse est heureux de retrouver ce paysage marin dans le petit port, grand comme un « mouchoir de poche ». Ne dit-il pas toujours: « Je suis né marin » ?

Sa femme est heureuse aussi et raconte à sa mère leur installation: « Une chambre charmante dont la fenêtre ouvre sur une petite terrasse toute blanche de soleil le matin et où nous nous tenons souvent le soir. De là, nous voyons de grands coteaux où court la verdure noire ou grise des pins et des oliviers. A côté, un bon cabinet de toilette. L'ameublement tout simple, du calicot blanc, une étoffe à ramages ! Deux chaises de paille toutes neuves et une table pour Alphonse. C'est là que je t'écris en ce moment, entre sa pipe et *Calendau* ! »

Les jeunes gens sont heureux. Alphonse essaie d'apprendre un peu de provençal à Julia, qui y met de la bonne volonté mais ne semble pas très douée. Il lui apprend aussi à écrire en prose, ce qu'elle n'a jamais fait et revoit avec elle tous ses vers, les lui corrigeant lorsqu'il ne leur trouve pas suffisamment de rigueur. Il l'aime et l'avenir avec Julia lui apparaît sous les meilleurs auspices.

Pour compléter son bonheur, il a la visite du cher cousin Tim. Julia a l'impression d'avoir passé, et réussi, un examen, car Tim les a invités à venir se reposer quelques jours à Montoban.

Les jeunes époux visitent Marseille et reçoivent encore la visite de deux poètes provençaux, dont Théodore Aubanel, à qui Julia trouve un grand talent, lisant son livre de poèmes dans la traduction française. L'autre poète est Joseph Roumanille.

Quittant Cassis et la mer, les Daudet vont à Fontvieille, où ils séjournent chez les Ambroy. Cela permet à Alphonse de mener sa jeune femme à Arles et aux Baux, qui l'enthousiasment.

Le voyage se poursuit par Nîmes, où l'on voit la famille, et le retour à Paris a lieu en mars.

Daudet est heureux. Sa femme a été partout bien reçue, mais elle a aussi beaucoup aimé les séjours à Cassis, Fontvieille et Nîmes. Elle a connu et apprécié les œuvres provençales et leurs auteurs. Elle a même pu réciter, en descendant les marches de Saint-Trophime, à Arles, les premiers vers, en provençal, du poème de Mistral qu'Alphonse avait traduit.

C'est donc un couple pleinement heureux et uni qui rentre à Paris.

TRISTE RETOUR

Il n'est pas question, pour un jeune ménage bourgeois, de continuer à habiter le Quartier Latin, pas plus que tout autre où Alphonse avait résidé. Le nouvel appartement doit être dans le beau quartier du Marais. Le jeune homme l'a cherché lui-même et a choisi une maison neuve, dans une rue nouvelle, la rue Malher. On la trouve très laide et les beaux-parents en sont désolés, mais la jeune épouse trouve l'appartement charmant. Cela ne l'empêche d'ailleurs pas, dès le retour du voyage de nocces, d'en chercher un autre plus à son goût, qu'elle trouve rapidement, au n° 24 de la rue Pavée, dans le bel hôtel Lamoignon. Le jeune ménage s'y installera au mois d'octobre suivant. Alphonse y aura là un grand cabinet de travail d'où il verra quelques arbres dans une cour et, son beau-père lui ayant offert un beau meuble Louis XIII, « vaste comme une grotte » pour pouvoir y mettre ses papiers, il sera très content de ce changement.

Mais le pauvre Alphonse ne pourra jamais être tout à fait heureux et jouir de la compagnie de sa jeune femme et de son nouvel appartement en toute quiétude.

Une fois de plus, il a de gros soucis d'argent, soucis qui ont déjà troublé la paix de son voyage de nocces dès le séjour à Cassis. Il a en effet de vieilles dettes impayées et, aussitôt qu'ils l'ont su bien marié, les créanciers n'ont pas hésité à venir troubler sa lune de miel. Alphonse, qui ne peut pas les satisfaire, a reçu une lettre de son frère l'avertissant qu'il a mis M. Allard au courant de sa situation. Cela l'a navré et il a écrit à son beau-père combien il est désolé qu'Ernest ait dû, pressé, s'adresser à lui. S'il avait pu prévoir cela, il s'en serait expliqué avec lui avant son départ. Il lui avoue qu'il lui restait juste un peu d'argent avant de partir et qu'un ami lui en avait promis pour pouvoir emmener Julia dans le Midi. Mais l'ami en question lui a manqué de parole et c'est pourquoi il n'a pu payer ses créanciers.

En réalité, Daudet ayant gagné quelque argent avec ses *Lettres*, a voulu assumer seul les frais du voyage de nocces, sans l'aide proposée par son beau-père, qu'il est trop fier pour accepter. Cependant, outre ses dettes personnelles continuelles, il doit assurer, avec son frère Ernest, le « lourd arriéré » de leurs parents qui ne vivent que par ce que leur donnent leurs deux fils. Mais, de cela, il préfère n'en point parler.

Il y a aussi Marie Rieu, qui ne se laisse pas oublier, le relance sans cesse, lui envoie des lettres d'amour accompagnées des pires injures et menaces. Il ne sait comment protéger sa femme de cette furie. Car il a refusé de la revoir depuis qu'il connaît Julia, à qui, bien entendu, il n'en a jamais parlé, et il redoute de la part de Marie quelque scandale dont elle est tout à fait capable.

Enfin, il a retrouvé son ami Alfred Delvau dans la plus grande misère et très malade. C'est de lui qu'il s'occupe en priorité. Il écrit à tous ses amis afin qu'ils envoient de l'argent et fait appel au Docteur Marchal de Calvi pour le soigner. Delvau est très

malade, en même temps de la poitrine et du foie. Le médecin, malgré son grand dévouement, désespère de le sauver.

Mais, le pire, c'est que Delvau, qui n'a pas un sou vaillant, refuse d'aller à l'hôpital et, pour le soigner à domicile, il faut vendre ses livres et ses objets de valeur. C'est pourquoi Alphonse, toujours généreux malgré ses propres difficultés, l'aide autant qu'il le peut et entreprend de quêter quelque argent auprès de ses amis.

Hélas ! tous les soins sont inutiles et Delvau meurt, laissant Alphonse dans le plus grand chagrin.

Dans cette accumulation d'ennuis et de peines, il a cependant quelques joies. Celle, d'abord, d'avoir pu obtenir la croix de chevalier de la Légion d'honneur pour le Maire de Fontvieille, son cousin Timoléon Ambroy.

Sa femme lui révèle aussi qu'elle est enceinte et cela lui est une immense joie. Les Daudet vont alors passer cinq mois de vacances à la campagne, chez la grand'mère de Julia, qui habite le château de Vigneux, entre la Seine et Villeneuve-Saint-Georges. C'est le dernier été que l'on y passera car, le grand-père étant mort, sa femme ne peut y vivre seule ni en assumer la lourde charge.

Annonçant à Tim la mort de Delvau, Alphonse ajoute qu'il est installé à six lieues de Paris, dans un endroit très beau. Il travaille au *Petit Chose*, pendant que Julia commence à préparer une layette pour l'enfant attendu. Il ne s'intéresse pas à l'Exposition Universelle, qui se tient alors à Paris, pas plus qu'à la visite qu'y font le tsar et le roi des Belges.

C'est au cours de ce même été, passé hors de Paris, que meurt Marie Rieu. Alphonse en est informé et, disant à sa femme qu'il va voir « un ami malade », s'absente une journée pour assister à l'enterrement de celle qu'il aime et qui l'aime; mais ils ne cessèrent de se déchirer mutuellement jusqu'au moment où ils durent se séparer, l'amour d'Alphonse s'étant éteint pour elle à tout jamais, ce que, d'ailleurs, Marie n'accepta pas.

*

HIVER A PARIS

En octobre, le ménage Daudet rentre à Paris et s'installe dans son nouvel appartement. Julia va accoucher dans un mois et Alphonse, très attentif à son bien-être, attend cette naissance avec beaucoup de joie. Cela ne l'empêche pas d'avoir quelque nostalgie de n'être pas retourné dans le Midi au cours de l'été, mais il confesse à Tim qu'il a passé cinq mois charmants à Vigneux, propriété admirable, avec des bois, un parc et des pièces d'eau. C'est très beau, mais son cœur aurait préféré Montoban, ses pins et ses cagnards au bon soleil provençal !

Au début de novembre, Julia est souffrante pendant quelques jours et l'on est en souci pour elle, craignant un accouchement prématuré. C'est le 16 novembre 1867 que naît le "dauphin" si attendu, le premier fils du couple. On lui donne, suivant l'usage, le prénom correspondant à celui de sa marraine, sa grand'mère maternelle, Léonie. Julia se porte bien et la joie est dans la maison.

Alphonse prend tout de suite très au sérieux son rôle de père. Il tremble au moindre incident, à la plus légère alerte. Il est extrêmement fier de son petit Léon, dont il dit qu'il est « beau à faire retourner les demoiselles » !

Comme il a changé, le jeune homme insouciant et téméraire, coureur de jupons, qui n'a jamais eu peur de rien ni de personne ! Le voilà devenu un mari aimant et attentionné et un père modèle.

Ces nouvelles tâches et responsabilités ne l'empêchent cependant pas de travailler, bien au contraire, car il faut maintenant subvenir aux besoins du ménage agrandi de l'enfant. Alphonse est occupé par la parution de son *Daniel Eyssette*, premier titre du *Petit Chose*. En même temps, il surveille les répétitions de sa pièce *Le Frère aîné*, qui débutera au Vaudeville au mois de décembre, et il achève la mise en volume de *Mon Moulin*, premier titre des futures *Lettres* du même nom. Les soucis, tant familiaux que littéraires, ne lui manquent pas.

Malgré cela, et bien qu'il s'intéresse peu, d'habitude, aux questions politiques, Alphonse se dit préoccupé par la guerre du Mexique, qui le hante, et très touché par la mort tragique de l'Empereur Maximilien, la soudaine folie de l'Impératrice Charlotte et le réembarquement rapide et en pleine confusion des troupes françaises envoyées là-bas par Napoléon III, dont le prestige international sort bien diminué du piège dans lequel il est tombé.

C'est le 19 décembre que débutent les représentations du *Frère aîné*, qui n'obtient pas plus de succès que les pièces précédentes et quitte rapidement l'affiche, un peu prématurément au goût de l'auteur, qui estime qu'il s'agit là de son œuvre dramatique la plus émouvante.

Cet insuccès ne l'empêche pas de travailler déjà à la pièce suivante, *Le Sacrifice*, drame sur la famille, qui l'effraie cependant beaucoup, car il n'y a pas d'amour là-dedans et cela peut ne pas plaire au public. Mais sa préoccupation actuelle est justement « d'intéresser avec ce qui, d'habitude, n'intéresse pas ». C'est ce qu'il a essayé de faire avec *Le Petit Chose*.

Sous l'influence de sa femme, Alphonse a pris de nouvelles habitudes. Julia lui a démontré que le meilleur moment de la journée, pour travailler, c'est le matin. Soumis aux désirs de celle qu'il aime, l'ancien bohème qui dormait auparavant toute la matinée, ne se levant jamais avant onze heures, après la nuit passée au dehors, est maintenant debout à sept heures et se met presque aussitôt à sa table de travail, après sa gymnastique quotidienne et quelques ablutions à l'eau froide. Après avoir rempli quelques pages, il prend l'habitude de tout faire relire à Julia, qui fait ses remarques, dont il tient compte pour le texte définitif, sur la page blanche qu'il laisse à cet effet en face de son texte.

Ainsi passe l'hiver, très bourgeoisement et très studieusement, à s'installer, écrire, regarder avec admiration l'éveil de l'enfant et apprendre à s'habituer à cette nouvelle vie de mari fidèle et de jeune père de famille. Tout cela est bien nouveau pour le jeune homme qui n'a jamais connu autant de responsabilités et une vie aussi calme. Il en découvre tout l'intérêt et un certain charme qui le rendent parfaitement heureux. Il n'a aucun regret de sa vie antérieure, s'étant adapté très vite à ce nouveau mode de vie.

*

CHAMPROSAY

Cependant, la famille Allard commence à s'inquiéter de savoir où l'on va passer l'été. Vigneux a été vendu, mais l'on aimerait bien rester dans ce pays que l'on fréquente depuis longtemps et que l'on connaît bien. Monsieur Allard fixe finalement son choix sur un village voisin, Champrosay, situé un peu au-delà de Draveil. Il y achète une propriété, suffisamment grande pour y loger toute la famille.

Cependant, comme on ne peut penser y passer l'été à venir, de nombreux travaux étant à faire, on loue, pour les vacances de 1868, la maison dans laquelle Eugène Delacroix, mort depuis quelques années, passait tous les mois d'été. On installe le cabinet de travail d'Alphonse dans le vaste atelier intact du peintre, avec ses grands stores pouvant le protéger de la grande lumière du matin comme de celle du soir.

La maison est suffisamment grande pour recevoir les parents Daudet, accompagnés d'Anna, ainsi qu'Ernest et sa famille, pour un long séjour.

On pourrait y loger encore Tim Ambroy, s'il consentait à venir. Alphonse lui fait miroiter tous les avantages de l'endroit : on peut aller à Paris en trente minutes, y passer la journée et revenir le soir. Mais, attrait encore plus grand, la chasse de son beau-père, située en pleine forêt de Sénart, n'est qu'à une demi-heure de la maison. On y trouve en abondance « lièvres, perdrix, faisans, lapins, même chevreuils » ! C'est tout de même mieux qu'en Provence ! Toutes les tentations sont bonnes pour attirer Tim, même cette chasse que pourtant Alphonse déteste. Mais Tim résiste à l'appel fraternel de son cousin, aux bonnes conversations qu'ils pourraient avoir, à la liberté totale qu'on lui laisserait et à l'accueil privilégié qu'on lui réserve. Alphonse, qui regrette tant de n'avoir pu aller passer quelque temps au milieu des chers pins de Montoban, doit se résoudre à ne pas voir un représentant de la famille Ambroy cette année-là.

Il se console de cette absence par la joie que lui donne le jardin plein de fruits et de fleurs et, surtout, par la proximité de la Seine, qui passe au bas de la propriété. Son premier achat est une barque, son rêve, sa joie ! Lorsqu'il n'est pas seul et ne peut se promener sur l'eau, il installe Julia et le bébé à côté de lui dans la barque amarrée, pendant qu'il écrit ou lit.

Mais aussitôt qu'il le peut, avec des amis ou des voisins, avec Léon Allard surtout, son beau-frère, Alphonse ne cesse de se promener sur la Seine et tous ses affluents, jusqu'aux plus minuscules, se retrouvant parfois au milieu de parcs ou de jardins privés, d'où les habitants les regardent passer avec curiosité. Ils s'arrêtent d'autres fois dans les auberges des bords de l'eau et passent des heures dans leur barque. Ces moments de canotage rappellent sans doute à Alphonse ceux passés sur le Rhône au milieu du courant rapide et des grands bateaux qui y naviguaient. La Seine à cet endroit est,

heureusement, beaucoup moins dangereuse, bien que le trafic maritime y soit assez intense.

La proche forêt lui apporte aussi de grandes joies, par les belles promenades qu'elle offre, la recherche des champignons ou des châtaignes suivant la saison.

Il y a aussi les anciens amis, qui osent maintenant revenir voir Alphonse, après le bon accueil que leur a réservé Julia, dont ils avaient craint qu'elle ne veuille pas les recevoir. Rassurés, ils viennent souvent passer une journée avec eux, et même y séjourner.

C'est ainsi que l'un d'eux, personnage curieux, étonnant et même stupéfiant par ses inventions inouïes, s'installe quelquefois, pour un assez long temps, chez les Daudet. C'est un peintre du Midi, Gonzague Privat, qui adore son ami Alphonse et qui, pour ne pas le quitter, accepte de faire n'importe quoi dans la maison. Il peut aussi bien accorder le piano, faire les courses ou les malles, donner à Julia des recettes de cuisine, ou encore promener Léon ou faire son portrait. Rien ne le rebute, pourvu qu'il soit constamment auprès de son cher Alphonse. C'est un être « à la fois extravagant, chimérique, plein de bonté et d'esprit ».

Daudet a profité du calme de son bureau, installé dans le grand atelier de Delacroix, pour y écrire une nouvelle série de ses *Lettres de mon Moulin*, toutes inspirées de sa chère Provence: *La Mule du Pape*, *L'Elixir du Père Gaucher*, etc..., et aussi *Les Vieux*. Ainsi s'écoulaient ces mois heureux de vacances en famille.

*

NOSTALGIES PROVENÇALES

Dès le retour à Paris, Julia est malade, puis c'est au tour du bébé de l'être. Alphonse est inquiet et désarmé, ne sachant que faire. Il se trouve "bête", tremblant et ayant les larmes aux yeux chaque fois que son fils pleure ou crie. Son hypersensibilité le fait toujours trembler ainsi pour ceux qu'il aime, craignant toujours le pire, s'inquiétant d'un retard, d'un simple rhume, de la moindre des choses pouvant atteindre les êtres chéris, alors qu'il n'a jamais eu peur de rien pour lui-même, s'est toujours montré intrépide et téméraire et fera preuve d'un courage peu commun lorsqu'il sera malade et souffrira atrocement.

Une fois le calme revenu dans la petite famille, Alphonse se plonge à nouveau dans le travail. Il ne rêve que de théâtre et, malgré tous ses échecs, ou ses demi-succès, s'obstine à écrire des pièces pour la scène.

Il court aussi les éditeurs pour placer son *Petit Chose*, mais n'arrive pas à obtenir une réponse positive. Pourtant, il tient beaucoup à montrer à sa belle-famille qu'il est capable de gagner sa vie et celle de sa famille, mais que c'est difficile !

Il rêve toujours d'un séjour à Montoban, pour revoir les pins et le moulin où il fait si bon rêver. Ne pouvant réaliser ce projet, il écrit des souvenirs rapportés de son cher Midi. Il a en particulier l'intention de se servir de certaines idées que Tim lui a données, en lui racontant sa vie à Fontvieille. Il voudrait « inventer un village de fantaisie, un Pampérigouste, un Cucugnan, et faire défiler une série d'habitants fantaisistes. Le maire : cinq lignes; le conseil : idem; puis le garde, le curé, le maître d'école, le médecin, le Frère supérieur, les habitants, les poules, les ânes, le meunier... Quelque chose d'alerte et de joyeux ». Il lui faudrait, « des types, comme par exemple ce bon curé des Baux dont vous me parliez un jour », écrit-il à Tim. « Un maire naïf - non point vous, mon malin Provençal - parlant peu français, ou bien un marquis de Grille, aristocrate et n'allant pas à sa mairie. J'ai un joli type de conseiller municipal, l'homme qui dort aux séances et se réveille en disant: « Je proteste ! » sans avoir rien entendu. De *** je prendrais quelques côtés, mais je le réserve pour un livre... »

Au cours de l'été suivant, que l'on passe à nouveau à Champrosay, Daudet s'amuse à traduire en provençal sa *Chèvre de Monsieur Seguin*. Il l'envoie ensuite à Mistral, qui trouve cela excellent et le lui dit : « Il ne s'est jamais rien fait de si joli en provençal, ni à plus forte raison en français. C'est une perle de la mer de Cassis. Bravo ». Mistral publie ce récit immédiatement, dans son *Almanach provençal* de 1869, lui réservant même la première place.

Daudet, qui a déjà traduit en français des poèmes de Mistral, va lui en traduire d'autres, dont le long et patriotique *Tambour d'Arcole*, qu'il publiera un peu plus tard, dans le journal *Le Soir* où, précise-t-il, il écrit avec About, Erckmann-Chatrion, etc... C'est dire que l'endroit est bon.

C'est vers la fin de ce même été que Paul Arène arrive un jour à Champrosay, où ses amis l'accueillent à bras ouverts, heureux de le revoir. Il est ennuyé. Il vient d'écrire un récit, commencé en Provence, où il vient de séjourner, mais se sent incapable de le terminer. A la fin du repas, encouragé par Alphonse, il lit les premières pages de son *Jean des Figues*, puis s'arrête, expliquant : « Je me suis arrêté net et je ne peux plus m'en sortir ». Alphonse ne peut accepter qu'un tel récit, qu'il trouve excellent, reste inachevé et propose à Arène de l'aider à le terminer. Celui-ci accepte, s'installe pour huit jours à Champrosay et c'est Daudet qui termine ce *Jean des Figues* qui lui sera dédié à sa parution. Voilà une collaboration comme seuls deux bons amis peuvent la mener à bien, en toute simplicité.

La maison Hetzel accepte d'éditer *Le Petit Chose*. Daudet peut alors se consacrer à l'écriture de nouvelles *Lettres*, qui complètent la série provençale commencée au cours de l'été. Elles paraissent dès la rentrée, dans *Le Figaro*. La première, du 16 octobre, est *La Diligence de Beaucaire*, récit inspiré par Tim Ambroy qui a envoyé à son cousin, deux ans auparavant, quelques notes à ce sujet. Le 23 octobre, *Les Vieux* rappellent le souvenir de la visite de l'auteur, à Chartres, aux vieux parents du Conseiller de Préfecture d'Ajaccio. Le 30 octobre paraît *La Mule du Pape* et, le 17 novembre, *Le Portefeuille de Bixiou*, histoire d'un pamphlétaire redouté qui n'est en vérité qu'un pauvre homme bien inoffensif.

Daudet a repris d'autre part son *Chapatin tueur de lions*, déjà paru dans *Le Figaro*, mais il le développe un peu plus pour le faire paraître, en fin d'année, dans *Le Moniteur*, sous un nouveau titre, *Barbarin de Tarascon*. L'auteur en est très content et pense que cette fantaisie doit faire rire les lecteurs. Hélas ! ce récit n'obtient pas davantage de succès que le précédent. D'autre part, certaines considérations qui s'y trouvent n'ayant pas paru très orthodoxes au gouvernement, *Le Moniteur*, journal officiel de l'Empire, doit en suspendre la parution, malgré l'amitié qui lie le Directeur, Dalloz, à l'auteur.

Alphonse Daudet poursuit son œuvre présente sous une inspiration purement méridionale. Car il a de plus en plus la nostalgie de cette Provence où l'attendent ses amis, mais surtout de ce Montoban qui lui est devenu si cher autant par ses habitants que par ses pins et son moulin voisin, dont il ne cesse d'entretenir Tim dans ses lettres. Il répète constamment qu'il va y aller, mais son départ est chaque fois renvoyé à la saison prochaine et, d'hiver en printemps et de printemps en été, le temps passe.

Alphonse n'est plus aussi libre qu'il le laisse croire. Chez les Allard, on a l'habitude, depuis toujours, de passer les mois d'été à la campagne, en famille. Julia ne peut partir à cause de son jeune enfant et Alphonse n'ose pas s'en aller sans eux ou, au moins, sans sa femme. Il se contente de voyager en pensée, en écrivant ces histoires de Provence qui traduisent bien son état d'esprit du moment.

A la fin de l'année, il traduit *Le Médecin de Cucugnan*, de Joseph Roumanille.

En fin d'année, Julia, puis le petit Léon sont malades. Alphonse lui-même ne va pas très bien : « J'ai passé tant de nuits, écrit-il en janvier, que maintenant que la maman commence à se rétablir, me voilà atteint d'une névralgie faciale qui, pendant cinq heures par jour, me rend fou. Je passe ma vie ou à souffrir ou dans un état d'abrutissement causé par les stupéfiants qu'on emploie pour me calmer... »

Le 11 février 1869, *Le Sacrifice* est joué au Vaudeville. La pièce n'a encore aucun succès. Cependant Daudet en est très fier et très heureux, ou du moins fait comme s'il l'était. Pensez donc, « une pièce où il n'y a ni cocottes, ni adultères, ni voleurs, ni maquereaux (pardon) ! » Enfin, une pièce « où il n'y a pas même de l'amour... Une mère, un père, un fils, de braves gens, pas de pétards, pas de poignards, de la simplicité à outrance ». Il reconnaît qu'intéresser les Parisiens avec un tel sujet était bien difficile. En quoi il a bien raison, car les Parisiens ne s'y intéressent pas du tout.

Ce nouvel insuccès ne le décourage pas et, au cours de l'été suivant, il travaille à une nouvelle pièce de théâtre. Il s'agit d'un drame dont l'action se passe en Camargue, au mas de Giraud, ce mas qu'il a bien connu lors de ses séjours là-bas. Cela s'appellera *L'Arlésienne*. En même temps, il traduit en provençal, pour l'almanach de son ami Mistral, son récit *La Mule du Pape*.

Pendant l'été, *Le Figaro* publie encore quelques nouvelles *Lettres*. Le 22 août, c'est *Le Phare des Sanguinaires*, souvenir du séjour dans cette île; le 25 août, *Les Deux Auberges* content l'histoire d'une Arlésienne qui attire les clients dans son auberge, y compris l'aubergiste d'en face, qui délaisse pour elle sa femme et son auberge triste et vide. Le 2 octobre paraît *L'Elixir du Père Gaucher*.

Enfin, à la fin de l'année, Hetzel sort le volume des *Lettres de mon Moulin*. Toutes celles qui ont paru n'y figurent pas. Par contre, un récit algérien a été ajouté, *La Mule du Cadi*. En tout, il y a vingt-et-une *Lettres*. Malgré quelques critiques très élogieuses, de la part de Paul Bourget, Anatole France, Jules Lemaître, Jules Vallès et quelques autres, le livre passe à peu près inaperçu.

Le célèbre caricaturiste André Gill, un ami, fait d'Alphonse Daudet un portrait-charge qui paraît dans *La Parodie* du 5-12 décembre 1869, en même temps qu'une parodie amusante du *Sous-Préfet aux Champs*. Seuls les critiques et les amis se sont intéressés à ces récits, mais le public ne les a pas suivis.

Il est vrai que la situation politique de la France est assez inquiétante et n'est guère propice à l'amusement des foules.

L'Empereur a dû avoir recours à de nouvelles élections, qui lui ont été largement défavorables. Bismarck, en Allemagne, veut la guerre avec la France pour pouvoir achever l'unité de son pays. Peut-être est-là la cause, en partie tout au moins, du désintérêt du public pour des pièces et des lectures trop nouvelles, qui le surprennent et le dépaysent.

*

LA GUERRE

C'est à Champrosay, où l'on passe l'été, selon l'habitude immuable, que les Daudet apprennent la déclaration de guerre.

Ce jour-là, 16 juillet, Alphonse a un accident et se brise le péroné. C'est en luttant avec un ami, le sculpteur Zacharie Astruc, comme ils le font souvent pour s'amuser, qu'il s'est cassé la jambe. Le soir même, alors qu'il est encore tout gémissant et dolent, il apprend la terrible nouvelle et se montre furieux de ne pouvoir rien faire, immobilisé par ce stupide accident. Seule sa femme le bénit, car elle connaît bien son mari et sait qu'il n'aurait pu s'empêcher d'aller se battre. Alphonse est très conscient de cela, se moquant lui-même de ce « nouvel instinct patriotique » qui se manifeste en lui. Il est désolé à la fois de son immobilisation forcée et des événements politiques.

Quelques semaines plus tard, écrivant à Tim, il lui explique la situation : « Voilà la France ruinée, l'Empire fichu (sans rémission), et les armées ennemies qui avancent toujours. Paris se prépare à se défendre, mais hélas !... Moi je rage et je pleure..., c'est tout ce que je peux faire. »

Son frère Ernest est au Sénat, transformé en ambulance, et a envoyé sa femme aux bains de mer, loin de Paris. Son beau-frère, Léon Allard, est sergent de la Mobile, au camp de Saint-Maur-sous-Paris, « prêt à donner sa vie pour le pays, avec 18.000 autres petits Parisiens de vingt ans ».

Les parents Daudet et Anna ont été renvoyés à Nîmes, en prévision du siège, probable, de la capitale. « Papa, écrit Alphonse, n'est qu'un enfant et deux femmes seules... La pauvre mère est partie toute en larmes ».

Tim Ambroy a proposé aux Daudet de venir se réfugier à Montoban, mais Julia refuse de laisser seul son mari qui, bien entendu, n'a pas l'intention de fuir devant les événements. Il ne veut pas s'éloigner de Paris en un moment pareil. Il est absolument désolé de la situation, l'Empereur se trouvant à Châlons pendant qu'à Paris on n'en tient plus compte et que l'on ne pense qu'à se défendre !... « Quel gâchis ! » avoue-t-il.

C'est à ce moment-là qu'il est nommé chevalier de la Légion d'honneur, ce qui ne peut tomber plus mal, au milieu de tous ces événements tragiques. « Jamais décoré du 15 août n'a été si surpris et en même temps si peu joyeux », constate-t-il.

Quant à son fils Léon, dont il se montre toujours très fier, il doit avouer qu'il est déjà très coléreux, comme tous les Daudet. Ah ! ces colères des Daudet, qui se transmettent fidèlement à chaque génération !

*

AUX AVANTS-POSTES

Peu à peu, cependant, Alphonse commence à aller mieux et à pouvoir faire quelques pas. Enfin, pouvant tenir à peu près sur ses deux jambes, il rentre à Paris, avec sa famille, le 4 septembre, jour même de la proclamation de la République par Gambetta. Les Parisiens se retrouvent tous dans les rues. Daudet, qui n'a jamais fait de politique, ne s'y intéresse pas du tout. Aussi bien, ce changement de régime ne le trouble-t-il pas beaucoup. Il écrit: « Eh bien ! soit ! vive la République ! Je ne sais pas ce que c'est, mais c'est égal, vive ça ! Si ça doit sauver la France ». Daudet est assez fataliste en politique, la meilleure étant pour lui celle qui doit rendre la France plus forte et les Français plus heureux.

La famille s'est installée provisoirement chez les Allard, rue Saint-Gilles, afin de se retrouver groupée pendant les mauvais jours qui s'annoncent.

Bien entendu, Alphonse, avec son énorme myopie et sa santé fragile, n'a jamais été incorporé dans l'armée. Cependant, dans la situation actuelle, on accepte tout le monde, jusqu'aux éclopés. C'est pourquoi, refusant de rester chez lui quand le pays a besoin de tous, il s'engage immédiatement, malgré sa jambe encore mal consolidée et se retrouve affecté à la 6ème compagnie du 96ème bataillon de la Garde Nationale.

Ce serait mal le connaître que de croire que Daudet peut se contenter du travail de police qu'on lui donne à faire. Chaque fois qu'il est libre, il file aux avant-postes et, bien évidemment, aux endroits où peuvent se produire des engagements, d'où il rapporte des scènes de batailles qu'il a vécues lui-même. C'est ainsi qu'il écrit à sa femme, qu'il va voir une ou deux fois par semaine, de courts billets comme celui-ci:

« Chère femme aimée, Par suite de la cannonade de ce matin, je suis allé au Fort Montrouge. Revenu à Paris, je repars pour Courbevoie, mais trop tard pour revenir ce soir. Ne sois pas inquiète... »

Il y a, dans ses *Lettres à un Absent*, le récit de ce qu'il a vu à ce Fort Montrouge, comme aux autres avant-postes où il a couru à travers la capitale. Ses notes sont nombreuses. Elles révèlent sa lucidité comme son mépris du danger, en même temps que sa pitié pour ces jeunes gens qui meurent ou sont estropiés pour la vie. Son amour et son admiration pour les mères le conduisent à prendre aussi des notes sur leur comportement, qu'il remarque comme le reste, et il a l'intention, de faire, de ces observations particulières, un livre: *Les Mères pendant le Siègle*.

Daudet n'oublie pas non plus ses amis et envoie, le 31 décembre 1870, une lettre en provençal à Frédéric Mistral, lettre fort connue, car maintes fois publiée: « Mon Capoulié, je t'envoie par le ballon monté un gros tas de baisers. Et il me fait plaisir de pouvoir te les envoyer en langue provençale; comme ça, je suis assuré que les Barbares,

si le ballon leur tombe dans les mains, ne pourront pas lire mon écriture et publier ma lettre dans le *Mercure de Souabe*.

« Il fait froid, il fait noir; nous mangeons du cheval, du chat, du chameau, de l'hippopotame (ah ! si nous avions les bons oignons, le *catigot* (plat d'anguilles) et le *cachat* (fromage fermenté) de la Ribote de Trinquetaille !). Les fusils nous brûlent les doigts. Le bois se fait rare. Les armées de la Loire ne viennent pas. Mais cela ne fait rien. Les blattes de Berlin s'ennuieront quelque temps encore devant les remparts de Paris... Et puis, si Paris est perdu, je connais quelques bons patriotes qui feront voir du chemin à M. de Bismarck dans les petites rues de notre pauvre Capitale.

« Adieu, mon Capoulié, trois gros baisers: un pour moi, l'autre pour ma femme, l'autre pour mon fils. Avec ça, bonne année, comme toujours, d'aujourd'hui à un an. Ton félibre. A.D. »

APRES LA CAPITULATION

Le 28 janvier suivant, c'est l'annonce de la reddition de Paris. Daudet la prend très mal, comme on peut le lire dans les notes qu'il ne cesse de prendre en toutes circonstances: « Le fort de Rosny livré aux Prussiens. L'amiral tout seul s'en allant le dernier sur la route. « Ces imbéciles ont défendu Paris comme ils auraient défendu Mézières ou Avignon... » Les gens de métier étaient persuadés que Paris ne pouvait pas être investi: « Eh si ! imbéciles, Paris pouvait l'être et Paris devait se débloquer. Paris est un géant, il fallait le faire se battre en géant. Il fallait une défense à sa taille ! La Marne vous gênait, il fallait avaler la Marne, il y avait des montagnes, il fallait faire sauter les montagnes. Vous aviez 600 000 bras de gardes nationaux, il fallait 300 000 pioches, bêches, pelles, - défendues par 100 000 soldats. Et en avant !... J'aurais plutôt creusé un puits de dix-huit cent mille millions de mètres et je serais sorti par les Antipodes, mais je serais sorti. »

La colère de Daudet est partagée par les Parisiens, qui reprochent aux provinciaux de n'être pas venus les aider à défendre Paris, tandis que les provinciaux comprennent mal l'obstination des Parisiens à poursuivre la guerre, dans un éternel malentendu entre la capitale et le reste du pays.

C'est dans cet état d'esprit que Daudet écrit sa *Défense de Tarascon*, dans laquelle il prête aux gens du Midi, c'est-à-dire de la province, leurs ridicules tentatives de défense. Beaucoup de Méridionaux ne lui pardonneront pas cet écrit. Et pourtant, il a observé à Paris des scènes ou des faits qui n'ont rien à envier à cette histoire. Le seul reproche que les Méridionaux pouvaient lui faire, c'est d'avoir, une fois encore, placé ce récit en Provence. Il a cependant existé réellement un tel camp, dans les Alpilles, non loin de Tarascon, du 12 décembre 1870 au 7 mars 1871.

Dans sa critique, Paul Féval racontera un épisode de la guerre, qui se passe au Mans, et qui est pire encore que celui conté par Daudet. Sans doute y a-t-il eu, un peu partout en France, des choses semblables et aussi peu honorables. Mais, en Provence, on ne pouvait pardonner à Daudet d'avoir raconté ce navrant épisode d'une guerre qui en vit d'autres. Daudet, qui a participé de près à la vie du siège, et de la Commune qui a suivi, et en a noté les détails touchants comme les turpitudes, ne pouvait que tirer un livre de ses observations. Déjà, une vingtaine de ces nouvelles *Lettres* ont paru dans *Le Soir*, du 16 février au 20 mai 1871.

C'est en automne que sera publié, chez Lemerre, le volume des *Lettres à un Absent*, dans lesquelles on trouve la *Défense de Tarascon*, dédiées « au poète Paul Arène, capitaine de mobiles », ce qu'a été Arène à Sisteron, pendant la guerre. Ce dernier prend cependant très mal cette dédicace et veut même renvoyer le livre à son auteur, dans un terrible accès de colère. Arène est en effet amoureux, à cette époque, d'une jeune fille dont les parents, la mère surtout, a des idées politiques à l'opposé des siennes et il craint que cette dédicace ne soit très mal interprétée par madame Roumieux.

Un ami lui explique alors combien la vie du Siège et de la Commune a été dure pour tous et pour l'auteur qui y a beaucoup souffert, ce qui peut, dans une certaine mesure, excuser sa sévérité. Cela ne fait que faire croître la colère d'Arène, qui juge que Daudet lui a fait « une mauvaise blague » en lui dédiant ce livre, tout juste bon à le fâcher avec ses meilleurs amis. Il faudra du temps pour qu'Arène se calme.

Le livre fait d'ailleurs aussi scandale à Paris et, deux ans plus tard, il sera retiré du commerce pour y supprimer six de ces *Lettres*.

Cependant, rien ne saurait empêcher les Allard d'aller passer l'été à Champrosay. Les Daudet y vont donc avec eux, à l'accoutumée, mais non sans peine pour pouvoir quitter Paris, et tous s'installent dans la nouvelle maison dont les réparations sont enfin terminées.

Malgré les difficultés, Alphonse fait un court voyage à Nîmes, seul, pour revoir sa famille. Son père vient d'avoir une attaque, qui l'a paralysé et beaucoup affaibli. Sa mère n'est pas, non plus, en très bonne santé. Alphonse conte à Julia les épisodes de ce triste et long voyage: « ...Et alors, avec cinq idiots silencieux, mais aux cigares bêtes, dans un wagon de fumeurs, me voilà parti, loin de ma petite. Et j'ai mis vingt-quatre heures pour arriver, en express ! Cinq heures en détresse dans la plaine au-dessus de Mâcon, deux heures dans Tarascon à attendre, puis arrivée à Nîmes... Le père égoïste, la mère jaune, jaune, et pauvre... J'ai bien pleuré en dedans... Papa est toujours bien faible, il ne marche presque pas, et il faut qu'on le porte... »

Tim en profite pour venir passer un moment avec son cousin. Même dans ces tristes circonstances, il fait bon pour Daudet revoir sa famille et son si cher ami.

Pendant ce temps, la Commune est installée à Paris. La France se remet mal de ses malheurs et, principalement, de la perte et de l'annexion, par l'Allemagne, de l'Alsace et de la Lorraine. Comme toujours, Alphonse Daudet, touché dans sa fibre patriotique, est de ceux qui en souffrent le plus. Il traduit cette souffrance dans des récits particulièrement émouvants, comme *La Dernière Classe*, *Le Mauvais Zouave* ou *Le Porte-Drapeau*, qui feront partis, avec d'autres récits patriotiques, des futurs *Contes du Lundi*.

L'ANNÉE DES ÉCHECS

L'année 1872 commence, pour l'auteur dramatique, par un nouvel échec. *Lise Tavernier*, jouée à l'Ambigu, le 29 janvier, n'a aucun succès. Daudet devrait y être habitué. Il préfère trouver une explication à cet insuccès. Il pense que ce sont les responsables du *Figaro* qui, mécontents de ce qu'il n'écrit plus chez eux, lui ont saboté sa pièce et puis, aussi, que le public de l'Ambigu n'est pas celui qui lui convient.

Il reprend en même temps les aventures de son chasseur de lions, dont la parution avait été stoppée par ordre de l'Empire, la portion algérienne de l'ouvrage "frisant" la politique. Ses déboires ne s'arrêtent pas là.

L'éditeur Dentu vient d'acheter ce texte pour le faire paraître en volume, après qu'il ait été corrigé et développé par l'auteur. Mais le nom de Chapatin étant resté le sobriquet de Reynaud à Nîmes, Daudet a voulu le changer et en a cherché un autre. C'est un de ses amis, tout à fait étranger à Tarascon, qui lui a cité celui de Barbarin (il en avait connu à Aix et à Toulon), nom qui a plu à l'auteur et qu'il a utilisé. Mais il a oublié que ce nom existe à Fontvieille, où celui qui le porte a mal réagi, comme le lui fait connaître Tim Ambroy. Alphonse s'en excuse et demande à Tim d'être le médiateur « en cette terrible occurrence ».

Cependant, comme son éditeur tient à un nom ayant même consonnance, l'auteur propose de le remplacer par Tartarin, pensant que Tartarin est suffisamment différent de Barbarin pour pouvoir « satisfaire les offensés ! » Et il se défend d'avoir voulu « froisser l'amour-propre cynégétique des Tarasconnais », car ce n'est pas à eux qu'il a pensé en écrivant son livre.

Mais ce dernier est déjà à l'impression et le pauvre Daudet doit corriger tous ces noms. C'est avec quelque philosophie et son humour habituel qu'il se livre à ce fastidieux travail sur les épreuves déjà tirées, qu'il faut reprendre ligne à ligne « dans une minutieuse chasse aux B ». Sans doute en a-t-il laissé échapper quelques-uns et doit-on trouver, dans la première édition, « des Barbarin, Tarbarin, et même tonsoir pour bonsoir », avoue-t-il avec humour.

Le livre paraît finalement, portant, en épigraphe, ces mots: « En France tout le monde est un peu de Tarascon », ce qui n'est justement pas du goût de tout le monde.

Tartarin de Tarascon n'a pas beaucoup de succès. Les Français ne comprennent pas très bien ce genre de comique et les Provençaux, en particulier les Tarasconnais, sont pour la plupart imperméables à cet humour. Et pourtant, explique Daudet à ceux de Tarascon, en leur offrant « publiquement », toutes ses excuses, « Tarascon n'a été pour moi qu'un pseudonyme ramassé sur la voie de Paris à Marseille, parce qu'il ronflait bien dans l'accent du Midi et triomphait, à l'appel des stations, comme un cri de guerrier Apache. » En fait, Montfrin, le pays du cousin Reynaud, est très voisin de Tarascon, bien que de

l'autre côté du Rhône et Daudet pouvait bien associer les deux noms dans son esprit. Surtout vus de Paris ! Et il faut reconnaître que Tarascon sonne mieux que Montfrin et Tarasconnais mieux que Montfréniens.

Après ce nouvel échec, Daudet travaille à un drame qui lui tient à cœur depuis des années. L'histoire, véridique, est celle d'un neveu de Mistral, fils de son frère chez lequel il a amené son ami, lorsqu'il a fait un séjour chez lui. Alphonse a pu voir ainsi la fenêtre du grenier par laquelle s'était jeté, l'année précédente, ce jeune neveu de Mistral, François, ainsi que la table de pierre qui le reçut et sur laquelle il se fracassa.

Daudet s'était servi de ce drame dès sa troisième *Lettre*, parue dans le *Figaro* du 31 août 1866 et intitulée: *A Mademoiselle Navarette, rue du Helder* (L'Arlésienne).

Cette lamentable histoire a longtemps hanté Daudet. C'est lorsqu'il était en Camargue que l'idée lui en était venue brusquement, en entendant, un soir, deux femmes appeler « Frederi » sur deux tons différents. C'est à ce moment-là que toute la pièce s'est imposée à lui. En quelques secondes, il a vu, avec la cuisine de Castelet, comme il l'écrira, « l'atmosphère de soucis, de chagrins, puis d'angoisse pressant de toutes parts l'amour maternel dans le personnage de Rose Mamai, laquelle m'apparut en même temps. Bref, quand je repris mon chemin à travers la Camargue crépusculaire, toute mon œuvre était construite dans ma tête et je n'eus plus qu'à me la dicter à moi-même. »

Cette idée de drame lui est souvent revenue en tête dans les années qui ont suivi. Il a même écrit un jour à Mistral pour lui demander de l'aider à trouver un titre. Le Maillanais n'a pas été fâché que son ami se serve de cette histoire de famille pour sa *Lettre*, contrairement à ce que certains ont pu colporter. Pour Daudet, ce drame, qu'il a intitulé finalement *L'Arlésienne*, ne peut garder un titre pareil, puisqu'il n'y a justement pas d'Arlésienne dans la pièce; il n'y en a que l'ombre: « On en parle, on en meurt; mais on ne la voit pas ». Les Parisiens ne comprendront pas. Il faut donc trouver un autre titre et, n'y arrivant pas, il demande à son ami de l'aider.

Heureusement, ni Mistral ni l'auteur ne trouvent mieux. Celui qu'a provisoirement donné Daudet à son drame, et qu'il a heureusement gardé, faute de mieux, est véritablement génial et a eu une carrière qui dure encore. Par bonheur, il a changé l'origine du pays de l'héroïne. La consonnance n'aurait pas été aussi heureuse, puisqu'il aurait fallu l'appeler la Biterroise ! En effet, l'héroïne véritable du drame s'appellait Philippine Cauffopé et était née à Béziers, où elle a habité jusqu'à son mariage, moins d'un an après le drame, avec Antoine Hérand, de Montpellier.

Pour le reste, Daudet a eu raison: les Parisiens n'aiment pas du tout la pièce. C'est le "four" le plus mémorable qui se puisse concevoir.

Mistral aussi l'avait pressenti, lorsqu'il écrivait à son ami: « Ces scènes de mœurs provençales, cette importance des petites choses dans la vie primitive, cette familiarité biblique, ces gracieux détails qui font partie de notre paysage, de notre histoire, de notre caractère, Paris est-il bien en état de les sentir, de les comprendre, de les goûter ? ne rira-

t-il pas aux mots qui nous font pleurer, et ne s'ennuiera-t-il pas aux gaités qui nous font rire ? N'est-ce pas bien du courage que de vouloir intéresser ce public cosmopolite à nos modestes drames de village, dérobés au public des cités par les branches de nos saules et le mur de nos cyprès ? » Cela ne l'empêche pas de souhaiter à son ami la victoire, de tout son cœur.

M. Carvalho, qui venait de prendre la direction du Vaudeville, avait décidé de faire un mélodrame de la pièce, c'est-à-dire un drame dans lequel on mêlerait intimement de la musique. Et, pour cela, il a fait appel à un jeune Prix de Rome qui comprend remarquablement l'esprit de la pièce et sait parfaitement le rendre: Georges Bizet. Mais cela n'a pas suffi pour en faire un succès.

Daudet est navré. Après l'échec de *Lise Tavernier*, après les réactions méridionales et méchantes à son *Tartarin*, tous ses espoirs reposaient sur cette pièce qui, ce 30 septembre, vient d'être jouée dans les meilleures conditions, avec une distribution remarquable et un orchestre de vingt-six musiciens sous la direction de Georges Bizet lui-même.

Dans l'idée de Daudet, *L'Arlésienne* complète en quelque sorte *Tartarin*, montrant les deux côtés, à la fois opposés et complémentaires, des Méridionaux. C'est raté et il en est effondré, décidé à renoncer à l'écriture, quelle qu'elle soit, et à chercher un poste sans risque dans l'Administration.

Il y a tout de même un critique, écrivain ami il est vrai, qui n'a pas été de l'avis de tout le monde et a écrit: « Cette pièce n'en reste pas moins une des œuvres les plus heureuses de l'auteur, et j'imagine qu'elle reparaitra quelque part sur les planches et que le public alors l'acclamera ».

Il fera encore remarquer, plus tard, qu'il a dit à plusieurs reprises, « de quelle sévère injustice la presse et le public avaient fait preuve pour *L'Arlésienne*, ce poème d'amour si remarquable » et aussi que « *L'Arlésienne*, jusqu'à présent, reste le chef-d'œuvre » de Daudet et aura sûrement « son jour de triomphe ». On ne pouvait douter de sa sincérité. Car c'est Emile Zola qui a écrit cela, Zola, l'Aixoise ami de Cézanne qui, lui, a compris tout ce que cette pièce contient de provençalité vraie et profonde.

Pauvre Daudet ! Lui toujours si gai, si insouciant, le voilà brusquement désespéré. Il a trente-deux ans et se rend compte qu'il s'est trompé depuis le début: sa passion pour ce théâtre auquel il a toujours cru, l'a amené dans une impasse. Il n'a jamais eu de véritable succès de ce côté-là.

D'autre part, il a voulu raconter son Midi, ce Midi qu'il aime passionnément, dans deux livres qui ont totalement échoué ou, tout au moins, laissé le public complètement froid et indifférent, si l'on excepte ceux qui, en Provence, ont farouchement pris parti contre lui, l'accablant de leur mépris et de leur haine.

Et, enfin, lorsqu'il fait une œuvre qui unit ses deux passions, théâtre et Midi, dans cette *Arlésienne* qu'il considère comme une pièce excellente, dans laquelle il a mis tout son cœur, tout son talent, tout son amour, il n'aboutit qu'à un fiasco, le plus grand qui se puisse imaginer. En effet, la pièce a tenu l'affiche, difficilement, pour huit représentations, mais c'est huit de trop.

Que faire maintenant ? Il s'est cru écrivain, auteur dramatique. Il s'est trompé. Il lui faut voir enfin la vérité en face: il n'écrira plus rien et va chercher un emploi sûr pour gagner sa vie et celle de sa famille.

Après un premier changement total à partir de son mariage, qui lui a apporté le bonheur, une vie enfin stable, une femme qu'il aime d'un amour partagé, un bel enfant et une certaine aisance matérielle, il lui faut accepter un autre changement complet, celui de sa vie intellectuelle, et dire adieu à une carrière littéraire qui a été, jusque-là, sa raison de vivre.

Daudet a eu tout de même une consolation, après la parution de son *Tartarin*: la visite de Gustave Flaubert, qui a été enchanté de ce récit et a voulu en connaître l'auteur. Il vient dîner chez lui, rue Pavée, et y reviendra souvent, avec Ivan Tourguenieff. C'est le début d'une grande amitié entre les trois écrivains.

*

CHANGEMENT DE DIRECTION

Cette période de désenchantement est tout à fait propice à un retour de l'écrivain sur lui-même. A ce tournant de sa vie, où il ne sait plus ce qu'il va faire, Daudet réfléchit à son propre comportement face aux événements politiques du moment et, le 26 décembre 1872, paraît, dans *Le Courrier de France*, le résultat de ces réflexions, dans un long article ayant pour titre: *Confession d'un homme de trente ans*.

« Je m'accuse, commence-t-il, d'avoir trente ans et pas encore de conviction politique ». Il pense que la majorité des hommes de son âge, s'ils étaient sincères, diraient comme lui. En effet, « les convictions ne vous viennent pas comme on veut. Elles s'acquièrent par l'étude, par l'expérience. Nous autres, on ne nous a jamais rien appris. Avant ces derniers temps, nous n'avions jamais rien vu. Que pouvions-nous savoir de l'histoire contemporaine ? »

En 1848, Alphonse avait 8 ans et ne s'intéressait guère aux événements politiques de son pays. Au coup d'Etat de Napoléon, en 1851, il faisait sa première communion. De plus, il vivait en province, où tout arrive toujours avec un certain retard et d'une façon amortie. Comment aurait-il pu être marqué par ces deux faits ?

A son arrivée à Paris, l'Empire était parfaitement reconnu et installé. La vie y était normale, sans aucune trace des événements passés. On y pouvait seulement trouver, dans l'arrière-fond de certains cafés du Quartier Latin, quelques nostalgiques, anciens étudiants de 1848, qui discutaient sans fin de leurs idées passées de mode.

Dans les salons légitimistes, le jeune homme rencontrait une autre sorte de personnes: « quelques épaves de l'ancien régime, des hommes engourdis de bien-être et de désœuvrement... Ceux-là se consolait de l'empire en songeant que les orléanistes étaient obligés de le subir comme eux, et ils n'en demandaient pas davantage. »

Si l'on exceptait ces deux partis, peu actifs et peu importants, simple « opposition clandestine de salon ou d'estaminet », personne à Paris ne s'occupait de politique. Pourquoi Daudet s'y serait-il alors intéressé, ayant bien d'autres soucis en tête, à commencer par celui de gagner sa vie ?

Ce n'est qu'avec la fin de l'Empire que la politique se réveilla et que Daudet se sentit mal à l'aise avec son indifférence foncière au milieu des fermes convictions de ceux qui l'entouraient. Il essaya donc de s'y intéresser, d'adhérer aux idées de tous ces militants qu'il cotoyait, mais ce fut en vain. Son indifférence était, dit-il, « doublée de trop de doutes, de méfiance, d'ignorance. Où aller ? qui fallait-il croire ?... Les idées jeunes se perdaient dans les vieilles formules. Tout cela ne m'exaltait guère, et ce fut seulement l'amour du pays qui me tira de ma torpeur. »

Après la chute de Sedan, son patriotisme fut le plus fort, car ce sentiment-là était ancré en lui depuis toujours. Il était plein de rage et de haine contre l'envahisseur qui osait venir fouler le sol natal. Tout lui parut bon pour retrouver la patrie intacte et lutter contre l'ennemi. C'est pourquoi il fut immédiatement un ardent républicain, même s'il ignorait tout à fait ce que cela représentait: « Oui certes, écrit-il, j'y ai cru à ce 4 septembre et à

ses hommes, j'ai cru à la régénération de la France républicaine, à la levée en masse... » Mais, hélas ! il n'a pu y croire longtemps, ayant vu rapidement que, dans le fond, rien n'était changé. Les mêmes hommes occupaient les mêmes places; il y avait « la même incurie, les mêmes mensonges, le même trafic de croix, de galons, tant de forces gaspillées, tant de dévouements inutiles ».

Pour finir, la reddition de Paris, alors que les Parisiens étaient prêts à se battre jusqu'au bout, lui fit douter de la République, et il a accepté le 18 mars « comme un châtement des hontes subies ». Daudet avoue que, s'il n'a pas crié avec les autres: « Vive la Commune ! » il s'en est fallu de bien peu.

« Après tout pourquoi pas ? explique-t-il. Les affiches du Comité central mentaient aussi éloquemment que les autres, et ma candeur s'imaginait qu'une révolution sociale, si radicale, si profonde, était la seule possible après tant de bouleversements. Mes illusions n'ont pas duré... »

Revenu de tout, dégoûté de la politique, il ne sait plus quelle attitude choisir: « Où est la raison ? où est le droit ? où est la justice ? » Si les hommes de son âge n'avaient rien connu jusque-là, ils s'étaient bien rattrapés, en peu de temps. Alors, que faire ? Attendre: « Pour ma part, je l'avoue », écrit-il, « j'en ai tant vu, tant vu que la tête me tourne, les yeux me papillotent, et j'éprouve le besoin de les fermer un peu, en attendant qu'un éclair de vérité me force à les rouvrir malgré moi. »

Avec ce long texte, Alphonse Daudet avoue son désarroi, son désenchantement, son scepticisme. Ses échecs littéraires l'ont conduit à des réflexions politiques, ce qui est très rare chez lui, et à un pessimisme généralisé, ce qui est encore plus rare.

Si seulement il pouvait aller se retremper dans l'atmosphère familiale de Montoban, s'il pouvait revoir Tim, sentir l'odeur de ses chers pins, rêver au pied de son moulin préféré. Mais les étés se passent maintenant à Champrosay et les hivers à Paris. Ses projets pour aller faire un séjour en Provence sont éternellement recommencés, sans qu'aucune suite leur soit jamais donnée.

Alphonse n'est plus le jeune homme libre et insouciant d'autrefois. Il est devenu un bourgeois, avec femme, enfant, belle-famille et vie réglée. « Quant à moi », écrit-il, « la Provence et la mer sont mon rêve éternel et toujours fuyant ». Il est lucide, mais ne peut cependant s'empêcher de croire à la réalisation prochaine de ce rêve... qui fuit toujours. La nature est plus forte en lui que les désillusions.

*

RETOUR A L'ECRITURE

Les Daudet, exceptionnellement, n'ont pas quitté Champrosay à la fin de l'été, sinon pour aller dîner quelquefois chez le bon ami Victor Hugo.

Alphonse, toujours poussé par sa fibre patriotique, écrit une série de contes qui paraîtront en mars 1873, sous le nom de *Contes du Lundi*, et une autre série, souvenirs de bohème, qui paraîtront plus tard. Ce sera: *Femmes d'Artistes*.

Daudet s'était bien promis de ne plus écrire et pourtant il n'a pu s'empêcher de composer ces courts récits.

D'autre part, alors que, pendant les répétitions de *L'Arlésienne*, il avait un jour brusquement pensé que la pièce pouvait ne pas plaire aux Parisiens, il avait eu l'envie d'écrire une œuvre plus proche d'eux, de leur vie de tous les jours. Son idée était de placer son nouveau drame (car c'en serait encore un), dans le milieu ouvrier de son quartier, où le commerce était actif. Lui-même, d'une famille d'industriels, comme l'était aussi sa belle-famille, connaissait bien ce milieu et ses intrigues.

L'échec de *L'Arlésienne* lui fait finalement préférer, pour ce nouveau récit, la forme du roman plutôt que celle d'une nouvelle pièce de théâtre, comme il en a eu d'abord l'intention. Ce sera *Fromont jeune et Risler aîné*. Et il se met à y travailler avec ardeur.

Il a vite oublié qu'il avait décidé de ne plus écrire et de chercher un autre travail !

Une troisième édition des *Amoureuses* paraît, chez Charpentier, ce même printemps. Alphonse dédie cette fois ce livre à sa femme. Il est augmenté de quelques extraits du *Roman du Chaperon Rouge*.

A la même époque paraît, chez Polo, quelques nouveaux récits de la guerre, *Contes et Récits*, illustrés par André Gill, dessinateur et caricaturiste de talent.

Daudet se délasse de ces écrits en traduisant, comme il en a l'habitude, un nouveau texte provençal, pour faire connaître cette littérature, qui lui est chère, aux Parisiens. Ces textes sont soit de son ami Mistral, ou d'Aubanel, dont il aime tant les poèmes, qu'il sait par cœur, soit tirés de l'almanach provençal que font paraître, chaque année, les Félibres, depuis 1855. Cette fois, c'est un conte de Noël, *Le Réveillon de Saint Jacques*, qui paraît dans *Le Bien Public* du 25 décembre 1873.

De plus, Daudet assure maintenant la critique dramatique du *Journal Officiel*, ce qui l'oblige à voir tous les spectacles, tandis que sa femme est chargée de la critique littéraire du même journal, sous le pseudonyme de Karl Steen. Alphonse se retrouve plus occupé que jamais, se dit « éperdu de travail » et « ivre-mort de fatigue et d'exaltation cérébrale... »

Pour quelqu'un qui ne voulait plus écrire un seul mot, c'est bien le contraire qui s'est produit. Daudet n'a jamais écrit autant et, maintenant, gardera ce rythme, ne s'arrêtant plus d'écrire, du matin au soir.

*

EDMOND DE GONCOURT

Après un séjour assez court à Paris, les Daudet repartent à Champrosay, où ils ont, depuis l'année précédente, un appartement pour eux au deuxième étage de la grande maison des Allard.

C'est là que vient les voir, pour la première fois, au printemps de 1874, un homme qui va jouer un grand rôle dans leur vie: l'écrivain Edmond de Goncourt.

Goncourt a dix-huit ans de plus qu'Alphonse. Il est célibataire, ayant toujours vécu avec son frère Jules, écrivain comme lui et mort quatre années auparavant.

C'est au cours du printemps, le 16 mars, que Daudet a connu, chez Gustave Flaubert, Edmond de Goncourt, qui ne l'avait qu'entrevu lors de la représentation de sa pièce, *Henriette Maréchal*, laquelle avait donné lieu, on s'en souvient, à la première rencontre, brève, d'Alphonse et Julia.

A la suite des réunions chez Flaubert, Goncourt a invité le ménage Daudet chez lui, à Auteuil, notant dans son *Journal*, au soir de cette première réception: « Un ménage qui ressemblait un peu à celui que je faisais avec mon frère ».

Cela signifie simplement pour lui, apparemment, que le mari et la femme écrivent, comme lui et son frère l'ont fait, à deux, puisque Julia a pris l'habitude de lire, au fur et à mesure, ce que vient d'écrire Alphonse, en faisant ses remarques sur la page d'en face. Mais ces mots pourront s'interpréter d'une autre façon, plus tard, si l'on songe aux relations que Goncourt va avoir désormais avec Alphonse et Julia. Car, peu à peu, son amitié pour le premier va devenir une amitié exclusive. Alphonse va devenir à la fois, pour Goncourt, le remplaçant du frère qu'il a perdu, ou un fils, si l'on considère la différence d'âge qui existe entre eux, en même temps que ses sentiments pour Madame Daudet ne seront pas toujours ceux d'un frère, écrivant, quelquefois, des réflexions peu amicales sur elle.

Sans doute sera-t-il, sans s'en rendre compte, jaloux, jaloux de l'intimité du couple et jaloux de l'amour d'Alphonse pour sa femme, comme il se montrera jaloux de ses amis provençaux, de Mistral en particulier, que Daudet aime comme un frère, et de cette langue et de cette littérature qu'il ne comprend pas et pour lesquelles son ami a tant de prédilection et d'amour.

Ses sentiments pour Alphonse seront aussi assez troubles, avec cette jalousie qu'il ne saura pas toujours cacher et pourra se traduire, souvent, par une méchanceté pouvant aller jusqu'à écrire, dans son *Journal*, les pires horreurs, sur cet Alphonse qu'il aime, comme il pourra écrire aussi les plus amicales, les plus justes, les plus sensibles et les plus pénétrantes observations.

A la suite du premier déjeuner chez lui, il se contente de noter ce qui l'a le plus frappé: « Daudet est un beau garçon, aux longs cheveux, aux rejets superbes, à tous moments, de

cette chevelure en arrière... » et encore: «... il est d'une myopie qui touche à l'infirmité et semble lui faire traverser les milieux de la vie ainsi qu'un aveugle ». Mais il reste sans indulgence dans son observation: « ... en dépit de sa vive exhubérance, en dépit de l'intelligence et de l'esprit qu'il jette dans la conversation, je lui crois un tempérament d'improvisateur, peu propre à fouiller, à approfondir, à creuser les choses, qui le condamne à tout jamais à faire joliment de la littérature un peu facile ». Le jugement est sévère pour ce nouvel ami !

Le 8 juillet, sa description de la maison de Champrosay n'est vraiment pas enthousiaste: « C'est le campement le plus désastreusement bourgeois », écrit-il, et encore: « Là, rien, absolument rien, qui ne soit la chose commune, banale, la chose de tout le monde ». Par contre, Julia lui fait la meilleure impression et il l'a trouvée très douée pour écrire et «faire une œuvre de femme ».

Ces rencontres sont pourtant le prélude à une amitié forte et fidèle. Les Daudet vont devenir la seule famille du solitaire Edmond de Goncourt, que l'on retrouvera désormais tout au long de la vie des Daudet, jusqu'à sa mort, chez eux.

*

LE SUCCES, ENFIN !

Fromont jeune et Risler aîné, roman de “mœurs parisiennes”, comme l’indique son sous-titre, premier long roman d’amour de l’auteur, est accueilli avec enthousiasme par la critique comme par le public.

Le texte, qui a paru d’abord en feuilleton, dans *Le Bien Public*, du 25 mars au 18 juin 1874, est publié en livre, sur deux colonnes, par le même éditeur. Très rapidement, il est réédité par Charpentier et sera couronné, en novembre 1876, par l’Académie française. Les éditions vont se suivre à un rythme accéléré, sans compter celles, illustrées ou non, qui seront faites dans un autre format que celui de l’édition originale.

Avec le succès immense, et imprévu, de ce roman, le public découvre Daudet, achète enfin ses autres livres: Les *Lettres de mon Moulin*, *Le Petit Chose*, *Tartarin de Tarascon*, *Les Contes du Lundi*, et s’aperçoit que l’auteur a des talents divers et intéressants. Encouragé, Alphonse Daudet va se mettre sérieusement au travail, ne quittant plus sa table, à laquelle il s’assied dès sept heures du matin.

Il a pris avec lui un secrétaire, qui va l’aider dans son travail, puis dans la correspondance que vont lui valoir ses succès, correspondance qui viendra du monde entier, car les traductions, en plusieurs langues, suivront désormais de peu la parution de chacun de ses livres.

Le secrétaire, Jules Ebner, est un jeune intellectuel que Daudet a rencontré lorsqu’il se trouvait aux avant-postes, pendant le siège de Paris. Il lisait tranquillement une Ode d’Horace, sans se préoccuper de ce qui se passait autour de lui. Ce calme avait plu à l’écrivain, qui avait voulu aussitôt faire sa connaissance.

Ayant sympathisé immédiatement, les deux hommes ne se quitteront plus. Daudet trouvera à son ami une situation intéressante, comme secrétaire de rédaction dans un grand journal, en dehors des heures passées chez lui. Jules Ebner sera toujours, pour les Daudet, d’un dévouement indéfectible et son fils, qui le remplacera plus tard, ne le sera pas moins.

Désormais, les sorties de livres nouveaux vont se succéder rapidement. Cette même année 1874 paraît *Robert Helmont*. Ce livre a été inspiré à Daudet par un vieil homme, sorte de Robinson, vivant seul dans la forêt où il avait passé tout le temps de la guerre, dans la joie de sa solitude et de la liberté qu’elle lui donnait.

Les *Etudes et Paysages* qui complètent ce journal d’un solitaire, assez court, sont des récits que l’on a ajoutés par la suite aux *Lettres de mon Moulin* ou aux *Contes du Lundi*. Paraissent aussi les *Femmes d’Artistes*, livre constitué par des articles précédemment

parus dans divers journaux et auquel Daudet avait travaillé pendant l'été 1872, après l'échec de *L'Arlésienne*.

C'est au cours de cette année 1874, alors que le succès va se faire enfin connaître, et quel succès ! que Flaubert organise ses fameux « dîners des auteurs sifflés », qui vont réunir régulièrement des auteurs ayant eu un gros échec au théâtre: lui-même, pour son *Candidat*, Emile Zola pour ses diverses tentatives malheureuses, Goncourt pour *Henriette Maréchal*, Daudet pour son *Arlésienne*, et encore Ivan Tourguenief, qui dit avoir connu aussi un échec théâtral dans son pays. Le premier de ces dîners a lieu chez Riche, le 14 avril 1874.

Cette même année a encore apporté à Daudet une grande joie et une peine infinie. La joie, c'est le mariage de sa sœur, Anna, avec le frère de Julia, Léon Allard, mariage qui resserre les liens des deux familles. La tristesse, c'est la mort, au mois d'octobre, de la bonne Madame Ambroy, la mère de Timoléon, la vieille dame de Montoban qu'il chérissait comme une mère. Au mois de mars suivant, c'est son père, Vincent Daudet, qui va disparaître à son tour puis, en automne, la grand'mère de sa femme.

*

JACK

Alors que Daudet pense à écrire maintenant un livre sur François Bravay, le futur *Nabab*, qui a eu une vie mouvementée et vient de rentrer d'Égypte, il raconte à son ami Gustave Droz, écrivain comme lui, l'histoire lamentable d'un jeune homme d'une vingtaine d'années qu'il rencontrait souvent dans la forêt de Sénard, Raoul Dubief.

Ce garçon, fils d'une « cocotte », et d'un homme assez connu, vivait en solitaire, dans une maison abandonnée. Ne pouvant plus faire de travaux pénibles à cause de sa très mauvaise santé, après avoir essayé de tous les métiers pour gagner sa vie, il désirait maintenant s'instruire et vivait là en solitaire.

Les Daudet l'avaient invité quelques fois chez eux et le garçon leur avait raconté son histoire. Alphonse, grâce à un ami puissant, l'avait envoyé à Alger, sous un climat plus clément, pour y retrouver une santé meilleure, comme il l'avait fait lui-même, mais il était déjà trop tard.

Atteint de tuberculose, Raoul était mort à l'hôpital où l'avait fait entrer son protecteur, sans jamais revoir sa mère, toujours tendrement aimée et patiemment attendue, mais qui ne s'était jamais intéressée à son fils et avait refusé de l'aller voir lorsque, la fin approchant, il l'avait appelée à son chevet.

Cette histoire avait bouleversé le tendre et compatissant Daudet. Il ne l'aurait peut-être pas écrite s'il n'y avait été fortement encouragé par son ami. Il se met alors au travail avec une ardeur passionnée.

Pour écrire ce récit, l'écrivain doit d'abord se renseigner et reconnaître les lieux où vécut Raoul. Tout au cours de l'été 1874, il voyage donc, suivant l'itinéraire parcouru par le jeune homme: Le Havre, Quiberon, Saint-Nazaire, une île sur la Loire, entre Saint-Nazaire et Nantes, Indret, centre métallurgique ouvrier de l'Indre, et jusqu'à Guérande... Bien entendu, dans les ports où il séjourne, Daudet ne peut résister à l'appel de la mer et c'est ainsi qu'à Quiberon, il accompagne tous les matins le pilote du port, faisant souvent des expéditions jusqu'aux îles d'Houat ou d'Hoëdic. Il s'est aussi assuré, à Piriac, les services d'un pêcheur qui l'amène tous les matins dans son bateau et, pour l'en remercier, en partant, il lui paie d'avance tous ses cafés matinaux à venir, jusqu'à la fin de l'année.

N'ayant pu tout voir et obtenir tous les renseignements qui lui sont nécessaires, Daudet continue son enquête, l'été suivant, à la recherche du passé de l'adolescent, retournant dans certains lieux déjà visités et s'arrêtant, au retour, à Tours et à Amboise, où madame Daudet a vécu dans son enfance.

Le livre, très long, commence à être publié, avant même d'être terminé, dès le 15 juin 1875, en feuilletons, dans le *Moniteur Universel*. Il sera fini vers la fin de l'automne et paraîtra en librairie dès le début de l'année suivante, sous le simple titre de *Jack* avec, pour sous-titre: "Mœurs contemporaines". Il est dédié à Gustave Flaubert et se compose de deux volumes de 396 et 366 pages.

Si ce n'est pas le meilleur livre d'Alphonse Daudet, c'est sans doute le plus touchant. Son succès a été considérable. Il a dépassé les deux cents mille exemplaires et a eu des traductions complètes, malgré sa longueur, dans de très nombreux pays. La Télévision française en a réalisé un long feuilleton il y a quelques années, et a fait pleurer bien des familles sur le triste sort du jeune héros. Le livre a été alors réédité et a connu un nouveau succès.

*

REPOS APRES LE TRAVAIL

Au mois d'octobre, ayant terminé ce gros livre qui l'a épuisé, Daudet quitte Paris avec sa famille.

C'est d'abord à Fontvieille que l'on s'arrête, chez les frères Ambroy qui sont maintenant bien seuls, sans leur mère. L'on ne saurait être en Provence sans revoir l'ami Frédéric Mistral. On le retrouve aux Baux, entre Maillane et Fontvieille. Devant ces ruines admirables, Daudet rêve d'écrire « un livre de résurrection ..., résurrection historique et lyrique ». Ce rêve, comme beaucoup d'autres, n'aura aucune suite.

On va aussi à Avignon, où l'on revoit avec plaisir les vieux amis de jeunesse. On s'installe à l'hôtel du Louvre, tenu par le vieil ami Anselme Mathieu, et l'on va manger en Barthelasse de merveilleuses coquilles d'écrevisse, arrosées du bon vin comtadin. Madame Daudet récite ses vers à Mistral, qui lui en fait compliment. Mais le boute-en-train est toujours le même, malgré la présence de sa femme et de son fils, c'est Alphonse, que ce retour a rajeuni, qui est radieux, dont les yeux brillent, à côté de son cher vieil ami Mistral et des autres compagnons de sa folle jeunesse. On chante, on récite des vers, comme autrefois.

A Montoban, les frères Ambroy sont en admiration devant le jeune Léon, qui a maintenant huit ans. Les Daudet retournent à Cassis, sur les lieux de leur voyage de noces. Ils vont encore à Marseille, puis séjournent à Monaco et, enfin, à Bordighera, où ils s'installent pour quelque temps.

Après ce repos bien gagné au soleil de la Méditerranée, les Daudet rentrent à Paris pour un hiver studieux.

Alphonse, après la parution de *Jack* en début d'année, a la satisfaction de voir rééditer ses *Contes du Lundi*, auxquels ont été ajoutées *Les trois messes basses*, nouveau conte provençal qui deviendra célèbre. C'est une première preuve tangible du succès des livres précédant *Fromont*.

L'été, selon la coutume habituelle, se passe à Champrosay, où viennent toujours séjourner quelques amis.

C'est pendant cet été 1876 que Daudet retrouve Gambetta, qu'il reverra désormais plus souvent et pourra juger mieux qu'à l'époque de l'Hôtel du Sénat.

Pendant qu'il reprend son travail sur François Bravay, interrompu pour écrire *Jack*, on va créer, le 16 septembre, au Vaudeville, une pièce tirée de *Fromont jeune et Risler aîné*, ainsi que Daudet a l'habitude de le faire. Ce n'est pourtant pas encore le grand succès, si ce n'est pas un échec complet. La critique en est mitigée. Décidément, le théâtre n'aime pas Daudet, alors que celui-ci ne rêve que de lui !

Au mois d'août, Frédéric Mistral annonce à son ami Alphonse son prochain mariage, prévu pour le 27 septembre, à Dijon, d'où la jeune fiancée, Marie Rivière, est originaire.

Il compte bien entendu sur lui et Daudet répond aussitôt qu'il y sera sûrement. Et cela, malgré « un procès écœurant, des répétitions, un livre en train », mais rien ne saurait l'empêcher d'assister au mariage de « son » Mistral. Pourtant, quelques jours plus tard, il avoue à ce dernier qu'il ne peut se rendre à Dijon, retenu à Paris jusqu'à la fin du mois par « une misérable affaire dont je ne t'entretiendrai pas », dit-il sans plus de précisions. Bien entendu, Julia et lui sont absolument désolés de ce contre-temps, mais le déplacement est réellement impossible. On ne sait ce qu'est cette affaire, restée mystérieuse.

C'est au retour de ces vacances que les Daudet quittent la rue Pavée et s'établissent Place des Vosges, dans l'ancien hôtel Richelieu. Ils y occupent un pavillon, entre cour et jardin, suffisamment grand pour y établir, dans une vaste pièce du rez-de-chaussée, une salle d'armes. En effet, Alphonse s'est récemment mis à l'escrime, sa nature méridionale et exubérante ayant besoin, dans sa vie d'écrivain sédentaire, de moments de détente et, surtout, d'exercices.

Ainsi s'établit un nouveau mode d'existence, dans une maison à lui, vaste et bien aménagée, au milieu des arbres, dans un quartier très tranquille.

L'auteur peut maintenant se donner entièrement à l'écriture du livre en cours, après avoir écrit ses articles de critique dramatique, car il n'a pas quitté cette activité, et aussi des articles pour des revues étrangères, en particulier une revue russe à laquelle il collabore régulièrement.

*

FRANÇOIS BRAVAY, LE NABAB

Comme ce fut le cas pour le précédent, son nouveau livre commence à paraître avant d'être terminé, dans *Le Temps*, en feuilletons, du 12 juillet au 21 octobre 1877.

François Bravay, personnage principal du livre en cours, a inspiré Daudet par ses aventures qui l'ont conduit aux sommets de la richesse et des honneurs, avant d'être abandonné, dès qu'il fut ruiné et malade. Ce destin hors du commun a d'autant plus frappé l'auteur qu'il a connu le personnage par l'intermédiaire de son frère Ernest, qui a travaillé pour lui à son retour d'Egypte.

François Bravay est né le 25 novembre 1817, à Pont-Saint-Esprit, ville sur le Rhône, au nord d'Avignon, d'un père ferblantier et originaire, comme sa femme, née Vivier, de Pont-Saint-Esprit.

En 1842, le père mort, les affaires vont périclitant et François va s'installer à Paris avec sa famille (sa mère, ses deux frères et sa femme). Il y trouve du travail dans une maison de commerce. A la mort de sa femme, il part pour les Indes, en février 1847, mais ne va pas plus loin qu'Alexandrie où, devenant l'ami du prince Saïd, celui-ci le prend sous sa protection et en fait son fournisseur officiel dès qu'il devient vice-roi d'Egypte, en 1854. Cette amitié va être à l'origine de l'immense fortune de Bravay, qui profite de son influence pour faciliter et encourager toutes les entreprises françaises voulant s'installer en Egypte.

La plus importante de toutes sera la proposition de Ferdinand de Lesseps d'ouvrir un canal à travers l'isthme de Suez. Saïd ayant été intéressé par ce projet, Bravay met sa fortune à la disposition du vice-roi, créant pour cela la "Compagnie Universelle du Canal Maritime de Suez", dont de nombreux Français deviendront actionnaires, et qui servira de modèle à bien d'autres entreprises similaires du capitalisme international.

Bravay revient dans son pays natal, où il rachète une vieille ferme ayant appartenu à son père et y fait élever à sa place un somptueux château: celui du Colombier.

Il acquiert d'autre part le Château de Belle-Eau, dans la Drôme, non loin de Donzère, magnifique propriété dans le parc de laquelle il plante un cèdre du Liban. C'est là qu'il reçoit ses amis, et, en particulier, le plus illustre de tous, le vice-roi Saïd-Pacha, en août 1862, lors d'un voyage officiel que ce dernier fait en France.

Cette réception est grandiose, avec quinze cents personnes au moins pour acclamer l'hôte royal. De nombreuses personnalités y sont invitées, dont Frédéric Mistral, Hector Berlioz et bien d'autres et aussi des amis nouveaux en grand nombre, attirés par cette fortune qui semble inépuisable, chiffrée à un revenu d'une centaine de millions de francs. La présence d'Alphonse Daudet à cette fête est probable, si elle n'est pas certaine.

Pourtant François Bravay ne se contente pas de cette vie confortable et agréable. Il rêve de faire de la politique et, comme toute la région profite de sa fortune, il a été rapidement élu Conseiller général du Gard, en 1860.

Mais cela ne suffit pas à son ambition: il veut devenir député. Pour être élu, il promet aux populations de sa circonscription un canal d'irrigation qui fertilisera le sol, stérilisé par le manque d'eau. Ayant eu soin de se mettre d'abord sous la protection du duc de Morny, personnage très influent, il crée, à l'image de celle de Suez, la "Compagnie des Eaux du Midi" et verse lui-même un million immédiatement, pour pourvoir aux dépenses des premiers travaux. Il est effectivement élu député en 1863.

Quelque temps après, son élection est invalidée. Il est ensuite réélu, puis réinvalidé et obtient enfin une troisième élection triomphale.

Bravay repart ensuite pour l'Egypte, y devient banquier et ne cesse d'augmenter sa fortune.

Cependant, pendant son absence, l'affaire du canal gardois, qu'il a cautionnée, va mal. On a abandonné le premier projet pour un autre.

Pour son malheur, le vice-roi Saïd meurt au même moment et son successeur, Ismaïl-Pacha, ne donne pas ses faveurs au protégé de son prédécesseur.

Les affaires de Bravay s'effondrent alors, en même temps en Egypte et en France, où il vient se réfugier à Paris.

Hélas ! il ignore tout de ce milieu nouveau pour lui. Il est d'abord adulé, puis exploité, pour finir abandonné par tous lorsque sa ruine est définitive.

C'est cette existence, magnifique d'abord, puis lamentable, qu'Alphonse Daudet a voulu raconter dans son nouveau livre, *Le Nabab*, qui paraît, fin novembre 1877, chez l'éditeur Charpentier.

La première édition comporte une dédicace du livre à sa femme: « Au collaborateur dévoué, discret et infatigable, à ma bien-aimée Julia Daudet j'offre avec un grand merci de tendresse reconnaissante ce livre qui lui doit tant ». Madame Daudet la lui fait enlever, par modestie, et la dédicace ne figure que sur une dizaine d'exemplaires réservés aux amis.

Edmond de Goncourt, dans son *Journal*, à la date du 8 octobre 1877 précise, après une journée passée à Champrosay avec les Charpentier que, depuis cinq mois, Daudet travaille « depuis quatre heures du matin jusqu'à huit heures, de neuf heures à midi, de deux heures à six heures, de huit heures à minuit: en tout vingt heures de pioche, auxquelles il faut ajouter trois heures de travail de sa femme ».

Alphonse, nous le savons, a pris l'habitude de faire lire à Julia ce qu'il écrit et accepte ses remarques, dont il tient compte dans la rédaction finale de ses manuscrits. Il n'écrit que sur la page de droite de ses cahiers et sa femme apporte ses « corrections » sur la page de gauche, comme on peut le constater sur les manuscrits de ses romans. Bien entendu, ce sont des remarques de détail sur l'écriture, sa femme ne se mêlant pas du fond ni de l'intrigue.

Il faut ajouter que Julia Daudet ne s'occupe pas que des livres de son mari puisque, en 1879, elle en fait elle-même paraître un: *Impressions de nature et d'art*, qui réunit des poésies et des souvenirs de jeunesse : *Enfance d'une Parisienne*, dédiés à son « cher mari », avec encore des fragments d'un livre inédit et quelques-unes de ses chroniques littéraires du *Journal Officiel*, chronique qu'elle tient toujours régulièrement.

MORT DU DUC DE MORNY

La parution du *Nabab* est un énorme succès. Le 23 novembre, lendemain de la mise en vente, il est déjà parti onze mille exemplaires du livre. Cinq jours après sa parution, il en est à sa sixième édition !

Cependant, les lecteurs ne sont pas tous contents. Daudet savait que son livre ferait crier et avait refusé de quitter Paris, pour ne pas avoir l'air de fuir. Les détracteurs de l'Empire trouvent que l'auteur n'en a pas dit assez de mal; quant à ses partisans, ils crient au scandale, jugeant que Daudet a sali la famille de l'Empereur en la personne, surtout, du duc de Morny, dont ils contestent violemment ce qu'il en dit.

Daudet connaissait bien le duc de Morny, ayant travaillé pour lui, non seulement dans ses bureaux, mais encore personnellement, ayant collaboré avec le duc, qui se piquait de littérature et dont la passion, commune avec son secrétaire, était le théâtre. L'Épine et lui l'avaient aidé quelquefois dans ses écrits.

Daudet avait assisté à sa mort et à ce qui l'avait suivie. Il a raconté ce que furent ces scènes incroyables de curée, les domestiques raflant les rouleaux d'or se trouvant dans les tiroirs, les lettres privées et sentimentales surtout que l'on brûla pendant son agonie et, pour finir, son cerveau, énorme et qui intéressait la science pour son poids extraordinaire, trempant, abandonné, dans une cuvette, en attendant sa récupération.

L'entourage du duc, furieux, accuse Daudet d'ingratitude envers un homme qui a été si bon pour lui. On trouve indécent le récit de ces détails pourtant vrais, comme celui de l'attirance qu'il avait pour les femmes et dont le duc, de son vivant, ne s'était jamais caché, pas plus qu'il ne cachait ses goûts littéraires.

La vie compliquée du duc ne l'avait cependant pas empêché d'être un bon politique.

Il ne faut pas oublier que l'Empereur était partisan d'une politique libérale, qui avait enrichi beaucoup de monde. C'est l'époque où la société bourgeoise, celle des nouveaux riches, s'est élevée au niveau de la société aristocratique. C'est aussi la grande époque des fêtes, des promenades au bois dans de somptueuses calèches, dans lesquelles on a plaisir à se montrer, et où se cotoient aristocrates et nouveaux riches. Les grandes "cocottes", les actrices sont à la mode, vivent dans de riches hôtels particuliers et tiennent, elles aussi, le haut du pavé. La vie de tous ces personnages est connue de tout le monde. Personne ne s'en cache, pas plus le duc que les autres. Pourquoi alors reprocher à Daudet d'écrire ce que tout le monde sait ?

Le duc n'est d'ailleurs pas le seul personnage du livre dont on accuse Daudet de s'être servi. C'est quasiment sur tous que l'on met des noms connus et les critiques sont si perfides, si accusatrices, que l'auteur est obligé de se défendre dans une préface qu'il ajoute au livre et dans laquelle on peut lire ces mots: « Pas une ligne de mon œuvre, pas

un de ses héros, pas même un personnage en silhouette qui ne soit devenu motif à allusions, à protestations ».

C'est vrai qu'à chaque livre une partie des lecteurs crie à la trahison. Mais ne serait-ce pas par jalousie de cet auteur qui fait des tirages si extraordinaires que peu de ses confrères, pour ne pas dire point, peuvent approcher ?

En 1877, Daudet a eu une satisfaction qui lui a apporté un peu de baume au cœur. Son *Arlésienne* a été jouée à Vienne, avec succès. Malheureusement, au dernier moment, les Daudet n'ont pu s'y rendre, car Alphonse était très occupé, corrigeant les dernières épreuves du *Nabab* et refusant de quitter Paris au moment de la parution de ce livre, pour n'avoir pas l'air de fuir devant les remous qui ne manqueraient pas de se produire dans la société parisienne. On peut le regretter, car cela l'a privé de cette revanche sur Paris.

*

LE LONG CALVAIRE

Le 18 janvier 1878, l'Opéra-Comique affiche un acte en vers d'Alphonse Daudet et Paul Arène, avec musique d'Emile Pessard. Cette pièce est le résultat d'une collaboration qui date de plusieurs années, sept ans au moins mais, si elle n'a pas été jouée plus tôt, c'est de la faute des directeurs de théâtre qui, écrit Daudet à Arène, « sont vraiment écoeurants ».

Les deux amis se sont amusés à écrire un conte philosophique sur un sujet déjà traité: une esclave gauloise, pour se moquer de son maître, très amoureux d'elle, l'attelle à un char et se fait traîner par lui. Un jeune adolescent, amoureux plus chanceux de l'esclave, saute sur le char sans être vu du maître et le cingle avec un fouet. Bien entendu, le maître accepte avec plaisir ce traitement, croyant qu'il vient de la jeune fille.

Le professeur Charcot, ami de Daudet et d'Arène, fait jouer chez lui, par ses enfants, ce petit opéra-comique, pour réconcilier, une fois de plus, les deux auteurs. Car Arène, qui a un fort mauvais caractère, se fâche constamment avec Daudet, pour des peccadilles, mais ne s'en réconcilie pas moins rapidement avec lui. Il fréquente d'ailleurs assidûment les Daudet, y a son couvert toujours prêt et assiste aux soirées fréquentées par les amis littéraires de la famille.

C'est au cours de cette année 1878 que Daudet commence à avoir quelques troubles légers: assoupissements, tremblements des doigts et aussi quelques "absences". Le docteur Potain, consulté, prescrit un repos complet à la campagne, mettant ces troubles sur le compte du travail trop important fourni par le malade pour ses deux derniers livres. D'autre part, un deuxième enfant, prénommé Lucien, est né en juin et les Daudet sont restés à Paris plus longtemps que d'habitude. Ils ne partent pour Champrosay qu'à la fin de l'été et ce séjour semble avoir été bénéfique à Alphonse, quand se produit une hémoptysie.

Les Daudet prolongent leurs vacances jusqu'à la fin de l'automne et, lorsqu'ils retournent à Paris, tout paraît rentré dans l'ordre. Alphonse se remet au travail et reprend même ses leçons d'escrime, malgré un rhumatisme persistant. Mais l'hémoptysie l'a tout de même effrayé et il ne recevra personne, faisant une seule exception pour son ami Arène qui, lui, fait en quelque sorte partie de la famille.

Arène vivant à l'hôtel et passant sa vie dans les cafés, se retrouve continuellement sans argent. Etant libre, il peut aller tous les soirs au théâtre, tenant d'ailleurs une chronique théâtrale hebdomadaire dans *La République Française*.

Daudet, lui, encore fragile, ne peut plus sortir autant. Il demande donc à son ami, lorsqu'il est dans l'impossibilité de se rendre au théâtre, de bien vouloir lui rédiger sa propre chronique. Cela a le double avantage de lui rendre service et, surtout, de procurer quelques subsides de plus, sans en avoir l'air, à son ami dans le besoin. C'est le commencement d'une nouvelle sorte de collaboration. Bien entendu, les articles écrits par Arène pour Daudet lui seront toujours payés par ce dernier. Après les chroniques théâtrales, il y aura d'autres articles, sur des personnages en vue et Daudet demandera encore la collaboration d'Arène pour le journal russe dans lequel il écrit régulièrement depuis quelques années.

*

LES ROIS EN EXIL

Les souffrances d'Alphonse ne sont cependant pas continuelles. Il a des périodes de répit, pendant lesquelles il les oublie complètement et reprend sa vie habituelle.

Il est très pris par la rédaction d'un nouveau roman, se passant dans un milieu peu connu de lui et pour lequel il doit d'abord se documenter. L'idée lui en est venue un soir où, traversant la place du Carrousel et voyant les ruines des Tuileries, brûlées à la fin de la Commune, il a imaginé la vie des souverains en exil et décidé d'écrire un livre sur ce sujet.

Il y a beaucoup travaillé depuis la parution du *Nabab* et seule sa maladie l'a arrêté quelque temps. Dès qu'il le peut, il le reprend et ce nouveau roman, intitulé *Les Rois en exil* sera terminé pendant la cure qu'il fait en été à Allevard-les-Bains.

C'est là en effet, dans ce petit village serré dans une vallée étroite, entre Grenoble et Chambéry, que le docteur Potain l'a envoyé, pour faire une cure des eaux sulfureuses renommées.

Pendant ce séjour, Daudet fait la connaissance d'un médecin marseillais, le docteur Roberty, qui lui sert immédiatement de modèle pour parfaire le personnage du docteur Bouchereau de son roman en cours.

En ce qui concerne celui d'Elysée Méraut, il s'est beaucoup inspiré de son père, le coléreux Vincent, monarchiste passionné et naïf. Il y a mis aussi des souvenirs de sa propre enfance.

Comme toujours, c'est en feuilletons que ce livre paraît d'abord, du 15 août au 10 octobre 1879, dans *Le Temps*, juste avant le livre, dédié à Edmond de Goncourt.

Un mois plus tard, on en est à la vingtième édition, les premières ayant été enlevées en quelques heures ! Un critique peut écrire, à ce sujet, qu'Alphonse Daudet est « l'un des deux ou trois écrivains qui sont aujourd'hui en possession du public; ils en font ce qu'ils veulent, ils le conduisent où il leur plaît. Chaque page tombée de leur plume est dévorée à l'instant par des milliers de lecteurs enthousiastes qui ne demandent qu'à les admirer sans réserve ».

Il faut croire que, loin de décourager les lecteurs, les critiques que certains font à Daudet à propos de ses personnages ne font qu'augmenter leur désir de lire ses livres.

Le 30 janvier 1880, est jouée, au Vaudeville, une pièce que Daudet, selon son habitude, a tirée du *Nabab*, en collaboration avec Pierre Elzéar. Elle obtient un grand succès. Il a donc eu raison de persister à croire au théâtre, puisque le succès arrive enfin, après tant d'échecs.

Malheureusement, l'auteur n'a pu y assister, étant couché à cause d'une toux persistante, une « toux d'imbécile », comme il la qualifie. Il accuse d'ailleurs son médecin, le docteur Potain, d'en être la cause, car il le soigne avec du fer, alors que le docteur Marchal de Calvi, après son premier crachement de sang, lui avait recommandé de ne jamais prendre la moindre drogue à base de fer, ce qu'ignorait son successeur.

La santé de Daudet ne sera plus jamais exempte de ces épisodes aigus et divers, qui vont se succéder sur un fond de fragilité toujours plus grande.

Le 8 mai 1880 meurt Gustave Flaubert, pour lequel Daudet avait une affection profonde. Avec Goncourt, Zola et Heredia, il va, trois jours plus tard, enterrer son ami à Croisset, où vivait Flaubert, puis au cimetière de Rouen. Le matin, ils prennent tous le train et Daudet, à peine assis, enfile des gants noirs. Devant l'étonnement de ses amis, il leur dit que, pour lui, un voyage en chemin de fer représente la joie d'un départ en vacances et qu'il met ces gants noirs pour se rappeler la circonstance qui le motive. Daudet aura toujours cet esprit jeune, cette joie de vivre qui lui permettra, dans les pires moments de souffrance, d'avoir une conversation étincelante, pleine d'humour, de joie et d'exhubérance, de garder un esprit pétillant, ce qui étonnera toujours ses amis.

Théodore de Banville a écrit un nouveau portrait de Daudet à cette époque, dans lequel, après une nouvelle description physique de l'homme, il fait allusion à ses conversations: « L'homme, dit-il, ressemble à son œuvre. Avec son jeune visage d'une chaude pâleur, où brillent des yeux d'un éclat surprenant qu'encadre, sans cacher la bouche pourprée, une petite barbe farouche, sur lequel s'éparpille, découvrant le grand front, une chevelure qui semble coupée dans le manteau noir de la nuit; il aurait l'air d'un pâtre amoureux des étoiles s'il ne portait avec l'aisance la plus correcte l'habit noir, les gants paille et la cravate blanche, et s'il ne possédait, en ses plus intimes délicatesses, le secret de ces conversations parisiennes qui bondissent comme des clowns, franchissent d'un saut vingt propositions intermédiaires, répondent à la pensée de l'interlocuteur non exprimée... »

Le portrait de l'homme ressemble parfaitement aux photos de Daudet à cet âge; quant à son esprit, le jugement de Banville est entièrement corroboré par ce que d'autres ont écrit sur lui, en particulier Edmond de Goncourt, qui est son ami intime.

Au mois de juin paraît, chez Charpentier, un livre intitulé *Le Théâtre d'Alphonse Daudet*, qui comprend six des pièces qu'il a écrites: *L'Arlésienne*, *Les Absents*, *L'Œillet blanc*, *Le Sacrifice*, *La Dernière Idole*, *Le Frère aîné*. Paul Arène consacre à ce volume l'une de ses chroniques théâtrales.

*

LE MIDI

Pendant l'été, Daudet est envoyé en cure à Royat. En s'y rendant, il passe par Alès, où il rend visite à un ami de Mistral, dont celui-ci lui a donné l'adresse, et se rend compte que, finalement, le temps ayant passé, il ne garde pas un trop mauvais souvenir de la ville.

Au retour, n'ayant pas osé aller séjourner à Montauban pour ne pas encombrer Tim de sa « smala augmentée d'un bébé bruyant et despotique », il a cédé aux instances des Parrocel, et s'est installé, avec sa femme et ses deux fils, dans leur propriété de Saint-Estève, près de Cavaillon, pour une quinzaine de jours.

Daudet a connu les Parrocel au moment de son voyage en Corse et ceux-ci l'invitent, depuis des années, à venir passer quelque temps avec eux à la campagne. Ce sont des descendants d'une longue lignée de peintres du même nom et M. Parrocel est lui-même peintre et historien d'art. Son gendre, Me Félix Baret, est avocat et Maire de Marseille. C'est un Républicain, d'une éloquence remarquable, à la voix forte, qui aime bien boire et bien manger et aussi parler provençal avec beaucoup de verve. Bref, c'est le Marseillais tel qu'on se le représente à Paris. Comme Daudet a un tempérament similaire, on peut imaginer le ton des repas et des conversations avec les deux hommes à la même table !

Ce séjour est l'occasion d'une rencontre inattendue pour Alphonse Daudet. Le 30 août, son ami Mistral, qu'il voit souvent pendant ce séjour et chez qui il va d'ailleurs passer cette même journée, lui écrit pour lui demander un service: il a reçu la visite d'un jeune homme de 20 à 25 ans qui lui a apporté un manuscrit pour lui demander ce qu'il en pense. Mistral précise qu'il s'agit d'« une série de charmants tableaux de nos mœurs et de nos usages rustiques, écrits par une plume de poète et de provençal de bonne race ». Il a même cru distinguer, dans cet écrit, « un certain bouquet émanant de (la) manière » de Daudet et a conseillé au jeune homme d'attendre l'occasion de le publier à Paris directement. Comme il le trouve très doué et que, justement, il se trouve en vacances, (il est professeur de lettres au lycée de Béziers), dans sa famille, à Saint-Andiol, c'est-à-dire très près de chez les Parrocel, il suggère à son ami de lui faire la surprise d'une visite, s'il en a l'envie.

Daudet s'empresse de se mettre aussitôt en relation avec lui. Il lui consacre même beaucoup de temps et le voit à plusieurs reprises, lisant ses œuvres et le conseillant à ce sujet. Ce jeune homme, qui s'appelle Antoine-Emile Moulin, est né le 13 avril 1857. Il a donc 23 ans et ne peut se douter que son nom sera illustré non par lui mais, quelque soixante ans plus tard, par son fils Jean et pour des raisons autres que littéraires. Curieuse rencontre, en vérité !

Alphonse Daudet ne s'est pas contenté de parler au jeune Antoine Moulin de ses écrits, il l'a aussi beaucoup entretenu de ce qui le préoccupe à ce moment, son roman en cours, qu'il a commencé dès la fin du précédent.

Il aura pour titre: *Nord et Midi*. Il y pense depuis longtemps et prend des notes depuis

des années à ce sujet dans un petit cahier vert réservé à tout ce qui concerne le Midi . Il veut y décrire les tempéraments opposés d'un homme du Midi marié à une femme du Nord, ce qui est son cas. Il connaît donc parfaitement la question et compte bien mettre dans ce qui sera malgré tout un roman, beaucoup de son propre caractère et beaucoup de celui de sa femme. Il ne s'en cache pas, écrivant: « Ces observations, je les ai prises partout, sur moi d'abord qui me sers toujours à moi-même d'unité de mesure, sur les miens, dans ma famille et les souvenirs de ma petite enfance... »

Il travaille avec joie à ce livre, heureux d'expliquer son caractère, ses qualités comme ses défauts, heureux de s'affirmer hautement homme du Midi, et de décrire ce pays tant aimé, dont il garde toujours la nostalgie dans son cœur lorsqu'il est ailleurs. Il a cependant épousé une femme du Nord, très différente de lui, et il est heureux avec elle malgré, ou peut-être à cause de cette différence de caractère. Sa femme se retrouvera dans maints traits du personnage de Rosalie Le Quesnoy, même si le couple Roumestan n'est pas le couple Daudet.

Ce roman lui permet aussi d'évoquer sa ville natale, Nîmes, dont il garde toujours la nostalgie, se plaisant à y faire revivre les souvenirs, les sensations, les odeurs, les cris, les bruits enregistrés dans sa petite enfance et toujours si présents encore à sa mémoire d'homme.

En attendant que ce livre soit fini d'écrire et puisse paraître, les Daudet, après ce séjour dans le Midi, où ils ont pu revoir les amis, principalement Mistral et Tim Ambroy, font un séjour assez court à Champrosay puis rentrent à Paris, pour changer d'appartement, en même temps que de quartier, puisqu'ils s'installent maintenant au quatrième étage, avec une belle vue au-dessus des arbres, du n° 3 de l'avenue de l'Observatoire.

L'appartement de la place des Vosges ne convenait plus à la famille depuis la naissance de Lucien. En effet, la nourrice et l'enfant couchaient au deuxième étage, relié au premier par un petit escalier si raide que l'on avait toujours peur d'une grave chute pour l'enfant, qui a maintenant deux ans et demi. De plus, la famille Allard, parents et enfants, avait dû émigrer vers le Luxembourg, rue du Cherche-Midi, le père étant en mauvaise santé et ayant besoin d'un jardin au soleil. Ainsi, tout ce monde se retrouve maintenant plus près les uns des autres.

Le 11 janvier 1881 a lieu la première représentation, à l'Odéon, d'une pièce que Daudet a tirée de son roman *Jack*.

C'est à partir du 14 mai, jusqu'au 16 juillet, que le nouveau roman, dont le titre définitif est *Numa Roumestan*, paraît dans *L'Illustration*.

Le livre ne va sortir qu'à l'automne, avec, pour épigraphe, ces mots: « ...Pour la seconde fois, les Latins ont conquis la Gaule... » et une dédicace: « A ma chère femme ».

Une fois encore, ce nouveau roman est un grand succès de librairie. Bien entendu, ses personnages sont critiqués.

Certains veulent voir, dans celui de Numa, Léon Gambetta lui-même, son ancien commensal de l'hôtel du Sénat, devenu Président de la Chambre des Députés en janvier 1879. Il est vrai que le jeune Daudet n'avait pas apprécié sa voix puissante, dominant toutes les autres dans la salle à manger, mais cette époque lointaine est oubliée depuis

longtemps et l'homme Daudet s'est rendu compte, depuis lors, que Gambetta avait la stature d'un homme d'Etat, qu'il avait montré son courage pendant le siège de Paris, quittant en ballon la Capitale assiégée pour pouvoir mieux organiser la résistance contre l'assaillant. Daudet rassure celui qui est devenu son ami et l'incident ne va pas plus loin. Il y a aussi Henry Fouquier, qui vient d'écrire une étude sur Joseph Roumanille, le libraire avignonnais ami de Mistral, et déclare qu'il a bien reconnu Roumanille dans le Numa de Daudet. Celui-ci lui écrit que Numa n'est pas Roumanille, mais son propre père, dont il s'est déjà servi dans ses *Rois en exil*, où il l'a montré « gardant, au chevet de son lit, une lettre encadrée de Henri V ».

Un certain député de Nîmes, qui a le même prénom que le héros du livre, Numa Baragnon, est persuadé que c'est lui qui a servi de modèle. Il en est très fier et, malgré les dénégations de l'auteur, croira toujours que c'est de lui qu'il s'agit.

De même, le gendre des Parrocel, Félix Baret, croit se reconnaître en Numa et en est ravi. Il est certain qu'il lui ressemble par certains côtés très méridionaux du personnage. Mais il ne l'est pas plus que Gambetta. Daudet n'est pas allé si loin chercher son héros. Il l'a eu dans sa propre famille, puisqu'il avoue qu'il s'est beaucoup servi de son père, comme de lui-même, dans la composition du héros qui donne son nom au roman.

Certains Provençaux ont été enthousiastes et ont écrit d'excellentes critiques sur ce livre. Mais il en est qui ne pardonnent pas à l'auteur d'avoir ridiculisé le tambourinaire Valmajour. Celui-ci, pourtant, a bel et bien existé et Daudet ne cache pas que c'est le tambourinaire dracenois Philippe Buisson, dit Tistet, qu'il a pris pour modèle. Mistral le lui avait envoyé à Paris, où il allait chercher le succès. C'est Daudet qui lui a permis de le trouver, en le cornaquant dans la Capitale.

L'auteur, qui travaille déjà à un autre livre, *Sapho*, pense que Numa Roumestan est ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent et aimerait en faire lui-même l'adaptation pour le théâtre.

Cette pièce est pour lui *L'Homme du Midi*. Il se décide à la faire et y travaille énormément, modifiant en grande partie le roman, pour pouvoir montrer du mieux possible l'opposition entre le Nord et le Midi, entre un homme « né sous le soleil brûlant de la Provence et une femme élevée dans les brumes du Nord ». La pièce ne sera jouée à l'Odéon que six ans plus tard, le 15 février 1887 et obtiendra un très grand succès.

*

PREMIERES SOUFFRANCES

Au cours de l'été 1881, après une nouvelle cure à Nérès-les-Bains, Daudet et sa famille ont fait un voyage en Suisse, dans l'Oberland bernois, à Grindewald et Gersau, en compagnie de leur ami le peintre italien Giuseppe de Nittis, de sa femme et de leur fils.

Alphonse est heureux de ce séjour en montagne, des belles promenades sur le lac et des pique-niques sur l'herbe qu'ils font dans l'air glacé des hauteurs. Il en a oublié Paris et ne travaille qu'à la correction des épreuves de son *Numa*. En dehors de cela, il jouit de sa liberté qui lui permet des lectures, des flâneries et de bonnes causeries avec ses amis. Il profite aussi pleinement de ses enfants, Léon et le petit Lucien, que l'on appelle plus volontiers Zézé. C'est un moment de détente complète comme il en a peu dans sa vie.

Au retour, la famille a séjourné à Champrosay, selon le programme habituel, avant de rentrer à Paris, pour la parution de *Numa*.

Les souffrances d'Alphonse sont devenues régulières et continuelles, mais il s'en plaint le moins possible, ne voulant pas inquiéter sa femme.

Pendant l'été 1882, il aurait bien voulu faire un séjour d'une quinzaine de jours en Provence, chez Tim, mais deux jours plus tard il y renonce, devant les larmes de sa femme qui ne devait pas l'accompagner.

Alphonse aurait pourtant eu besoin de ce dépaysement de quelques jours, après l'échec "bruyant" des *Rois en exil*, dont l'adaptation au théâtre par Paul Delvau, à laquelle il n'a pas participé, a donné lieu à toutes sortes d'infamies, de calomnies et d'injures, alors que sa santé est déficiente, qu'il souffre et ne peut travailler.

Au début de l'automne, il a le malheur de perdre sa mère tant aimée, morte rapidement, après une très courte maladie, et il en est déchiré.

En décembre 1882 et au mois de janvier 1883, paraît, dans *Le Figaro*, un nouveau roman, *L'Évangéliste*, dont l'écriture a été commencée dès la parution du précédent. Il est dédié « au professeur J.-M. Charcot » lorsqu'il sort, un peu plus tard, en volume.

Ce livre lui a été inspiré par un épisode réel, et navrant, de la vie du professeur d'allemand de Léon. Un jour qu'il accompagnait son fils chez elle, elle se mit à pleurer, après avoir reçu une courte carte de sa fille. Daudet reçut sa confidence. Cette femme, veuve, n'avait qu'une fille de vingt ans qui, un jour, cédant aux pressions d'une fanatique, s'en alla vivre dans une secte religieuse, désormais coupée de ses attaches familiales.

La mère, une étrangère, seule dans Paris, vivant très modestement des leçons qu'elle donne, ne voit plus sa fille et ne sait que faire, car celle qui la lui a enlevée est la femme d'un très célèbre banquier, riche et influent et elle ne peut rien contre elle. Personne n'a voulu l'aider jusque-là. Daudet se renseigne alors et découvre que la riche femme en question a déjà semé le trouble et le désespoir dans plusieurs familles auxquelles elle a arraché des enfants. Toujours prêt à secourir ceux qui souffrent, il décide, puisque personne ne veut faire la plus petite démarche, de dénoncer l'affaire au public en se

servant de sa seule arme, sa plume. Et il écrit ce roman qui, hélas ! est toujours d'actualité, dénonçant ceux qui abusent de la jeunesse naïve des filles sans défense. Une fois encore cette histoire est accueillie par deux sortes de lecteurs: ceux qui approuvent l'auteur et l'admirent d'avoir eu le courage de dénoncer une pareille pratique et ceux qui lui en veulent terriblement d'avoir osé révéler cette affaire au public et l'accablent de lettres anonymes et ordurières, pleines d'injures.

Le 24 avril 1883, Jules Sandeau meurt, laissant un fauteuil vide à l'Académie française. Ses amis, Eugène Labiche surtout, et aussi Zola, Goncourt et d'autres pressent Daudet, une fois de plus, de faire acte de candidature mais, comme toujours, il refuse, car il a horreur d'être enchaîné à la moindre société, chérissant trop sa liberté pour en perdre si peu que ce soit. Albert Delpit, candidat au fauteuil de Sandeau, ne croit pas au refus de Daudet et écrit un article injurieux pour lui. Ce dernier réagit immédiatement en lui envoyant ses témoins, deux vieux amis, Louis Gouvet et Paul Arène.

C'est le 27 mai qu'a lieu le duel, dans un jardin du Vésinet. On affuble Daudet d'une énorme paire de lunettes, afin qu'il puisse voir son adversaire, mais il demande qu'on les lui retire dès qu'il sera blessé. En réalité, Daudet, qui fait de l'escrime depuis de longues années, est plus habile et blesse son adversaire qui, lui, n'a pu que prendre rapidement quelques leçons avant de venir sur le pré. Il lui a traversé l'avant-bras.

Delpit est aussi battu à l'élection, qui a vu la victoire d'Edmond About.

C'est cette année-là que Pierre Loti devient le familier de la maison Daudet et que naît entre eux une très grande amitié. C'est à Daudet que Loti dédiera plus tard son livre: *Mon frère Yves*.

Au début de l'été, Alphonse fait une nouvelle cure à Nérès-les-Bains, mais elle ne le soulage pas plus que les précédentes. Au contraire, fatigué par ces bains et ces douches successifs, il ne peut travailler. Sa seule distraction est la lecture de son Montaigne, qui ne le quitte jamais et dont les pages, usées à force d'être feuilletées, sont emplies de notes personnelles. Il a aussi avec lui Julia et Zézé qui le distraient, Léon étant resté à Champrosay avec ses grands-parents maternels.

De Nérès, on revient tous à Saint-Estève, chez les Parrocel, pour y passer quelques jours de repos, malgré une épidémie de choléra qui aurait sévi et dont on a craint la contagion pour Zézé. Comme toujours, Daudet est heureux en Provence. Il revoit Tim Ambroy et Mistral et fait ainsi une provision d'amitié pour l'hiver à Paris.

Edmond de Goncourt devait rejoindre les Daudet à Saint-Estève, mais la peur du choléra lui a fait renoncer au voyage.

C'est encore, en cette année 1883, la mort de son vieil ami Ivan Tourgueniev qui chagrine Daudet.

*

RETOUR A LA PROVENCE : SAPHO

La fin de l'année 1883 apporte une nouvelle peine et une nouvelle déception pour l'écrivain. En effet, dans un article des *Grimaces*, Octave Mirbeau affirme que « le véritable auteur des *Lettres de mon Moulin* » n'est pas Alphonse Daudet, comme on pourrait le croire, mais son ami Paul Arène.

Comme l'écrira plus tard Henri Alméras, « Alphonse Daudet, dans sa trop courte carrière, rendit trop de services pour ne pas avoir beaucoup d'ennemis. Ils contribuèrent grandement à accréditer, à répandre cette légende d'après laquelle Paul Arène serait le principal auteur - on n'osait pas dire l'unique auteur - des *Lettres de mon Moulin*. On ne pouvait guère, dans un monde qui vit de jalousie et de haine, pardonner sa gloire à un grand écrivain, célèbre et riche ».

Daudet, qui a depuis longtemps l'habitude des attaques et des calomnies, préfère ne pas répondre à l'auteur de la diffamation. Cependant, Arène ne veut pas laisser porter une telle accusation sur son ami sans réagir et le fait dans une lettre ouverte qui paraît dans le *Gil Blas* du 16 décembre 1883, ayant pour titre: « Pour un fait personnel. A Alphonse Daudet ». Dans ce long texte, Arène rappelle leur jeunesse et s'écrie: « Qui nous aurait dit qu'un beau jour, devenu illustre, on t'accuserait de plagiat et qu'à moi l'on ferait ce redoutable honneur de m'attribuer la paternité de tes œuvres ?... »

Et, sur un ton de "galejade" méridionale, Arène entreprend de mettre les choses au clair, suppliant Daudet de « venir à son aide » pour rétablir la vérité. Il lui rappelle ce que son ami a publié dans la *Nouvelle Revue*, à propos de son *Histoire de mes livres*: « Les premières *Lettres de mon Moulin* ont paru vers 1866 dans un journal parisien, où ces chroniques provençales, signées d'abord d'un double pseudonyme emprunté à Balzac, Marie-Gaston, détonnaient avec un goût d'étrangeté. Gaston, c'était mon cher camarade Paul Arène, qui, tout jeune, venait de débiter à l'Odéon par un petit acte étincelant d'esprit, de coloris, et vivait tout près de moi à l'orée des bois de Meudon. Mais, quoique ce parfait écrivain n'eût encore à son acquis ni *Jean-des-Figues*, ni *Paris ingénu*, ni tant de pages délicates et fermes, il avait déjà trop de vrai talent, une personnalité trop réelle pour se contenter longtemps de cet emploi d'aide-meunier. Je restai donc seul à moudre mes petites histoires... »

Arène poursuit: « ... puisque, en notre siècle enragé d'exacts documents, il faut mettre les points sur les i et parler par chiffres, établissons, une fois pour toutes et pour n'en plus jamais parler, qu'en effet, sur les 23 nouvelles conservées dans ton édition définitive, la moitié en effet fut écrite par nous deux, assis à la même table, autour d'une unique écriture, joyeusement et fraternellement, en essayant chacun sa phrase avant de la coucher sur le papier. Les autres ne me regardent en rien et encore dans celles qui me regardent un peu, ta part reste-t-elle la plus grande, car si j'ai pu y apporter, - du diable si je m'en souviens, - quelques détails de couleur ou de style, toi seul, toujours, en trouvas le jet et les grandes lignes... »

On se souvient que, de la même façon, et très simplement, Daudet avait terminé le *Jean*

des Figs dont Arène ne parvenait pas à trouver la fin. Cependant, si l'on a, depuis toujours, oublié cette collaboration, la calomnie de Mirbeau est restée bien vivace encore de nos jours, au détriment du pauvre Daudet, si injustement accusé de bien des maux.

Au début d'avril 1884, Frédéric Mistral vient à Paris présenter son nouveau poème, *Nerte*, histoire d'un amour malheureux, à l'époque des papes à Avignon.

Mistral et Daudet se rencontrent souvent, pendant ce séjour, le premier allant dîner chez le second, autour de quelques amis choisis, dont l'inévitable Goncourt, Théodore de Banville, Jean Aicard...

Le 16 avril 1884 commence, dans *L'Echo de Paris*, la parution, en feuilletons, du nouveau roman d'Alphonse Daudet: *Sapho*, qui sera suivie, selon la coutume, par la sortie du livre, chez Charpentier, un peu plus tard.

Curieusement, la dédicace porte ces mots: « Pour mes fils quand ils auront vingt ans », alors que cette histoire est celle, romancée, de sa liaison de jeunesse avec Marie Rieu. Sans doute est-ce pour éviter à ses fils, par cet exemple, de revivre son aventure douloureuse.

Bien que l'action se passe pour la plus grande partie à Paris, et l'indication, après le titre, de « Mœurs parisiennes », le confirme, Daudet revient, selon une alternative assez régulière, à la Provence, en choisissant pour son héros, à côté de Sapho, le Provençal Jean Gaussin, de Châteauneuf-du-Pape, où se déroulent tout de même quelques scènes. Pourtant, ce n'est pas un domaine de ce petit bourg qu'il évoque mais, en réalité, sous le nom de Castelet, nom d'une ferme de Fontvieille, c'est Montoban, avec son parc, ses pins et ses "cagnards".

La lutte du père de Jean contre le phylloxera, c'est celle qu'a menée Timoléon Ambroy, le cousin viticulteur, et le chien Miracle n'y est pas oublié. Il y a aussi le frère de Tim, que l'on appelait « le consul », dont le souvenir se retrouve dans le père de Jean, ancien consul lui aussi. Tout cela n'a pas échappé à Tim, lorsqu'il a lu le roman, et ces évocations l'ont fait sourire, en même temps qu'elles l'ont ému.

L'auteur y a mêlé aussi le souvenir d'Anselme Mathieu, le viticulteur de Châteauneuf, qui lui prêta de l'argent avant de le connaître, dont il a vendu le vin à ses connaissances parisiennes, et auquel il a rendu visite souvent, lors de ses folles équipées félibréennes. Certains personnages secondaires, comme la tante Divonne, pure Provençale, sont très attachants.

*

LE DIAGNOSTIC TERRIBLE

Cependant, Alphonse Daudet souffre continuellement de douleurs de plus en plus vives, qui lui laissent de moins en moins de repos. Il s'en va donc, une fois de plus, faire une cure à Nérès-les-Bains, mais sans plus de soulagement que les années précédentes.

Heureusement, il y trouve quelques distractions en écoutant un vieil homme qu'il vient d'y rencontrer, M. Lenoir, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, qui dévide pour lui ses souvenirs de la Malmaison, qu'il a fréquentée, de Joséphine, de Talma, de David et de tous ceux qu'il y a rencontrés. Le temps paraît moins long auprès de ce conteur charmant qui a connu les acteurs d'une époque déjà lointaine.

En quittant Nérès, les Daudet rencontrent Alphonse Lemerre, l'éditeur, qui part pour la Suisse et ils décident de l'y suivre.

Après un arrêt à Aix-les-Bains, on va jusqu'à Chamonix, pour un séjour prolongé. Malgré ses douleurs, Daudet, toujours curieux, fait parler les guides de montagne, s'intéresse à leur travail et désire faire des excursions lui-même. Malheureusement, son état l'empêche de faire des courses en montagne. Il se contente d'aller jusqu'à la mer de Glace et le glacier des Bossons, mais les récits des guides sont si précis qu'il peut imaginer très précisément leur travail. Tout cela lui servira plus tard.

Quittant Alphonse Lemerre, les Daudet poursuivent leur voyage en Suisse, à Genève où ils font étape pendant quelques jours, puis vont s'installer pour un plus long séjour à Montreux où, trop importunés par les clients de l'hôtel qui ont reconnu le grand romancier et veulent l'approcher et lui faire donner des autographes, Alphonse est obligé de vivre en partie dans son appartement.

Enfin, tout le monde se retrouve à Champrosay, selon la tradition immuable. C'est là que Daudet ressent le premier signe grave de sa maladie. Jouant avec son jeune fils Zézé, qu'il poursuit en courant, il s'arrête brusquement, ses jambes lui refusant tout service. Il se retrouve devant son fils, comme une « marionnette détraquée », sans force et sans possibilité de guider ses jambes.

Rentré à Paris, il consulte son ami, le professeur Charcot, qui, après un long examen, lui révèle qu'il a une maladie de la moëlle épinière, et qu'il est incurable. En réalité, c'est la deuxième phase, normale, de sa maladie de jeunesse. Il est atteint de tabès, c'est-à-dire d'ataxie locomotrice. Cela est alors sans remède et il sait qu'il va souffrir désormais jusqu'à la fin de sa vie et que ses souffrances n'iront qu'en augmentant.

Alors qu'il avait entrepris une lutte de chaque instant contre sa maladie, il sait maintenant que c'est inutile: « Il paraît que j'en ai pour la vie, écrit-il. Maintenant que je sais que c'est pour toujours - un toujours pas très long, mon Dieu ! - je m'installe et je prends de temps en temps ces notes avec la pointe d'un clou et quelques gouttes de mon sang sur les murailles du *carcere duro*. »

Quelle douleur pour un être aussi plein de vie, d'exhubérance méridionale, de gaieté, de joie de vivre ! Il sait que la déchéance physique va se faire maintenant chaque jour plus grande. Il sait qu'il va souffrir encore plus chaque jour et plus encore que ce qu'il a

souffert jusque-là, mais son plus grand souci alors sera de ne pas être diminué intellectuellement, de préserver jusqu'au bout son intelligence, en faisant le sacrifice de son corps, qu'il accepte, sachant qu'il ne peut plus rien en attendre. S'il pensera un jour au suicide, il réagira aussitôt, se disant qu'il n'en a pas le droit, pour lui-même comme pour sa femme et ses fils.

Il a commencé déjà à prendre des notes sur l'évolution de sa maladie. Maintenant qu'il sait qu'elle est inexorable, il va continuer à se soulager de cette façon, essayant de cacher à tous, et plus encore à sa femme et ses enfants, cette souffrance aiguë qui le dévore peu à peu. Ce n'est qu'en 1929 qu'un choix de ses notes sera publié, sous le titre qu'il a lui-même donné à ses souffrances, d'un mot ressurgi de sa petite enfance à Bezouce, mot languedocien des douleurs qui le minent: *La Doulou*.

Tant qu'il le pourra, il continuera à vivre de la même façon qu'avant de savoir .

On parle encore de sa candidature à l'Académie française. Il écrit alors, le 31 octobre, une lettre au rédacteur en chef du *Figaro*, le priant de faire connaître, dans son journal, qu'il « ne se présente pas, ne s'est jamais présenté et ne se présentera jamais à l'Académie française », espérant ainsi mettre fin définitivement aux bruits qui, régulièrement, courent sur sa candidature.

A la fin de l'année, Daudet assiste à une réunion d'amis, invités par Alphonse Lemerre, en l'honneur de Joséphin Soulyard, et y récite des poèmes provençaux de Théodore Aubanel.

*

REPRISE DE L'ARLESIENNE - LA DOULOU

Au début de l'année 1885, les Daudet quittent leur appartement de l'avenue de l'Observatoire, qui est trop éloigné pour les amis qui se réunissent chez eux une fois par semaine.

Ils trouvent par hasard, dans le Faubourg Saint-Germain, deux appartements libres aux troisième et quatrième étages, au fond d'une cour, non loin de chez les Charcot, qui habitent maintenant boulevard Saint-Germain. La nouvelle adresse est 31, rue de Bellechasse. Madame de Genlis y a habité.

Devant les fenêtres de son cabinet de travail, Daudet ne voit que des arbres, surtout des acacias qui fleuriront en lui apportant des odeurs fines et délicieuses. Au quatrième, il fait installer une salle de billard et d'escrime. Il n'en jouira pas longtemps, étant donné son état physique, mais la salle servira à son fils aîné. La famille est enchantée de ce nouveau logis.

Comme à chaque changement de domicile, Alphonse réaménage sa pièce provençale. Jules Hoche nous en a gardé le souvenir: « Le salon s'ouvre sur une salle à manger provençale, un chef-d'œuvre de couleur locale. Le pétrin, la huche, la pannetière; le tout en vieux chêne ouvré, vous transportent subitement dans un intérieur provençal des plus authentiques. A. Daudet, qui adore sa Provence, rayonne de bonne humeur toutes les fois qu'il passe le seuil de ce réduit patriarcal ».

Dans son bureau, il a ses "îles" qu'il n'a jamais oublié de prévoir, entre deux fauteuils et la corbeille à papier, non plus pour lui maintenant, mais pour chacun de ses fils auxquels il en a transmis le goût. Lui-même, peu attentif à son confort, l'est au contraire beaucoup à ses objets usuels. Il a besoin d'avoir, autour de lui, ses encriers, son porte-plume et divers petits souvenirs sans valeur, mais auxquels il est attaché. Il a besoin, aussi, d'avoir toujours à sa portée sa pipe, la couverture qui lui couvre les jambes et sert aussi de cabane à ses enfants, sans oublier son Virgile, pour expliquer les *Géorgiques* à Léon, et son Montaigne, qui ne le quitte jamais. Son bureau est chargé encore de plusieurs dictionnaires, dont il est très friand. Il y en a des français, bien entendu puis, à mesure qu'il paraît en livraisons, c'est le *Trésor du Félibrige*, l'énorme dictionnaire encyclopédique de Mistral, qui y trouve sa place. On peut ajouter encore *La Grenade entr'ouverte*, d'Aubanel, dont il connaît par cœur la plupart des poèmes.

Au mois de mars, on offre à Daudet cent mille francs pour écrire un livre sur la Suisse. Ce sont des éditeurs de tous les pays d'Europe qui se sont réunis pour faire écrire un livre sur chaque pays du monde, par les meilleurs écrivains en vogue.

Ils vont commencer par la Suisse et c'est Daudet qui est choisi pour l'écrire. Cette somme offerte est énorme et l'on écrit même que « jamais, de mémoire d'homme, un unique volume n'a été payé ce prix-là ». Pourtant, Daudet refuse. Il n'est pas homme à écrire un livre sur commande. Il n'écrit que ce qu'il ressent profondément, qu'il a envie

d'écrire.

En ce moment, il est surtout occupé de la reprise que veut donner Porel, le directeur de l'Odéon, de *L'Arlésienne*. Cette représentation, qui a lieu le 5 mai 1885, obtient un succès considérable, un véritable triomphe. L'orchestre est conduit par Edouard Colonne. Aimée Tessandier, dans le rôle de Rose Mamaï, est éblouissante. Il y a encore Paul Mounet, le frère de Mounet-Sully, dans le rôle du berger, et c'est Albert Lambert qui incarne Frédéri. La musique de Bizet a été bissée à plusieurs reprises. Les soirs suivants, la foule se presse en masse pour voir cette pièce dont tout le monde parle comme d'une réussite inégalable.

Quelle revanche pour Alphonse, qui avait si douloureusement ressenti l'échec de 1872 ! Il reçoit beaucoup de félicitations, parmi lesquelles celles de son ami Paul Arène qui avoue qu'ayant amené avec lui un ami, « ancien zouave recuit », c'est-à-dire un homme peu porté aux émotions de ce genre, ils pleurèrent « comme deux bêtes » et, ajoute Arène, « je t'en veux parce que les yeux me cuisent et que des imbéciles m'ont blagué. Sois content ». C'est évidemment un témoignage qui doit toucher Daudet au fond du cœur.

Pendant ce temps, le *Century illustrated Monthly Magazine* publie une longue étude de Daudet sur son ami Frédéric Mistral.

Quelques jours plus tard, son vieil ami Victor Hugo meurt. Daudet va signer le registre ouvert à cette occasion, mais sa main ne répond plus à sa volonté et il ne peut apposer sa signature. Il en est bouleversé, écrivant ces simples mots dans son carnet, mots qui en disent plus qu'un long développement: « Entouré, regardé - terrible ».

Au début de juillet, Alphonse écrit à son cousin Tim, auquel il annonce sa prochaine venue en Provence et le prévient: « ... dans quel état vous allez trouver votre ami !... Cette fois, je crois que ça y est. Et les douches, et les pointes de feu, et le laudanum, morphine, chloral. Plus de travail !... Et Charcot prétend qu'il y a un peu de mieux ! »

Le 19 juillet, la famille s'installe à Champrosay, pour un grand mois de repos à la campagne. Puis on va à Lamalou, dans l'Hérault, (sans Léon qui séjourne à Guernesey, chez son ami Georges Hugo), pour une nouvelle cure. Là, se voyant dans une glace, Alphonse est effrayé: « Le drôle de petit vieux que je suis tout à coup devenu. Sauté de quarante-cinq ans à soixante-cinq. Vingt ans que je n'ai pas vécus », note-t-il.

Cette déchéance physique lui cause une profonde tristesse. Sans compter les maux qu'il ressent dans tout son être. Ce sont des brulûres des yeux, la « douleur horrible des réverbérations », le fourmillement dans les pieds, les douleurs que lui causent les bruits, les sonneries surtout, et l'hypersensibilité de la peau. Avec cela, il dort très mal, a des crachements de sang et ressent ses premières sensations d'étouffement qui prennent l'effet d'une « cuirasse » qui serre tout son corps.

La douleur est souvent si grande qu'il commence à la redouter, par crainte de ne pouvoir la supporter. Il fait alors appel aux calmants, « comme un cri au secours ».

EN PROVENCE AVEC GONCOURT

A la mi-septembre, après la cure à Lamalou, toute la famille se retrouve à Saint-Estève, chez les Parrocel, malgré une nouvelle soi-disant menace de choléra dans l'air. Edmond de Goncourt, après de nombreuses hésitations, se décide à les y rejoindre.

En attendant, Alphonse travaille, avec son fils Léon qui lui sert de secrétaire, à l'adaptation de *Sapho* au théâtre. Il a déjà fait ce travail en collaboration avec Adolphe Bellot mais, ce scénario ne lui plaisant pas, il a décidé de le refaire seul.

Cependant, ne pouvant plus écrire lui-même, c'est à Léon qu'il le dicte. Ils se récompensent de leur travail avec une bonne bouteille de vermouth Noilly Prat (ce vermouth fabriqué à Marseille) qui, pendue au bout d'une ficelle, s'est rafraîchie dans le bassin du jardin. Tous deux cachent leur verre unique et la bouteille, afin qu'aucune des dames de la maison, et madame Daudet en particulier, ne puissent les voir boire. Daudet se sert immédiatement de cet épisode en l'intégrant dans le quatrième acte de sa pièce en cours.

Enfin, Goncourt les rejoint et la présence des deux grands écrivains ne passe pas inaperçue des journalistes, qui suivent leurs déplacements dans la région.

Le 26 septembre, c'est une promenade aux Baux. Avec la visite de ce haut lieu de Provence en ruines, c'est la poésie, et la poésie provençale qui est présente, en la personne de Frédéric Mistral.

Le 28 septembre, ils assistent à la fête de Saint-Rémy-de-Provence, où ils retrouvent les amis félibres, dont Mistral et sa femme. Les Daudet sont, bien entendu, déjà allés les voir dans la nouvelle maison de Maillane que Mistral vient de faire construire à l'occasion de son mariage.

Goncourt est plus frappé par la ville de Saint-Rémy que par la fête elle-même. Il apprécie particulièrement ses grandes allées de platanes. Il trouve cependant le spectacle charmant: « Soudain... a débouché pour la danse en plein air de la nuit une queue interminable de danseurs et de danseuses, marchant deux à deux avec des allures un peu théâtrales, les filles coquettement provocantes dans cet idéal costume arlésien, qui donnerait, à défaut de beauté, de la joliesse aux plus laides ».

Bien entendu, on ne peut se rendre à Saint-Rémy sans aller admirer ce que l'on appelle en Provence « les Antiques », c'est-à-dire le mausolée et l'arc de triomphe romains, situés à quelques centaines de mètres au sud de la ville, au pied des Alpilles.

Daudet note ses impressions: « Ciel gris, pierres grises, paysage divin dans un cercle de montagnettes avec une ouverture d'horizons superbes. Des coups de soleil au loin sur les clochers visibles à des distances fantastiques ».

Il ajoute: « Une allée de pins mène à une vieille maison close, mystérieux domaine, dont la porte charretière hermétiquement fermée, les volets jaunes, les hautes murailles, s'encadrent de verdure légère, au tournant d'un chemin blanc ».

Tous s'approchent pour mieux voir ce lieu étrange: « Des éclats de voix, d'une voix du

Nord, point du pays, montent à intervalles de derrière ces grands murs. Aussitôt je songe que c'est l'asile, la maison des fous ! On s'informe à un paysan, c'est bien cela; et le paysan passé, nous nous regardons silencieux, effrayés, lugubres dans ce paysage brusquement transformé et qui me restera toujours teinté de rêve, traversé de ce cri monotone, presque animal... » Cette voix entendue, bien que venant d'un « homme du Nord », n'est pas encore celle de Vincent, le peintre génial qui, dans quelques années, y viendra pour un long séjour.

Quelle rencontre, pourtant, aurait pu être celle de l'écrivain provençal avec le Hollandais Vincent Van Gogh qui a pour lui la plus grande des admirations ! N'est-ce pas la lecture de *Tartarin*, dont il admire tant le héros, et cette « complainte de la vieille diligence de Tarascon », dont il peindra « la voiture rouge et verte dans la cour de l'auberge », qui l'auront incité à venir en Provence ? Vincent Van Gogh restera fidèle à la lecture des œuvres de Daudet. Il a beaucoup apprécié *Les Rois en exil*, trouvé que *Le Nabab* était un « livre magistral », a longuement entretenu son frère de *Fromont jeune et Risler aîné*.

Quand à *Sapho*, il écrit: « C'est très beau, et traité d'une manière si haute, la nature serrée de si près que la figure de la femme est vraiment vivante. Elle respire, on entend sa voix, à la lettre; on oublie qu'on lit ». Sur chacun des livres suivants, il fait ses commentaires, toujours élogieux pour l'auteur et veut faire en peinture ce que Daudet fait pour ses livres, c'est-à-dire « la chasse au modèle ». Mais Van Gogh a une prédilection pour les *Tartarin*, qu'il trouve très amusants et cite souvent. Pour lui, « *Tartarin* est (si) réellement grand, d'une grandeur de chef-d'œuvre ainsi que l'est *Candide* ».

Deux jours plus tard, c'est à Lamanon, charmant village au nord de Salon, que Daudet et ses amis visitent le joli château du XVIIème, le platane célèbre de sept mètres de circonférence, qui abrite, l'été, des dizaines de pique-niqueurs sous son ombrage démesuré et les grottes néolithiques, dites de Calès, encore habitées au XVIème siècle.

Goncourt remarque que Daudet, malgré le choléra et son estomac en mauvais état, ne peut résister au plaisir de manger « un oignon, une tranche de pastèque, un morceau de tourte aux anchois » et « n'importe quelle mangeaille de son Midi » !

Il prétend que c'est pour combattre ces « petits excès de gueule », que Daudet se soigne au laudanum, en ayant toujours une petite bouteille sur lui. Cela les a d'ailleurs fait prendre pour des personnes atteintes du choléra, jetant la panique chez ceux qui les ont approchés, mais n'a pas empêché Goncourt d'en prendre aussi, ajoutant: « je me suis mis à son régime et si, par hasard, nous prenons une absinthe, nous la prenons au laudanum » ! En vérité, Daudet prend peut-être du laudanum pour mieux digérer ou combattre ses douleurs d'estomac, mais il en prend surtout contre toutes les douleurs qui l'assaillent continuellement.

Le 1er octobre, c'est à Cavaillon que les amis se rendent, chez un vieux garçon dont le jardin, avec son « palmier » et l'intérieur de la maison, avec sa « panoplie de fusils hors de service » font penser, selon Goncourt, à *Tartarin*.

Le 2 octobre, après un déjeuner offert par Aubanel dans l'île de la Barthelasse, souvenir des lointaines félibrées de la jeunesse d'Alphonse, visite du musée et du Château des Papes, malgré la nuit tombée.

Le 4, c'est la visite d'Arles, où Goncourt admire, une fois encore, le costume arlésien, « « merveille d'arrangement et d'harmonie », dont il faut connaître les lignes élogieuses et poétiques, en même temps que très précises et justes, que lui consacre ce misogyne: « Voyez-les, ces filles d'Arles au teint de rose-thé, coiffées de cet enroulement d'un ruban noir au fond de tulle grand comme une fleur, et cette coiffure de rien posée au haut de la tête, sur des cheveux aux bandeaux comme soufflés et légèrement ondulants et qu'on dirait prêts à se dérouler sur les tempes. Voyez-les, ces filles d'Arles aux longs regards droits, avec leur corsage bombé de gaze blanche, qu'enserme dans quatre plis de chaque côté un petit châle noir d'enfant, et avec leur jupe tombant droit devant, comme la soutane d'un prêtre, et derrière, en faisant le gros tuyautage d'un jupon de paysanne: un costume tout noir et blanc, et où le blanc tient du nuage, enfin, un costume qui a quelque chose à la fois de monastique et d'aphrodisiaque et qui fait ressembler ces femmes à des nonnains d'amour ».

Enfin, les grandes promenades terminées, Daudet se repose de ces sorties, si douloureuses pour son pauvre corps souffrant, pour travailler, en dépit du mal qui ne cesse de le ronger, à *Sapho*, avec Léon, ce qui chagrine Madame Daudet, un peu jalouse de son fils, puisqu' écartée du travail de secrétaire qu'elle remplit habituellement, lors des voyages du couple.

Le soir, ne pouvant rester assis, le pauvre Alphonse parcourt sans arrêt la galerie de la maison, au bras de Léon, « avec de temps en temps des fléchissements dans une jambe, comme si tout à coup une balle la lui cassait », remarque Goncourt.

C'est le dimanche 11 octobre que la famille Daudet, toujours flanquée d'Edmond de Goncourt, prend le train de retour pour Paris.

Le 18 décembre suivant, c'est au Gymnase qu'est jouée *Sapho*, dont le rôle est interprété par Jane Hading. Réjane jouera aussi ce rôle, représentant pour Daudet sa Sapho idéale.

*

TARTARIN SUR LES ALPES

Au cours de l'un de ses voyages en Suisse, Alphonse Daudet avait écrit: « Dire un jour l'attendrissement que m'a causé, à un tournant de route, l'apparition de la cime rose et blanche de la Jungfrau, sensation délicatement voluptueuse, sans que la littérature y fût pour rien. Je comprends ce nom de vierge, de jeune fille donné à cette neige effleurée d'un rayon... une jeune fille endormie et que le sommeil découvre, rose et lis... »

Est-ce ce souvenir qui lui a fait écrire une suite à son premier *Tartarin* ? C'est fort possible; en tout cas, c'est sûrement en Suisse, et au cours aussi de son séjour à Chamonix et de ses promenades en montagne, qu'il a eu l'idée d'écrire un livre relatant ses propres expériences. Pourquoi alors ne pas reprendre pour personnage principal ce Tartarin aventureux et, en même temps, un tantinet ridicule ? Cela permettra de lui prêter des aventures moins banales qu'avec un nouveau personnage plus quelconque et fade. *Ce Tartarin sur les Alpes*, sous-titré "Nouveaux exploits du héros tarasconnais", paraît à la fin de l'année 1885, chez Calmann-Lévy, illustré d'aquarelles de plusieurs peintres.

Ce n'est toutefois plus le Tartarin ridicule d'autrefois, mais un héros doté d'une certaine humanité, d'une certaine densité. Il est devenu capable de se dépasser, d'aller au-delà de ses propres possibilités physiques par amour-propre et parce qu'il faut toujours aller, quoi qu'il arrive, jusqu'au bout de ce que l'on a commencé. Amoureux, il est plus touchant que ridicule. Il a aussi la possibilité de savoir se regarder, de faire une certaine auto-critique, d'avoir une conscience et, même, de pouvoir se moquer, un peu, de lui-même. Tartarin devient sympathique.

Les alpinistes ne se fâchent pas de ce qui pourrait être une caricature. Ils comprennent que ce ne sont pas eux qui sont visés, pas plus que l'alpinisme en général, mais seulement Tartarin qui s'est, pour la circonstance, déguisé en parfait alpiniste.

Pour preuve de leur compréhension, trouvant que les ascensions sont parfaitement décrites et que rien n'est faux de ce qui est conté sur la vie dans les Alpes, le Club Alpin Français nomme l'auteur membre d'honneur de son Association. Il y a même plus: le célèbre alpiniste britannique Whymper, le vainqueur du Pelvoux, croyant avoir à faire à un confrère, lui envoie son dernier livre dédié.

Daudet s'est amusé, dans son récit, à caricaturer un ami de Mistral, fils d'un banquier lyonnais qui s'est épris de la langue provençale et du Félibrige, dont il devient rapidement une personnalité importante. Paul Mariéton s'est retrouvé, par une malice de Daudet, dans le personnage de Pascalon, ce qui l'amuse et ne le fâche pas avec l'auteur, dont il est un ami fidèle qu'il rencontre fréquemment à Paris.

Daudet a aussi fait un clin d'œil à Mistral, dans ce livre, en y intégrant un petit quatrain en provençal de son ami, saluant la « gentille comtesse » Madame de Semenow, muse des félibres avignonnais depuis qu'elle et son mari, amoureux de la langue provençale, ont fait bâtir une villa face à Avignon, de l'autre côté du Rhône, où, pendant ses longs séjours, le couple reçoit volontiers les félibres et participe à leurs réunions.

Outre ce quatrain, Tartarin entonne un autre chant provençal, toujours de Mistral: «Grand soleil de la Provence - Gai compère du mistral... », ainsi qu'une chanson sur la Tarasque de Tarascon.

Malgré toutes ces allusions sympathiques au mouvement provençal, ce livre est de nouveau accueilli en Provence avec des opinions partagées: certains s'amuse bien et comprennent l'esprit satirique mais sans la moindre ombre de méchanceté de l'auteur; les irréductibles, eux, lui conservent leur rancune déjà ancienne mais jamais apaisée.

*

TRAVAIL INTENSE

Au début de l'année suivante est publiée, dans la revue provençale que dirige justement Paul Mariéton, une traduction que Daudet a faite d'une étude de Mistral, intitulée *Les Charretiers*.

Puis c'est un conte pour enfants, qui donne son titre au livre qui paraît: *La Belle-Nivernaise, Histoire d'un vieux bateau et de son équipage*, avec une dédicace à Lucien: « Je dédie ce livre de jour de l'an à mon cher petit garçon Lucien Daudet ». C'est l'histoire d'un enfant perdu et retrouvé, sur fond de péniches, sur la Seine. Le volume contient d'autres récits, trois nouveaux et deux parus précédemment.

Au cours de la même année 1886, Daudet écrit une préface à un livre de nouvelles d'Edmond Lepelletier: *Les morts heureuses*, dans laquelle il révèle ce qu'il pense du métier d'écrivain.

Celui-ci ne doit pas se contenter de faire un récit exact de ce qu'il a vu, mais doit au contraire « élargir son horizon » et avoir une vue plus large des choses. Il doit aussi rejeter toute école et, comme lui-même l'a toujours fait, être complètement indépendant.

Daudet donne une explication poétique de sa pensée à ce sujet: « Songeons, écrit-il, à l'ingénieux outillage des marins qui font tout flotter sur leurs navires, les feux dans les suspensions, les cristaux dans les encoches des tablettes, et même la boussole, au milieu du pont, sous les étoiles. Ainsi doivent aller nos jugements sur les hommes, l'art, la vie. Toute stabilité est impossible, toute inflexibilité absurde et dangereuse à bord de notre grand bateau qui roule et qui tangue éternellement, en route vers l'inconnu ».

Au mois de juin de cette même année une petite fille est née dans la famille, le 29. Elle se prénomme Edmée. Alphonse et Julia Daudet sont heureux de compléter ainsi, par une fille, leur petite famille. C'est Edmond de Goncourt qui est le parrain de l'enfant.

Après le séjour à Lamalou, seul avec Léon, madame Daudet ayant eu une grossesse et un accouchement difficiles qui l'obligent à un repos complet pendant quelques semaines, Daudet repasse par la Provence, où il assiste, en compagnie de Mistral et Aubanel, à une représentation, au Théâtre antique d'Orange, de *L'Empereur d'Arles*, du félibre Alexis Mouzin.

Le 15 février 1887, au théâtre de l'Odéon, c'est une nouvelle pièce de Daudet qui est créée: *Numa Roumestan*, adaptée par lui de son roman. C'est dans la souffrance la plus grande qu'il a écrit ce texte. Il confie en effet à son cousin Tim que ce « Roumestan (l)'a fracassé », bien ce ne soit qu'un « bien petit effort », ajoutant qu'il ne tient qu'avec

du chloral, de la morphine et des douches. Comme toutes ses pièces maintenant, et surtout celles qu'il écrit seul, celle-ci obtient un grand succès.

Au début de cette même année, Alphonse Daudet est promu officier de la Légion d'honneur. Il n'en est pas plus fier pour autant. Ecrivant à son cousin Tim, il ajoute, après sa signature: « officier de la Légion d'honneur !!! » Ces trois points d'exclamation montrent combien il se prend peu au sérieux !

Au printemps, Léon a les oreillons. Alphonse, lui, va de nouveau à Lamalou pendant l'été, puis passe par la Provence et la Camargue. C'est là qu'il retrouve Mistral et qu'ils se font photographier tous deux, assis, Mistral dans un fauteuil, Alphonse en travers d'une chaise. Une autre photo du même jour représente les deux amis en compagnie de la fille de leurs hôtes, les Giraud, propriétaires du mas de Vers. Cette deuxième photo ne devait pas plaire à madame Daudet, très jalouse de son mari et qui n'apprécie pas beaucoup qu'une jeune fille soit représentée en sa compagnie. C'est pourquoi Daudet, pour éviter que Julia ait de la peine, préfère déchirer la photo et la jeter dans la Seine lorsqu'il la reçoit.

*

INSTALLATION A CHAMPROSAY

Cette année 1887, les Daudet, se rendant compte que leur logement à Champrosay est devenu trop petit pour la famille maintenant agrandie, décident d'acheter une grande propriété qui est en vente, à côté de l'église du village, mais pas très loin de chez les Allard, afin de rester aussi proche que possible les uns des autres.

C'est une maison assez vaste avec un grand parc descendant jusqu'à la Seine, voisinage qui est indispensable à Alphonse, pour son bonheur de posséder une barque et se retrouver sur l'eau. Le domaine, de près de six hectares, comprend quelques maisons: dans l'une d'elles s'installent le fidèle secrétaire Jules Ebner et sa famille.

Dans un vaste pavillon, Daudet place son cabinet de travail et une salle de billard. Il en a une aussi à Paris, comme il y a une salle d'escrime. Dans son travail sédentaire, il a toujours eu besoin de beaucoup d'exercices physiques et maintenant, s'il ne peut plus s'adonner autant à l'escrime, à cause de sa maladie, il peut continuer à jouer au billard, moins pénible. Et puis, il a des fils, sans compter les amis qui viennent le voir et séjourner chez lui et qui ont ainsi des distractions sur place.

Daudet est heureux de ces arrangements. Il est chez lui, ce qui d'ailleurs l'étonne beaucoup, n'ayant jamais pensé devenir un jour propriétaire, et propriétaire d'un tel domaine ! Et puis, dans son vaste parc, il peut se créer des coins bien à lui, les "îles" et les "cagnards" qui lui sont indispensables depuis l'enfance. Son cabinet de travail devient son "isba", à cause des poutres apparentes qui le caractérisent, peut-être aussi en souvenir du cher ami Tourguenieff.

La Seine est proche et Alphonse peut la voir couler du parc ou se réfugier dans sa barque. Il abandonne d'ailleurs souvent son "isba" pour venir travailler dans un joli pavillon de pierre hexagonal qui domine le fleuve. Il y aura aussi un banc isolé, dans un coin du parc, que l'on appellera le "banc de Mistral" après le premier séjour du grand poète provençal qui a adopté cet endroit pour ses longues conversations avec l'ami Alphonse.

Malgré ses souffrances de plus en plus vives, cette vie à la campagne, en pleine nature, dans un endroit bien à lui, apporte à Daudet beaucoup de satisfactions et de joies. Il y profite entièrement de sa femme et de ses enfants et il est profondément heureux. Il peut maintenant recevoir ses amis quand il veut, sans gêner qui que ce soit, et les inviter pour des séjours plus longs, qui le réjouissent et le distraient. Timoléon Ambroy, comme Edmond de Goncourt, profitent de ces commodités pour partager plus longtemps la vie de leurs amis à Champrosay et jouir pleinement de ces longues soirées d'été au cours desquelles Alphonse se met au piano à côté de Julia qui chante. Le programme est éclectique. Il va de Wagner, dont Daudet adore la musique et les opéras, aux chansons provençales, espagnoles ou françaises, sans oublier Bizet et, lorsqu'il aura fait sa connaissance, Reynaldo Hahn.

Parmi les visiteurs, des peintres, et non des moindres, bien qu'à cette époque-là ils soient encore bien peu célèbres, viennent à Champrosay pour des séjours plus ou moins longs:

Manet, Sisley, Monet qui fera une esquisse de Daudet et, surtout, Renoir qui, restant à Champrosay plusieurs semaines, en profitera pour faire l'un de ses plus beaux portraits, celui de Julia Daudet, actuellement au Musée d'Orsay, et aussi un portrait du jeune Léon, en pied. Paul Cézanne vient aussi séjourner à Champrosay. Il offrira à son hôtesse quelques-unes de ses œuvres faites chez elle. Jean Cocteau raconte que madame Daudet, voulant un jour, bien plus tard, « mettre un peu d'ordre » dans son grenier de la rue de Bellechasse, « brûla douze aquarelles de Cézanne. C'étaient des arbres. Elle les prit pour des taches enfantines », ajoutant: « L'habitude (et elle vivait parmi les camarades des Goncourt) lui masquait **un air solidifié** sur douze feuilles blanches qu'étaient ces arbres ».

Cet été-là, Daudet travaille à un roman, *La Lutte pour la Vie*, inspiré par un crime horrible commis par deux étudiants qui ont assassiné une vieille femme, voulant appliquer (mal) les théories de Darwin selon lesquelles le fort mange le faible. Le caractère de l'un de ces criminels, qui a eu l'affreux aplomb de donner, après son forfait, une conférence sur la lutte pour la vie, intéresse particulièrement l'auteur. Alors que le travail est assez avancé, paraît en France le *Crime et Châtiment* de Dostoïevski. C'est exactement ce que Daudet voulait faire, ayant écrit déjà de longs passages tout à fait semblables à ce roman. Naturellement, il en abandonne l'écriture. Toutefois, il garde le principal personnage de ce livre, qui va devenir, dans un nouveau roman qu'il va entreprendre immédiatement, le fils de l'académicien Astier-Réhu. Ce livre, différent des autres écrits habituels de l'auteur, peut s'apparenter à *L'Évangéliste*, puisque tous deux sont des réquisitoires contre des pratiques qu'il désavoue. Le ton est celui de la colère, un pamphlet peut-on dire, non contre l'Académie elle-même, mais contre l'arrivisme de certains Académiciens.

Ce livre, *L'immortel*, paraît en feuilletons dans *L'Illustration* des mois de mai, juin et juillet 1888, avant d'être édité chez Lemerre, au cours de l'été. Naturellement, il aura des détracteurs et l'on dira que Daudet a voulu écrire une satire contre une Académie qui n'a jamais voulu de lui. C'est bien entendu faux, puisque l'auteur n'a jamais désiré faire partie de cette Académie. Pour bien le prouver, il ajoutera à sa dédicace première: « A mon cher Philippe Gille comme au plus Parisien de mes amis des lettres j'offre cette étude de mœurs », une précision: « Les insinuations de quelques journaux, voulant faire de L'IMMORTELL l'expression d'une vulgaire rancune de candidat évincé, m'obligent à mettre en tête de cette nouvelle édition la lettre que j'écrivais au *Figaro*, il y a cinq ans: "Je ne me présente pas, je ne me suis jamais présenté, je ne me présenterai jamais à l'Académie". »

Daudet a horreur de toutes les associations, de toutes les coteries, de tous les groupements et n'a jamais accepté de participer à aucun, fut-ce l'Académie française.

A l'automne 1887, Daudet a la joie de fêter la centième représentation de ce qui fut un "four célèbre", cette Arlésienne dont le succès ne s'est plus démenti depuis sa reprise triomphale. Il en est très heureux.

TRAVAIL DANS LA DOULEUR

Daudet est toujours très malade et souffre énormément. Il décrit les diverses formes de ses douleurs: « Quelquefois, sous le pied, une coupure fine, fine - un cheveu. Ou bien des coups de canif sous l'ongle de l'orteil. Le supplice des brodequins de bois aux chevilles. Des dents de rats très aigües grignotant les doigts de pied. Et dans tous ces maux, toujours l'impression de fusée qui monte, monte, pour éclater dans la tête en bouquet ». Il y a aussi la sensation, en marchant, de la jambe qui échappe, qui « glisse sans vie », ou qui fait « un jeté involontaire », ou encore les jambes qui « tricotent ». Il y a encore « l'armure, cruellement serrée sur les reins d'une boucle en acier ». Il y a enfin cette torture que l'on ne peut décrire: « ...pas de mots pour rendre ça, il faut des cris... » Mais, courageusement, le pauvre Alphonse ne crie jamais. Il ne veut pas que sa femme, ses enfants souffrent aussi de son mal. Il sourit, il plaisante, il imite tous ces malades de Lamalou, qui, comme lui, lorsqu'ils veulent faire un mouvement, font en réalité le contraire de celui qu'ils désirent faire et il fait s'esclaffer les invités qui assistent à ces moments si drôles pour eux. Il est resté celui qu'il a toujours été, en public, le causeur éblouissant, le conteur rare, le boute-en-train de tous les repas, de toutes les réunions auxquels il assiste.

Et, tant qu'il le peut, pour ne rien perdre de son activité intellectuelle, qui est ce qu'il redoute le plus, il travaille, il écrit plus que jamais. Son horaire de travail n'a pas changé depuis sa maladie. Levé à sept heures et demie, après ses longues ablutions quotidiennes, il est à sa table à neuf heures précises.

Alors qu'il écrit encore *L'Immortel* paraît, au printemps 1888, *Trente ans de Paris - A travers ma vie et mes œuvres*, édition illustrée, chez Marpon et Flammarion. C'est un recueil d'articles divers et d'histoires de ses livres.

Après la cure habituelle à Lamalou et la parution de *L'Immortel*, qui crée un certain scandale, et dont on vend cinquante mille exemplaires en peu de temps, au cours de l'été, Daudet va revoir son ami le professeur Charcot, avec lequel il a une longue conversation. Charcot ne lui cache rien. Il lui confirme ce que le pauvre Alphonse a compris depuis longtemps: il en a pour la vie. Il ne faut pas penser à une guérison possible. Tout ce que l'on peut faire, c'est essayer d'améliorer son état. Pour cela, Charcot va essayer un nouveau traitement, par "suspension". Ce traitement, barbare, consiste à rester pendu, pendant quatre longues minutes, dont deux minutes uniquement par la mâchoire, au moyen de l'appareil de Seyre, d'où le nom du traitement, dit "pendaison de Seyre". C'est un véritable supplice, insoutenable, qui donne d'intenses douleurs de dents et, surtout, l'impression de désintégration de la colonne vertébrale, avec l'horrible sensation de la moelle qui fond. Lorsque c'est fini, l'homme doit s'accroupir puis se redresser tout doucement pour que tout reprenne sa place. C'est affreux mais n'apporte ni soulagement ni mieux dans l'évolution de la maladie.

Malgré cela, Daudet, courageusement, continue ces séances deux fois par semaine. C'est avec beaucoup de lucidité qu'il décrit ses souffrances, les comparant à celles d'un crucifié, comme le Christ: « *Il Crociato*. Oui, c'était cela, cette nuit. Le supplice de la Croix, torsion des mains, des pieds, des genoux, les nerfs tendus, tirillés à éclater. Et la corde rude sanglant le torse, et les coups de lance dans les côtes. Pour apaiser ma soif, sur mes lèvres brûlées dont la peau s'enlevait, desséchée, encroûtée de fièvre, une cuillerée de bromure iodé, à goût de sel amer: c'était l'éponge de vinaigre et de fiel. » Non seulement ce traitement est absolument affreux à subir et à supporter, non seulement il n'apporte aucune amélioration mais, bien au contraire, il aggrave l'état du malade en se terminant, à la fin du mois de février 1889, par de violentes crises d'hémoptysie, suivies d'une grave dépression avec prostration complète du malade. Daudet a du mal à se sortir de cette nouvelle rechute, qui le laisse en danger de mort pendant quelque temps.

Cependant, à la fin de l'année 1888, sort un nouveau recueil d'articles de l'écrivain, parus dans la presse parisienne des années 1859-65, dans la presse russe de 1870 et américaine, plus récents, sous le titre de *Souvenirs d'un Homme de Lettres*, chez Marpon et Flammarion. Le livre contient aussi la suite de l'histoire de ses livres et reprend quelques récits des *Lettres à un Absent*.

Au mois de mars, le 9, pendant la maladie d'Alphonse, meurt monsieur Allard, père de Julia Daudet, et cela ajoute à la tristesse de cette mauvaise période.

Au printemps, le malade va un peu mieux, mais ne peut reprendre ses douches, traitement qu'il suit depuis assez longtemps déjà mais risque de lui renouveler ses crachements de sang. Il passe son temps chez lui, dans un fauteuil, en fumant sa pipe, ne peut pratiquement pas travailler et ne s'intéresse à ce qui se passe à l'extérieur qu'à propos de la tour Eiffel que l'on commence à monter pour l'Exposition prochaine et dont on parle beaucoup.

*

MARCHAND DE BONHEUR

Ne pouvant rien faire, Daudet réfléchit longuement. Il décide, bien qu'ayant depuis toujours aidé les pauvres et les souffrants autant qu'il le pouvait, de faire davantage pour eux. Il voudrait devenir ce qu'il appelle un "marchand de bonheur". Tous les dimanches matins, plus encore qu'à l'ordinaire, sa porte restera ouverte à tous ceux qui viendront. Il leur prêtera une oreille attentive et, s'ils ont besoin d'argent, ils pourront puiser, discrètement, dans la coupe qui sera toujours pleine de pièces pour les déshérités. Plus d'un jeune écrivain désargenté y prendront en effet, avec discrétion, quelques subsides. Daudet, qui est foncièrement bon et n'a jamais oublié les jours anciens pendant lesquels il n'avait pas même de quoi manger, a toujours eu le souci d'aider, le plus discrètement possible, ceux qui souffrent. C'est ainsi que, entendant des pauvres gens chanter sous sa fenêtre ou réclamer une aide, il leur lance, sans se montrer, quelques pièces. Lorsqu'il se promène dans la campagne, en voiture, il a toujours sa poche pleine de ce qu'il appelle des "papillottes", c'est-à-dire des pièces pliées dans un morceau de papier, pour donner aux pauvres gens qu'il croise sur sa route.

De même qu'il a toujours reçu avec beaucoup d'attention ceux qui souffrent ou ceux qui, attirés par sa réputation, viennent lui demander des conseils pour faire de la littérature. Il n'a jamais montré, pour tous ceux qui venaient ainsi le déranger dans son travail, la moindre impatience, heureux, au contraire, s'il a pu leur rendre service, d'une façon ou d'une autre, et répondre à leurs désirs. Il aime parler longuement avec eux, les interrogeant discrètement sur leur vie, sur leurs désirs, afin de pouvoir les aider du mieux possible, soit en les guidant, soit en les recommandant à des amis. Sa porte est toujours ouverte pour eux, son oreille toujours attentive et, si cela est nécessaire, sa bourse toujours à la disposition de qui en a besoin.

Afin que les plus humbles puissent, comme les autres, avoir accès à la littérature romanesque, Daudet demande à l'éditeur Fayard de créer une édition tout à fait populaire et à très bon marché. Lorsqu'enfin paraissent les premiers fascicules à dix centimes (deux sous !), il est parfaitement heureux. C'est naturellement par son œuvre complète que débute cette "Révolution", d'une "librairie à bon marché", qui annonce: «C'est la première fois que l'œuvre d'un écrivain illustre est mise à la portée du grand public sous une forme aussi élégante et avantageuse. Incroyable ou non, la vérité est celle-ci: Moyennant dix centimes, deux fois par semaine, donnés sans s'en apercevoir, on aura, pour une somme dérisoire, les "Œuvres complètes d'Alphonse DAUDET" ». Les éditeurs ajoutent: « Les livres merveilleux de vie, d'esprit et de sentiment, de ce maître universellement connu, vont pouvoir être enfin **LUS, RELUS et COLLECTIONNES** à loisir par les moins fortunés ». Le "marchand de bonheur" avait triomphé et la collection, après ses œuvres complètes, continua à publier d'autres auteurs. Ce fut un énorme succès.

Sa maladie l'obligeant maintenant à sortir en voiture il n'a pas dédaigné, pour sa première sortie de la rue de Bellechasse, de monter dans celle qui s'est présentée la première. Elle est bien vieille et misérable, comme le sont le cheval et le cocher. Ce dernier, heureux d'avoir enfin un client qui ne méprise pas son équipage peu reluisant, va s'y dévouer et, pour bien montrer sa priorité, s'empresse de peindre les initiales "A D" sur les panneaux et les glaces de sa voiture. Daudet se promènera souvent dans cet attelage, le long des quais ou sur les Champs Elysées, à la recherche du soleil et pour partager encore, comme il le peut, la vie de la foule parisienne anonyme qu'il aime cotoyer, puisqu'il ne peut plus s'y mêler.

Daudet est un homme optimiste. Il l'a toujours été. Pour le prouver, il a souvent raconté, avec beaucoup de plaisir, l'histoire de Fleurance, mariée toute jeune à un seigneur chevalier qui a dû partir à la croisade aussitôt après son mariage. Sept ans plus tard, arrive au château, un soir, un pèlerin barbu qui lui apporte des nouvelles de son mari. La jeune femme le fait entrer et l'invite à sa table. Dans la chanson picarde, explique Daudet, la jeune femme, au milieu du repas, se met à pleurer. Le pèlerin, ému, lui demande pourquoi et elle lui répond qu'elle le reconnaît et qu'il est son mari.

Par contre, dans la version provençale, Fleurance, à peine assise devant le pèlerin, se met à rire et, à la même question, répond qu'elle rit parce qu'elle l'a reconnu comme son mari. En même temps, elle saute sur ses genoux et tous deux rient en s'embrassant.

Cette histoire, faisait remarquer Daudet, montre bien la différence de caractère entre les hommes du Nord et ceux du Midi. Lui-même, jusqu'aux plus mauvais moments, aux pires souffrances, aime plaisanter, pour cacher son état aux autres, d'abord, et aussi pour surmonter et essayer d'oublier, lui-même, son triste état d'homme souffrant et quasiment infirme. Il a toujours eu le don de vivre ses récits. Il mime alors tous les personnages, et aussi les objets qui les entourent, et jusqu'aux arbres, animant par sa joie de vivre et son talent de conteur les repas et les soirées auxquelles il assiste. Si les douleurs deviennent trop intolérables, tout en gardant son sourire, il s'éclipse discrètement, va vomir ou se faire une piqûre de morphine et revient, plus prolix que jamais, continuer à amuser les convives. La plupart du temps, personne ne s'aperçoit de son absence ni ne se doute de ce qui se passe, sauf son ami Goncourt, qui le connaît bien et à qui rien n'échappe.

*

MORT DE TARTARIN

Après sa cure à Lamalou, au mois de mai, qui ne lui apporte toujours aucun soulagement, Daudet a la joie de recevoir, à Champrosay, la visite de Timoléon Ambroy, ce qui le distrait, car il a beaucoup d'affection pour ce cousin avec lequel il a de nombreuses affinités.

Peu après, c'est Frédéric Mistral qui séjourne à Paris et fait de nombreuses visites à Champrosay. Les deux amis se promènent dans le parc, se reposent sur le fameux "banc de Mistral", dans le coin que celui-ci a vite choisi, et se racontent leur vie, les espoirs de leur jeunesse, ce qu'ils ont fait et réussi, ce qu'ils voulaient faire et n'ont pas fait, faisant ainsi le bilan de cette vie qui est pour Mistral celle qu'il a voulue.

Pour Daudet, c'est différent. Venu à Paris par hasard, seulement pour y retrouver son frère, sans ambition, celle-ci lui est venue du milieu dans lequel il a vécu. Son succès a dépassé toutes ses espérances. S'il était resté dans le Midi, sans doute n'aurait-il pas fait la même carrière, se contentant d'écrire des poèmes, ce qui était sa vocation première, et peut-être l'aurait-il fait dans la langue de son pays natal, comme son ami Mistral, restant pour toujours le jeune homme plein d'entrain et d'insouciance qu'il était.

S'il a vécu longtemps à Paris, il n'est pas arrivé à aimer la vie dans la Capitale. Il aime Paris, mais y préfère à tout les grands jardins, comme celui du Luxembourg, les grandes avenues, comme les Champs-Élysées, bordées de grands arbres et il n'a pu y vivre que dans des appartements d'où il voyait de la verdure.

En effet, Daudet est resté un homme de la campagne, qui aime avant tout la nature, les arbres, l'eau, les champs et la terre. La vie en a décidé autrement, mais il est heureux ainsi, entre sa femme qu'il aime et ses beaux enfants, et il ne regrette rien. Les longs séjours à Champrosay lui apportent ce besoin de campagne qui lui est indispensable. Cette langue natale qu'il aime et regrette, il la parle maintenant avec son ami, qui lui lit ses derniers poèmes.

Pendant ces vacances à Champrosay, Daudet reçoit la visite de plusieurs éditeurs, qui lui demandent instamment de poursuivre les aventures de son Tartarin. Il les reçoit au milieu de souffrances insupportables. C'est son estomac maintenant qui le torture. A ses éditeurs, il répond que l'année prochaine il sera mort, ou au moins tellement ramolli qu'il ne pourra plus écrire.

Déjà il ne peut plus travailler et doit user de la morphine pour supporter ses douleurs. Mais elle lui enlève ses facultés de travail, ne lui laissant que des "idées générales".

Il écrit cependant une pièce en cinq actes et six tableaux sur le sujet qu'il a déjà travaillé pour ce roman qu'il n'a pu continuer, Dostoïevski l'ayant précédé en publiant son livre

sur le même sujet. Cette pièce, jouée pour la première fois au Gymnase-Dramatique le 30 octobre 1889, obtient un succès sans précédent pour l'auteur. Il s'agit de *La Lutte pour la Vie*, qui va paraître, le mois suivant, dans *Les Lettres et les Arts*, puis en édition chez Calmann-Lévy, l'année suivante.

Au mois de juin 1890, les Daudet ont la grande joie d'annoncer les fiançailles de Léon avec Jeanne Hugo, la fameuse petite « Jeanne était au pain noir... », la petite-fille du grand Hugo que Daudet aimait et admirait tant.

Après la cure à Lamalou, c'est la parution, chez Dentu, de *Port-Tarascon*, "Dernières aventures de l'illustre Tartarin", dédié « A Léon Allard, au subtil et profond romancier des *Fictions* et des *Vies Muettes*, son frère et son ami Alphonse Daudet offre ce livre d'humour ».

Il a pu finalement écrire ce livre mais ce sera le dernier de la série, puisqu'il a fait mourir son héros. Il a été inspiré pour ce récit par l'aventure, tragique et véritable, de Port-Breton, escroquerie sinistre et de grande envergure imaginée par le pseudo-marquis de Rays, qui ruina et fit mourir de nombreuses personnes, un peu trop naïves et confiantes, poussées par le goût de l'aventure.

C'est le 26 juillet 1877 qu'une petite annonce a paru, proposant à la vente des terres pour 5 francs l'hectare. Le succès a été immédiat et les acheteurs sont partis rapidement vers cette colonie de Port-Breton qui n'existe en fait que dans l'esprit de son inventeur. Embarqués clandestinement le 11 septembre 1879, les "colons" qui ont pu résister aux anthropophages, aux épidémies et à la famine, sont rapatriés au mois de février 1882. L'épilogue de cette triste affaire a lieu au début de l'année 1884, par la condamnation du faux gentilhomme breton à quatre années de prison et 3.000 francs d'amende.

Cette histoire inspire Daudet, qui décide de la faire vivre à son Tartarin, toujours aussi naïf et désireux de connaître des aventures extraordinaires. Il est tout désigné comme proie facile pour l'imposteur car il ne peut qu'être enflammé à l'idée de ce voyage aux antipodes, à une vie dans une île perdue, habitée seulement par quelques indigènes, comme il ne peut que prendre son nouveau rôle de gouverneur de l'île avec le plus grand sérieux, l'assumant d'ailleurs, non sans une certaine noblesse, jusqu'au bout.

Tartarin n'est, comme les autres, qu'une victime de l'escroc. Et si ce dernier en fait tant, c'est qu'il est du Nord, sobre de gestes et de paroles, gardant toujours son sang-froid et s'effaçant derrière celui qui est son porte-parole, le bouillant homme du Midi qu'est Tartarin. C'est du moins ce que Daudet a voulu montrer. D'ailleurs, à la fin, l'homme du Nord disparaîtra pour laisser comme seul responsable l'homme du Midi, qui ira en prison et devant le tribunal, y laissant, avec son honneur et ses biens, l'estime et l'affection de ses concitoyens. Il ne lui restera plus qu'à s'exiler de l'autre côté du Rhône, au bout du pont séparant Tarascon de Beaucaire, où il ne survivra que trois mois à cet éloignement (!) de sa terre natale.

On le voit, les aventures de Tartarin, jusqu'alors si drôles et quelquefois grotesques, se terminent mal pour lui. Ce n'est plus qu'un homme seul, qui succombe sous le poids des malheurs qui se sont abattus sur lui. Et nous ne rions plus, nous ne pouvons que plaindre et prendre en pitié le pauvre héros déchu.

Pourtant, l'histoire n'est pas triste si elle est amère, car Daudet reste l'auteur plein d'humour que l'on connaît. Il y a beaucoup de détails drôles, des clins d'œil pleins de malice. L'histoire commence par l'arrivée de l'auteur et de son fils aîné à la gare de Tarascon, accompagnés par Frédéric Mistral. Alphonse Daudet craint une manifestation désagréable des habitants, et il est tout étonné de traverser une ville vide: les Tarasconnais sont tous partis, pour aller coloniser l'île de Port-Tarascon !

Toujours amateur de chansons, et de chansons provençales en particulier, l'auteur en cite deux; il cite aussi Mistral et, par deux fois, se cite lui-même, n'hésitant pas à se traiter, par l'intermédiaire de son héros, de « gueusard de Daudet ». Il y a encore d'autres allusions à ses amis félibres, sans compter les noms propres qui, pour des provençalaisants, sont tous pleins de signification. De ce point de vue, on pourrait considérer *Port-Tarascon* comme un précurseur de la série des *Tintin* ou des *Astérix*.

D'autre part, Tartarin n'est plus un second Don Quichotte, comme dans les précédents volumes, mais un autre homme du Midi: Napoléon. En effet, comme ce dernier, Tartarin, après avoir été un chef, se retrouve prisonnier des Anglais. De plus, il est abandonné par sa jeune femme Likiriki, la fille du roi Negonko. Son secrétaire écrit un *Journal*, qui devient un *Mémorial*, faisant de lui un second Las Cases. En somme, Daudet, qui a rêvé toute sa vie d'écrire un « Napoléon homme du Midi » et ne l'a jamais fait, l'a esquissé dans ce nouveau livre. Et il y a repris son thème favori: la différence du mensonge et du menteur dans le Nord et dans le Midi. Chez les Méridionaux, ce que les autres appellent mensonges ne sont que le résultat d'imaginations trop riches, débordantes d'idées, auxquelles ils finissent par croire eux-mêmes. Alors que les gens du Nord, lorsqu'ils mentent, ont pour cela un but bien précis et le font « sans joie ni spontanéité ».

Simultanément à sa parution en France, le grand romancier Henry James en fait paraître une traduction à New-York. L'œuvre est très bien accueillie, dans les deux pays. Les victimes de Port-Breton, heureux que l'on ait conté leur triste histoire, offrent à Alphonse Daudet, pour l'en remercier, les sceaux qu'ils ont ramenés de la colonie, ainsi que quelques cuivres de la fanfare qu'ils ont pu sauver.

L'Angleterre pleure la mort de Tartarin dans une « complainte pleine de tendre sympathie » pour le grand Tartarin de Tarascon.

Ainsi, la disparition de Tartarin est-elle regrettée non seulement en France, mais encore hors de nos frontières, où le héros tarasconnais est connu et très populaire.

*

LES DERNIERES ANNEES

Le 27 décembre 1890 est créée, au Gymnase, une nouvelle pièce en quatre actes d'Alphonse Daudet: *L'Obstacle*.

C'est son dernier succès au théâtre, avec *La Lutte pour la Vie*, qui l'a incité à se remettre tout de suite au travail, sur un sujet qui le passionne: l'hérédité, voulant prouver que le fils d'un homme mort fou ne sera pas forcément fou lui-même.

Ayant besoin d'une petite musique de scène, Daudet demande à son ami Massenet de lui indiquer le nom de l'un de ses élèves. C'est le plus remarquable qui lui est envoyé. Il s'appelle Reynaldo Hahn et l'écrivain est tout de suite séduit par ce jeune musicien qui se met immédiatement au piano et lui chante, si bien, des mélodies de lui. Il est aussitôt adopté par la famille Daudet, et devient l'un de ses familiers attitrés.

*

BAPTISTE BONNET

Au début de l'année en cours, Alphonse Daudet a envoyé ses compliments et ses félicitations à un nouveau poète provençal qui a écrit une chronique sur les « Olivades » dans une revue provençale, *Lou Viro-Soulèu*, paraissant à Paris.

L'auteur s'appelle Baptiste Bonnet. Il est né à Bellegarde, situé à mi-chemin sur la route d'Arles à Nîmes, le 22 février 1844. Né dans une famille très modeste, il a dû commencer à travailler, comme aide-berger, à l'âge de 13 ans, puis est devenu valet de ferme. A 20 ans, il doit partir en Algérie pour faire son service militaire. Il y apprend à lire et écrire et commence à composer quelques poésies, en mauvais français, n'ayant parlé que le provençal depuis sa naissance.

Pendant la guerre de 70, il se retrouve à Paris, y est légèrement blessé pendant le siège et profite de sa convalescence pour écrire de nouveaux poèmes. Après un séjour au pays natal, il revient à Paris pour s'y installer, et rencontre une jeune fille dont il tombe amoureux. Il aimerait pouvoir lui écrire, car leurs rencontres ne sont pas fréquentes, mais ne sait pas très bien s'exprimer en français. Il cherche alors un étudiant qui puisse lui donner quelques leçons et fait ainsi la connaissance d'un Arlésien, Antoine Duc, dit Duc-Quercy, qui, amoureux de la langue provençale, encourage son élève à écrire dans son parler maternel. Un peu plus tard, Baptiste Bonnet rencontre un autre Méridional, Maurice Faure, fondateur d'une société, "La Cigale", qui réunit les félibres parisiens n'ayant pas oublié leur langue. C'est lui, le futur ministre, qui initie Bonnet au Félibrige, lui raconte sa belle histoire, lui montre les livres qu'ont écrit les félibres, ceux de Frédéric Mistral et c'est ainsi que l'humble paysan de Bellegarde trouve enfin sa voie: il deviendra un écrivain provençal.

A la suite de la parution de ses *Olivades*, il reçoit deux lettres: l'une de Daudet, l'autre de Mistral.

Le premier lui dit de venir le voir un dimanche matin. Bonnet, fier et heureux de recevoir une invitation de « l'un des plus grands écrivains français » qui, de plus, écrit si bien la langue d'oc, voudrait bien se précipiter chez lui, mais il n'ose pas, car il est pauvre et sans travail. C'est ainsi que, pendant une longue année, chaque fois qu'il fait paraître quelque chose, il reçoit, dans les jours qui suivent, les deux lettres de Mistral et de Daudet, avec l'invitation renouvelée de ce dernier à aller le voir.

Et ce n'est qu'en décembre 90, qu'il se décide enfin à répondre à cette invitation, pour demander de l'aide, car sa femme est malade et il est couvert de dettes. C'est en redingote et chapeau haut-de-forme qu'il se présente chez Daudet, s'exprimant en mauvais français. L'écrivain le met à l'aise en lui répondant en provençal, langue qui, désormais, sera la seule qu'ils parleront entre eux.

Daudet avait l'art de mettre très rapidement à l'aise, quel que soit leur milieu, ses

visiteurs. Son accueil, toujours simple et chaleureux, met immédiatement Bonnet en confiance. Il lui raconte aussitôt sa vie, ses déboires, sa misère. Daudet lui met alors un billet de cent francs dans la main, refusant tout remerciement et toute promesse de remboursement, se déclarant à la fois son banquier et son débiteur. Il lui promet son aide efficace en toutes circonstances et aussi un travail régulier. Bonnet, qui n'appellera plus Daudet que son "Baïle", ne sait comment lui exprimer sa reconnaissance, ayant pu guérir sa femme, habiller ses filles, chauffer sa maison, acheter de quoi manger et, enfin, trouver du travail.

C'est ainsi que naît une amitié solide qui va éclairer et enrichir les dernières années de la vie de l'écrivain et combler celle de Baptiste Bonnet, qui restera fidèle, jusqu'à sa mort, à celui qu'il admire et pour lequel il garde une reconnaissance et une affection infinies. Dès le mois de février suivant, Bonnet écrit un long article sur son Baïle dans le *Viro-Soulèu*: «Une visite à Daudet », dans lequel il part en guerre contre tous ceux qui disent du mal de son bienfaiteur.

Le 7 janvier 1891, Frédéric Mistral fait paraître le n° 1 d'un journal provençal, auquel il donne comme titre *L'Aiòli*.

Dans le n° 11, du 17 avril, paraît, en provençal, un long récit d'Alphonse Daudet ayant pour titre: *La Manécanterie, souvenirs*, dans lequel il se souvient de sa jeunesse à Lyon, à l'époque où il était enfant de chœur. N'est-ce pas ses longues conversations avec Baptiste Bonnet, au cours desquelles chacun rappelle des souvenirs de son enfance, qui l'ont conduit à écrire dans cette langue qu'ils emploient entre eux et qu'il n'a pas eu l'occasion d'écrire depuis longtemps ? On peut le penser. En tout cas, la présence de ce nouvel ami auprès de lui, ces visites fréquentes qui le ramènent ainsi au cœur de sa chère Provence, lui apportent sinon le soulagement de ses souffrances, du moins une joie qui lui permet de les supporter peut-être un peu mieux pendant ces longues heures qu'ils passent ensemble.

*

PELERINAGE A FONTVIEILLE

C'est le 3 février 1891 que Léon Daudet épouse la petite-fille de Victor Hugo, Jeanne. Ce mariage, civil, déchaîne les journaux catholiques et bien-pensants contre Alphonse Daudet, qui n'y est pour rien.

Les jeunes mariés font leur voyage de noces en Provence et s'arrêtent à Maillane, pour passer une journée chez Frédéric Mistral, qui a invité, pour cette occasion, ses meilleurs amis, amis aussi d'Alphonse, dont on parle beaucoup durant le repas.

Le 15 mai 1891, paraît le premier numéro d'un nouvel hebdomadaire marseillais, *La Sartan*, à la première page duquel on peut lire une lettre en provençal, envoyée par Alphonse Daudet, probablement sur la prière de Baptiste Bonnet, que l'auteur cite d'ailleurs. Il propose pour ce journal une devise: « Qui n'est pas rieur et bon enfant, qu'un tonnerre de Dieu l'emporte ! » Elle ressemble à ce qu'il a écrit, pour son propre usage, au milieu de ses pires souffrances: « Quel antiseptique, l'ironie ! »

Sous l'influence de Bonnet, Daudet continuera à aider *La Sartan* et même à lui obtenir des subventions.

A peine revenu de sa cure annuelle à Lamalou, Daudet doit faire un rapide voyage jusqu'à Arles, où se meurt le cousin Tim. Celui-ci l'instituait son unique héritier, s'étant fâché avec son frère. Alphonse, qui avait pensé pouvoir les réconcilier un jour, est d'autant plus bouleversé de cette situation et, malgré l'absence de Léon et sa faiblesse extrême, part immédiatement, avec un ami, car il ne peut voyager seul. Il espère pouvoir arriver à temps pour faire la paix entre les deux frères et faire supprimer par Tim le testament en sa faveur. Le voyage de Daudet réussit pleinement puisqu'il a pu faire épouser à Tim, in extremis, sa "gouvernante". Ce mariage régularise une situation délicate et fait, en même temps, de la nouvelle épouse, l'héritière légale de son mari, ce qui simplifie tout. Mais l'ami qui l'a accompagné dans le Midi a eu bien peur pour son malade qui, pendant ces deux longs trajets, s'est évanoui à plusieurs reprises. Comme il tardait à revenir à lui, l'ami, affolé, avoua qu'il avait été sur le point de tirer la sonnette d'alarme. Enfin, tout s'est bien terminé.

Ajoutons que cet ami devant aller passer trois jours sur la Côte d'azur, où il avait à faire, Daudet profite du répit que lui donne une amélioration de l'état de Tim et de l'assurance qu'un médecin, appelé par lui de Paris, lui a donnée quant à une guérison prochaine, pour se faire conduire jusqu'à Montauban et à son moulin. De la plateforme où il se trouve, Alphonse contemple longuement, pour la dernière fois, l'immense panorama qui, au-delà de la vallée du Rhône, lui fait deviner Nîmes et, au pied des Cévennes que l'on voit, Alès, la ville de ses débuts dans la vie d'adulte.

Devant ce magnifique paysage qui résume toute une grande partie de sa vie, il pense à tout ce qui lui est arrivé depuis l'époque lointaine de sa découverte de Montauban et du moulin. Que de chemin parcouru ! L'enfant insouciant de Bezouze et de Nîmes,

l'adolescent malheureux d'Alès, après la pauvreté complète, est devenu l'un des auteurs les plus populaires de France et hors des frontières. Il a connu la gloire. Ses livres s'arrachent dès leur parution, ses pièces de théâtre remportent un large succès. Cependant, au faite de cette carrière remarquable, comblée par le bonheur d'une famille aimante et unie, la maladie est venue jeter sur lui un manteau noir qui l'enserme de plus en plus. Il sait qu'il devra bientôt quitter cette terre de joies et de souffrances et que c'est bien probablement la dernière fois qu'il se retrouve ainsi, tout seul, devant cette vastitude. Est-ce cette contemplation qui le trouble au point qu'il en oublie, dans la salle d'attente de la gare, où il attend le train, son éternel Montaigne qui ne le quitte jamais ? Heureusement, quelqu'un qui le connaît le retrouve et le lui renvoie.

Cette année voit encore la publication d'un nouveau roman, *Rose et Ninette*, avec cette dédicace: « A mon cher fils Léon Daudet, au poète et au philosophe, je dédie cette page de la vie contemporaine ». Il y traite là le problème du divorce, qui a fait des ravages après la loi Naquet l'autorisant. Se doute-t-il qu'il y en aura bientôt un dans sa famille, concernant justement celui auquel il dédie le livre ?

Pendant ce temps, diverses revues provençales publient encore des textes de lui. L'influence de Baptiste Bonnet se fait toujours sentir. D'autant plus que, son "Baïle" lui ayant demandé d'écrire ces souvenirs de son enfance qu'il raconte si volontiers, Bonnet a suivi ces conseils et Daudet s'est engagé à les lui traduire en français afin de pouvoir les publier. Bonnet en est ravi en même temps que très fier.

En décembre, *Sapho* est reprise au Grand Théâtre de Paris, avec la grande comédienne Réjane, qui obtient un franc succès dans son interprétation de la chanson de Magali.

Malgré ses pénibles souffrances, Alphonse Daudet décide de fêter comme il convient les vingt-cinq ans de son mariage avec la fidèle Julia. Une soixantaine d'amis intimes se réunissent donc ce soir-là, par petites tables. Parmi les invités, se retrouvent Emile Zola, Edmond de Goncourt, madame Bizet, le peintre américain Whistler, et bien d'autres célébrités. La Princesse Mathilde a envoyé une gerbe de vingt-cinq épis de blé en argent. Toute la soirée, on entend des czardas, ces airs tziganes dont Daudet raffole.

Le 4 février 1892, le Gymnase donne la première représentation d'une nouvelle pièce en trois actes que Daudet a écrite en collaboration avec Léon Hennique, *La Menteuse*. Elle est tirée d'une nouvelle de l'auteur, que republie, à cette occasion, les *Annales Politiques et Littéraires*.

Le même mois, la joie entre dans la famille avec la naissance d'un garçon, Charles, fils de Léon et Jeanne. Alphonse, dont les enfants font le bonheur, est comblé.

C'est au cours du printemps qui suit que le peintre Eugène Carrière peint deux portraits de l'écrivain. Le premier, dont le Louvre héritera plus tard, ne plaisant pas à son auteur, il en réalise aussitôt un second. Ce dernier, très beau et très connu, montre un homme accablé par la douleur, paraissant beaucoup plus vieux que les 52 ans qu'il a en réalité. Il nous apparaît très émouvant par son expression même.

DAUDET ACADEMICIEN !

Baptiste Bonnet, heureux et fier de l'amitié de Daudet et, plus encore, du désir du grand homme de traduire ses souvenirs en français, ne cesse de se répandre en éloges sur lui dans les milieux provençalisants qu'il fréquente dans la capitale.

La nouvelle de ce travail que va entreprendre Daudet est très rapidement connue de tous et très favorablement accueillie. L'ami Paul Mariéton exulte: « Quand je vous disais qu'il n'y avait pas meilleur provençal que Daudet. Il faut avoir lu bien superficiellement son œuvre pour ne pas savoir qu'il ne s'en prend jamais qu'aux ridicules bourgeois, aux déformations banales d'une éducation fautive, et qu'il a toujours, dans sa Provence, salué la saine nature et le paysan son serviteur ». Et pourtant, Daudet s'est servi de Mariéton pour modèle de son personnage bègue du Pascalon de *Tartarin sur les Alpes*. Mais Mariéton n'en est pas moins resté un excellent ami, qui fréquente assidûment la maison Daudet.

Les Provençaux de Paris sont fiers de voir l'auteur illustre revenir à sa langue natale, qu'il n'a jamais oubliée, mais seulement, peut-être, un peu négligée au profit de son œuvre française. Sa collaboration à diverses revues provençales devient en effet beaucoup plus fréquente.

L'année 1893 sera une grande année de ce retour au pays natal. Et, tout d'abord, Alphonse Daudet, bien connu pour son horreur de tout embrigadement dans une société, quelle qu'elle soit, vient d'accepter d'être membre de l'Académie... de Nîmes. Il a pourtant toujours refusé, et refusera toujours, d'entrer à l'Académie française ! Il explique sa décision en quelques mots à son ami Mistral: « Oui, la province est bête de se laisser manger par Paris, et surtout par le boulevard hideux. Je suis pour les petites capitales, et si le vent de misère ne m'avait jeté sur le trottoir parisien, jamais mon instinct, jamais mes goûts ne m'auraient porté au Nord ». Cela, il l'a dit et redit de très nombreuses fois et l'a toujours pensé. Ce n'est pas cet événement qui a suscité cette prise de position.

Cependant, il faut bien préciser que cette nomination à l'Académie de Nîmes ne l'engage à rien. Elle est purement honorifique et il a tenu à donner, à son Secrétaire perpétuel, les raisons de cette acceptation: « Une académie comme la vôtre n'exigeant ni visites, ni intrigues, ni plates démarches d'aucune sorte, n'a rien qui m'effarouche et j'accepte bien volontiers le titre de membre honoraire que vous m'offrez ». Ah ! ces démarches préalables aux élections académiques parisiennes ! C'est sûrement ce qu'il a toujours le plus détesté ! Etre obligé d'aller quémander, auprès des amis et, plus encore, auprès des autres, connus ou encore inconnus de lui, une place au milieu de leur Compagnie, cela, non, il n'aurait jamais pu s'y résoudre.

Le 20 janvier, le Grand Théâtre de Marseille, joue un opéra-comique en un acte, d'Edmond Siviende et musique de Parès, d'après Alphonse Daudet. C'est *Le Secret de Maître Cornille*.

En avril, on apprend que la Société des Félibres de Paris a décidé, à l'unanimité, d'offrir à Alphonse Daudet la présidence de leur grande fête à Sceaux, devenue ville félibréenne depuis que Paul Arène, se promenant par là avec des amis, y avait découvert le tombeau du gardois Florian. Depuis 1879, chaque année, les félibres parisiens ont pris l'habitude, toujours fidèlement respectée, de se réunir à Sceaux pour une grande fête, présidée par une personnalité du Félibrige.

Après Frédéric Mistral, Théodore Aubanel et d'autres, la fête annuelle serait donc présidée par Alphonse Daudet, grand écrivain français, mais aussi écrivain provençal et félibre.

C'est probablement Baptiste Bonnet qui a eu cette idée, d'ailleurs immédiatement acceptée par tous avec un grand enthousiasme. Il met au point, avec son cher *Baïle*, le déroulement de la cérémonie. Car il ne faut pas oublier que Daudet est quasiment infirme et ne peut, en tout état de cause, se permettre de rester debout longtemps, pour faire un discours et présider la fête.

Ce n'est d'ailleurs pas un discours académique qu'il fera, mais une causerie « à la bonne franquette ». Il en a trouvé le sujet: « L'influence du soleil sur l'esprit humain, et les rencontres amicales qui se font chaque jour par hasard, à la faveur d'une langue ». Il espère que cette fête sera l'occasion, pour Paul Arène, fâché avec lui depuis plusieurs années, de revenir vers lui et cette idée seule le déciderait à y aller, tant elle le rend heureux.

Mais un méchant article paraît, écrit par un Provençal qui ne connaît pas Daudet et ne lui pardonne pas ses « tartarinades ». L'écrivain en est navré et décide de ne pas paraître à Sceaux, pour éviter toute polémique et tout incident fâcheux. Bonnet en est absolument désolé et essaie de faire revenir son Baïle sur sa décision. En vain. Il se console en lui promettant qu'il ira à Sceaux l'année prochaine. C'est François Coppée qui le remplace et fait l'éloge de celui qui n'a pu venir.

*

HENRI NER

Au cours de cette fête, les résultats des concours littéraires des Félibres de Paris sont proclamés. C'est un jeune félibre qui annonce les prix de langue d'oc. Il s'appelle Henri Ner et, lui aussi, aime et admire Daudet, auquel il fait référence dans son discours, quoique ne le connaissant pas encore. Il va pourtant devenir son collaborateur. Nous le retrouverons.

Pendant l'été qui suit la fête de Sceaux, Bonnet, sur les conseils de Daudet, se rend dans le Midi pour passer quelques jours avec sa fille qui y séjourne. En effet, Daudet ne peut le recevoir à Champrosay, comme il s'en faisait une joie, parce que, cédant aux prières de son « beau Lucien », la famille doit partir en Suisse, le 1er ou le 2 septembre et ensuite se rendre à l'invitation des amis Parrocel, chez lesquels ils ne sont plus allés depuis longtemps. Ils ne rentreront qu'au début du mois d'octobre. En même temps, Daudet s'occupe auprès de l'employeur de Bonnet de lui obtenir un congé.

Du Midi, Bonnet écrit à Daudet pour lui dire sa joie d'avoir revu sa fille. Ce dernier lui répond qu'il n'a pu quitter Champrosay, ayant eu peur, au dernier moment, des tracasseries qu'allait lui causer ce voyage, alors qu'il est en si mauvais état physique. Léon est venu chercher Lucien pour le ramener avec lui en Suisse. Lui-même est heureux de ces vacances calmes entre Julia et Edmée. Mais il ne reste pas inactif pour autant. Il a travaillé à la préface qu'il veut écrire pour le livre de Bonnet qu'il va traduire. Elle est presque terminée.

En cette année 1893, le malade a suivi sa dernière cure à Lamalou. Pas plus que les précédentes elle ne lui a apporté de soulagement et même, cette année, elle a été plus douloureuse et difficile que d'habitude. C'est pourquoi il y renonce définitivement.

Le 7 décembre, le Grand Théâtre d'Avignon donne une représentation de *L'Arlésienne*, au cours de laquelle la célèbre « Marche des Rois » est chantée entièrement en provençal.

Daudet en est heureux. L'année, pour lui, a commencé et s'est terminée par deux grands succès en Provence, l'un à Marseille, l'autre à Avignon. Cet accueil enthousiaste de ses deux pièces prouve qu'en Provence, s'il y a toujours quelques mauvais coucheurs, le public est loin de bouder l'auteur parisien qui n'a jamais oublié son pays natal.

Dès la rentrée, Daudet va voir son protégé Bonnet chez l'éditeur Dentu, chez qui il lui a trouvé du travail, pour lui parler longuement de ses projets concernant le texte de ses souvenirs. Il le trouve trop long pour en faire un seul volume et lui propose d'en faire trois, correspondant à une *Vie d'Enfant*, une *Vie d'Adolescent* et une *Vie d'Homme*. Il lui demande aussi, car ce travail va être très long, s'il ne peut pas trouver un jeune homme ayant besoin d'argent, qui connaisse en même temps, et aussi bien, les langues française

et provençale, et qui aurait suffisamment d'ardeur pour dégrossir le premier travail de traduction sur lequel tous deux pourraient ensuite plus facilement travailler.

C'est ce jeune homme qui était à Sceaux que propose Baptiste Bonnet à son Baïle: Henri Ner.

Cette collaboration qui va s'établir entre les deux hommes sera l'objet de bien des calomnies de la part de ceux qui n'aiment pas le père de Tartarin . Ils ne cesseront de proclamer que Daudet a pris un nègre pour faire un travail qu'il s'attribuera plus tard. Il serait fastidieux d'entrer ici dans cette polémique. Disons seulement que jamais Henri Ner n'a fait le travail d'Alphonse Daudet. Celui-ci, qui est alors au faite de sa gloire, dont chaque parution de livre suscite un enthousiasme énorme, se traduisant par des ventes records en quelques jours, a tout à perdre, et rien à gagner à commencer cet énorme travail de traduction qui ne lui rapportera rien et qu'il entreprend par pure amitié pour celui qu'il appelle familièrement Brisquimi. Il désire aider ce jeune paysan de chez lui, qui a des dons d'écrivain mais écrit beaucoup mieux le provençal que le français. Il veut le faire reconnaître comme tel par tout le monde et pas seulement par le public restreint que lui vaudront ses écrits dans la langue de son pays. Pour cela, il va sacrifier sa propre œuvre, alors qu'il est très malade et sait ses jours comptés et que déjà ses souffrances atroces l'empêchent de réaliser tous ses projets.

Peut-être, inconsciemment, est-il heureux de travailler, par personne interposée, à une œuvre en provençal, œuvre qu'il aurait pu et dû faire lui-même, mais qu'il n'a pu mener à bien, trop pris par son œuvre française, par sa femme "du Nord", ses amis parisiens et cette ambiance de la Capitale, peu favorable à un tel projet. Ainsi, avant de disparaître, aura-t-il laissé, à travers l'œuvre d'un autre, pour lequel il a une affection de père, quelque chose qui le rattache à son cher pays natal.

En tout cas, c'est avec beaucoup de soin qu'il va aider Ner dans ce travail délicat.

Henri Ner est un jeune répétiteur qui a la passion d'écrire mais n'a encore rien publié. Il ne peut qu'être flatté de cette collaboration étroite avec le grand écrivain à succès, même si le travail qu'on lui demande peut lui paraître bien ingrat et le laisser dans l'ombre. Mais il doit savoir que Daudet, lui, n'est pas un ingrat et qu'il ne peut que gagner à cette collaboration. Il y gagne d'abord un salaire, donné par Daudet lui-même. Plus tard, celui-ci l'aidera à publier ses livres, en l'introduisant chez son éditeur. D'ailleurs, aussitôt en relation avec Daudet, Ner lui apporte son premier manuscrit et Dentu accepte la demande de l'écrivain, en publiant ce livre, *L'Humeur Inquiète* et en le payant aussitôt, avant même de savoir s'il en vendra. Pour le livre suivant, que refuse d'abord l'éditeur, Daudet a tant insisté qu'il finit par le publier aussi. D'un autre côté, Daudet a pu faire obtenir à Ner un poste à Paris, qu'il convoitait depuis longtemps mais n'avait jamais pu obtenir jusque-là.

Alphonse Daudet, comme toujours, essaie de faire tout ce qui est en son pouvoir pour aider un jeune écrivain à être connu et ne s'en est jamais servi pour son propre travail. Ainsi, Ner, qui signera ses livres Han Ryner, fait-il un premier travail rapide de

traduction du texte de Bonnet, qu'il soumet ensuite à Daudet. Celui-ci le rectifie à sa façon, trouvant quelques fois que la traduction n'est pas tout à fait exacte ou traduit mal la pensée de son auteur. Il propose alors d'autres termes ou expressions, qu'il soumet à son tour à Ner. Ainsi s'échange entre eux, en dehors de leurs entrevues, une correspondance importante qui révèle la minutie du travail de Daudet sur les textes de son ami Bonnet et sur la traduction qui lui en est proposée.

En même temps, il écrit sa longue préface au premier volume des trois livres à paraître. C'est Dentu qui le publie, dans une édition à 3,50 francs, avec le titre suivant: *Batisto Bonnet - Un paysan du Midi - Vie d'Enfant - Traduction et présentation par Alphonse Daudet* .

Le deuxième volume ne paraîtra que deux ans après la mort du traducteur. Ce sera le même titre, avec seulement *Le Valet de Ferme* à la place de *Vie d'Enfant*, et une préface de Léon Daudet, son père n'ayant pas eu le temps de finir la sienne.

*

ETE A CHAMPROSAY

Dans sa préface au livre de Baptiste Bonnet, Daudet fait part de son rêve pour ce dernier: le retour de Bonnet à Bellegarde, son village natal, où il a fait l'achat d'un petit mas entouré de quelques terres qu'il travaillera le jour et, le soir, pour se reposer, fera le récit de la vie de son village.

Tous deux font aussi un autre rêve, dans lequel ils ne seront plus séparés. Daudet achètera ce vieux mas de *Mireille*, celui de la Fontaine-du-Roi qui a appartenu à sa famille. Baptiste y habitera, comme régisseur, et son Baïle viendra l'y voir. Ils choisissent déjà, en pensée, les livres de la bibliothèque, toutes les promenades qu'ils pourront faire ensemble, à Nîmes, Arles, Beaucaire, Avignon, Les Baux, Maillane, sans oublier Fontvieille. Ces projets, ou plutôt ces rêves sont le sujet favori de leurs longues conversations.

Pendant ce temps, le malade oublie un peu les souffrances de son pauvre corps torturé.

Cependant, après la parution, en 1893, d'un livre intitulé *Les Mères*, qui rassemble les textes admirables que l'auteur a écrits sur ce sujet dans ses œuvres, c'est, l'année suivante, la sortie d'un autre livre, chez Dentu, intitulé *Entre les Frises et la Rampe - Petites études de la vie théâtrale*, avec une « Lettre à Jules Ebner », son secrétaire fidèle et dévoué, datée du 16 janvier 1894.

Au mois de juin suivant, renouvelant l'entorse faite, en faveur de sa ville natale, à sa règle bien établie de refuser tous les honneurs, d'où qu'ils viennent et quels qu'ils soient, Daudet accepte la présidence d'honneur d'une nouvelle société de Nîmois et Gardois de Paris, baptisée du nom de la spécialité culinaire nîmoise: La Brandade (*La Brandado*). Ne pouvant aller à sa première réunion, il envoie une jolie lettre d'excuse en provençal, pleine d'humour, qui obtient le plus franc succès.

Ce même été, les Daudet, devant l'insistance de leurs amis Parrocel, avaient décidé de retourner en Provence pour passer le mois de septembre chez eux et, profitant de ce séjour, étaient heureux de revoir Timoléon Ambroy, sans compter, bien entendu, la joie d'être près de Maillane et d'y revoir souvent Mistral. Mais Baptiste Bonnet, dans sa crainte de voir partir son cher Baïle pour ce long voyage, alors qu'il est si malade, l'adjure de n'en rien faire. Madame Daudet, devant les hésitations de son mari, préfère renoncer à ce voyage qui, c'est vrai, pourrait être une imprudence.

La famille reste donc à Champrosay, où l'écrivain s'occupe de finir le livre commencé, *La Petite Paroisse*, ainsi que la préface du livre de Bonnet. Celle-ci paraît alors dans *Le Journal* et annonce la sortie prochaine des trois volumes des Mémoires du paysan de Bellegarde. Travailler, pour Daudet, est important. Pendant qu'il écrit, il a moins de temps pour penser à sa maladie et à ce qui l'attend: la douleur physique est certes difficile à supporter, mais sa hantise est de perdre un jour ses facultés intellectuelles. Ce serait terrible pour lui, mais tout autant, sinon plus, pour sa famille. Il ne voudrait pas lui donner le spectacle d'une déchéance mentale.

Vers la fin de l'année, Mistral vient séjourner à Paris, pour y recevoir la rosette d'officier de la Légion d'honneur et les deux vieux amis se voient souvent, ce qui console Daudet de n'être pas allé en Provence pendant l'été.

En décembre, Léon apprend à son père la mésentente qui règne dans son ménage. Ce n'est rien de grave, sinon quelques incompréhensions comme il peut y en avoir dans tous les ménages, sans que cela ait de graves conséquences. Mais le ministre Naquet vient de faire voter une loi sur le divorce et les séparations définitives sont devenues plus nombreuses depuis quelque temps. Alphonse Daudet va faire une démarche auprès des parents de Jeanne, mais il échoue et ses enfants divorcent. C'est pour lui, et pour tous, un grand chagrin, car on avait été si heureux de cette alliance avec la famille du grand Hugo. Et puis il y a le petit Charles auquel on est si attaché. Quelle tristesse ! L'écrivain va immédiatement mettre en train un livre qui dénoncera les conséquences malheureuses d'une telle séparation. Il aura pour titre: *Soutien de Famille*.

En 1895, Daudet fait paraître le roman écrit dans le même temps qu'il s'occupait de la traduction des souvenirs de Bonnet. Il s'agit de *La Petite Paroisse*, qui porte en sous-titre: "Mœurs conjugales" et a pour épigraphe ces mots, qui en résument le contenu, une étude de la jalousie: « Jaloux n'a paix ne soir ne matinée (Vieux texte) ». En même temps que de jalousie conjugale, il s'agit aussi du pardon de l'adultère. Le décor de cette histoire est la propriété de Champrosay et ses environs, reconnaissables malgré la transposition qu'en fait l'écrivain. Ce nouveau roman est édité par Lemerre et sa traduction paraît en même temps à New-York. Le texte est déjà passé dans *L'Illustration*, au cours du dernier trimestre 1894.

Cette nouvelle publication apporte à l'auteur un certain calme et l'encourage à travailler encore plus.

Les amis de Goncourt ont demandé à Daudet d'accepter la présidence d'une fête qu'ils voudraient offrir à leur maître à l'occasion de ses soixante-treize ans. Non seulement il accepte avec joie, mais il demande à Zola de faire avec lui une démarche auprès de Raymond Poincaré, alors ministre de l'Instruction Publique, pour obtenir la rosette d'officier de la Légion d'honneur pour leur ami.

C'est le 28 février qu'a lieu cette grande manifestation, en présence de Poincaré. Alphonse Daudet y prend la parole pour exalter l'amitié qui le lie depuis déjà longtemps à Edmond de Goncourt. C'est d'ailleurs pour lui prouver son affection qu'il a accepté, exceptionnellement, de venir présider une telle fête et y faire un discours.

*

VOYAGES

La maladie laissant au patient une trêve légère, et n'ayant pas fait le voyage projeté, en Provence, aux dernières vacances, les Daudet décident d'aller passer le mois de mai en Angleterre.

La vue de la mer, à Calais, est un enchantement pour Daudet, qui en est privé depuis si longtemps. Depuis le voyage en Corse il n'a plus pris de vrai bateau et il retrouve tout son plaisir d'autrefois à se retrouver sur l'eau. Négligeant les cabines, il reste sur le pont pendant toute la traversée.

En arrivant à Londres, les voyageurs ont la surprise d'être accueillis, à l'arrivée du train, par leur vieil ami Henry James, qui les conduit à l'hôtel où ils ont retenu un appartement.

Ils retrouvent aussi un autre vieil ami, l'explorateur Stanley, dont Daudet a dévoré les livres pendant qu'il souffrait tant, essayant de se dépayser, par ces lectures, pour oublier le quotidien si pénible et vivant, par l'imagination, ce que son pauvre corps ne lui permettait plus de faire. Ils vont aussi rendre visite au romancier Georges Meredith, qui s'intéresse à la littérature provençale au point de traduire un passage de *Mireille* qui figure parmi ses œuvres.

Ils font encore de nombreuses visites à une vieille amie de Flaubert et voient grand nombre de gens importants, désireux de connaître le grand écrivain français. Mais Daudet refuse de nombreuses invitations, ne voulant pas se fatiguer trop. Il est surtout venu pour connaître Londres et y fait de longues promenades en voiture, découvrant tous les quartiers. Certains aspects de la ville le déconcertent, mais il veut tout voir, tout connaître.

Avec Léon, Daudet visite longuement le British Museum, où ils passent de grands moments devant les frises du Parthénon, qui lui inspirent de longues réflexions qu'il fait partager à son fils.

Ce voyage, ce dépaysement de quelques semaines, fait le plus grand bien au malade, qui en revient tout ragaillardi.

Au début de l'année 1896, on recommence à parler d'une possible candidature de l'écrivain à l'Académie française. Des émissaires lui sont envoyés. Les journaux de Paris et de province s'y intéressent, persuadés que Daudet, cette fois, se laissera faire. C'est mal le connaître. Malgré les pressions de sa famille, de sa femme elle-même, il continue à refuser obstinément ce fauteuil qu'on lui propose. Il n'a pas changé d'idées ni de sentiments envers ces groupements d'hommes.

Profitant du calme, bien que relatif, que continue à lui laisser l'horrible maladie, Daudet décide de faire enfin ce voyage toujours projeté mais jamais réalisé, auquel il rêve depuis longtemps: aller à Venise.

C'est le 29 mars qu'a lieu le départ. Alphonse est rajeuni, joyeux et excité comme un enfant. Malheureusement, ce voyage sera moins heureux que celui de l'année précédente.

Pour un tel passionné d'eau et de bateaux, Venise ne pouvait qu'être une ville de rêve et, en effet, il aime beaucoup la cité lacustre. A peine arrivé, il loue une gondole et passe ses journées sur l'eau, se faisant promener sur tous les canaux, voulant visiter ainsi la ville entière. Pour un homme qui marche très difficilement et aime tant vivre sur l'eau, il est comblé. Rien ne saurait lui plaire davantage. Hélas ! il ne peut en profiter longtemps, tombant assez rapidement très gravement malade.

Il doit rentrer à Paris, avec sa famille, emmenant avec lui l'homme d'étage de son hôtel qui lui a été personnellement attaché pendant sa maladie. Celui-ci, un Romain dont la femme malade et les enfants vivent à Rome, a refusé de le quitter, lors de son départ, et demandé de l'accompagner jusqu'à Paris. Il y restera jusqu'à la mort de son maître, et même après, au service de Julia Daudet, pendant encore de longues années. Cette anecdote prouve, une fois encore, combien le malade était un personnage bon et attachant.

Peu de jours après son retour à Paris, après une absence de seulement une quinzaine de jours, son fils Léon est très malade, atteint d'une grave fièvre typhoïde.

Alphonse, malgré son état de santé toujours précaire, passe de longues heures à son chevet, en de longs bavardages, pour le distraire et le faire patienter. Lui-même a interrompu son propre travail pour être tout à son fils. Léon se souviendra de ces longs jours pendant lesquels son père ne le quittait pas, lui permettant, par cette présence attentive et constante, de surmonter sa maladie.

*

1896: ANNEE DE DEUILS

L'année 1896 n'est pas favorable à Alphonse Daudet. Après son voyage à Venise interrompu par une grave maladie et la maladie non moins grave de son fils aîné, c'est la mort de plusieurs êtres chers qui va le frapper.

Le 8 juillet, le cher vieux Timoléon, le presque frère de Fontvieille, qui ne s'est jamais remis très bien de la maladie qui a failli l'emporter cinq ans auparavant, meurt, à Arles. Le pauvre Alphonse voit finir, avec lui, cette période de sa vie qui l'a tellement attaché au domaine des Ambroy, à ce Montauban où il a connu de si grandes joies, passé tant de belles et bonnes heures, le pays de *son* moulin qui lui a inspiré ses meilleurs contes.

Il en est très triste et, à Goncourt qui arrive, le 11, à Champrosay pour son séjour annuel et lui dit qu'il a appris la mort de Tim et pensé au chagrin qu'il doit en éprouver, il répond qu'il en a eu beaucoup, ajoutant: « Maintenant, comme amitié, dans le Midi je n'ai plus que Mistral; dans le Nord il ne me reste que vous ».

Il lui reste cependant Baptiste Bonnet, qu'il a fait venir à Champrosay mais qui, refusant d'accepter une longue invitation sans contrepartie, soigne les roses et le jardin. Les deux hommes sont heureux d'être ensemble, Bonnet ravi de ne plus quitter son cher Baile; ce dernier heureux, lui, de cette présence d'un compatriote qui, par ses conversations en langue du pays natal, le console de ne plus pouvoir se rendre en Provence. En même temps, le vœu de Daudet, formulé dans sa préface au livre de Bonnet, est exaucé: celui-ci vient d'être mis, sur ordre du Ministre de l'Instruction publique, dans le catalogue des livres courants des bibliothèques scolaires.

Cette même année, un jeune auteur dédie sa première œuvre, *Les Plaisirs et les Jours*, à Alphonse Daudet, avec son « admiration infinie devant une imagination de génie, une beauté d'art, une vie de saint... ». C'est Marcel Proust, fervent d'Alphonse Daudet, dont il a laissé un très beau portrait, et ami de son fils Lucien.

Edmond de Goncourt est donc arrivé le 11 juillet à Champrosay. Malade depuis longtemps, il s'alite quelques jours après son arrivée et ne se relèvera pas. Il meurt le 16 au matin. Alphonse Daudet écrit le récit des dernières journées de son ami sous la forme d'un Journal, auquel il donnera le titre d'*Ultima*, qui fait partie de ses *Notes sur la Vie*.

Edmond de Goncourt a nommé son ami comme exécuteur testamentaire, le chargeant ainsi de fonder, après sa mort, la fameuse Académie Goncourt qu'il a souhaitée. Cependant, le testament ayant été mal rédigé, les héritiers naturels, parents lointains et inconnus, le contestent, compliquant et empoisonnant par des procès la dernière année de sa vie. C'est son fils Léon qui prendra sa suite.

Les deuils de cette triste année ne sont pas terminés. Au début de décembre est mort Etienne Parrocel, l'hôte chaleureux de Saint-Estève et enfin, le 17 décembre, c'est le vieil ami Paul Arène qui s'en va à son tour. Malgré la fâcherie intervenue entre eux, Alphonse pleure le compagnon de sa jeunesse.

L'AMOUR DE LA "PETITE PATRIE"

Au milieu de cette année de deuils et de tristesse, un événement a eu lieu, donnant à Alphonse Daudet l'occasion d'exprimer ses idées sur le régionalisme.

Cela ne peut étonner personne lorsqu'on connaît l'amour passionné qu'il a toujours eu pour son pays natal. Nîmes, où il est né, avec ses environs, où il a été élevé: Fons, Redessan et surtout Bezouze, puis, de l'autre côté du Rhône, Avignon et Arles, Fontvieille, Maillane, Châteauneuf-du-Pape, Tarascon et Beaucaire, auxquels il faut ajouter la Camargue, voilà ce qu'est pour lui la Provence. Il y a aussi Bellegarde et ses environs, pays de Baptiste Bonnet, où sa propre famille avait habité au mas de la Fontaine-du-Roi. Une bonne partie de son œuvre est inspirée par ce pays mais, même lorsqu'il a écrit d'autres romans, de "mœurs parisiennes", c'est davantage pour décrire, d'un œil d'entomologiste la ville où il vivait qu'il les a écrits que par amour pour une Capitale dont il n'aimait pas beaucoup la vie. Et, s'il y a quelquefois fait paraître un Méridional, ce ne seront, comme son Jean Gausson, victime de la très Parisienne Sapho, ou son Nabab, que des héros malheureux.

Cette prédilection pour sa Provence n'est plus à démontrer. C'est pour Nîmes qu'il a fait une entorse à son antipathie viscérale pour toute académie et pour toute association, comme il en a fait une pour son ami Frédéric Mistral en acceptant de figurer sur les listes des premiers félibres. Aucune société purement parisienne n'aura pu obtenir son adhésion, sinon celles représentant sa ville natale ou sa chère Provence.

On comprend alors pourquoi cet homme, si attaché à ce pays, a accueilli comme un fils et comme un disciple choisi, le paysan de Bellegarde Baptiste Bonnet, qui représentait pour lui tout ce qu'il n'avait pu être. Il le guida pour lui faire conter, dans sa langue maternelle, tout ce qu'il savait de son pays: ses habitudes, sa vie quotidienne avec son travail et ses distractions, ses légendes, bref, tout ce qui fait la vie et l'originalité d'un village en particulier, jamais tout à fait le même que ses voisins.

C'est cet état d'esprit qui lui a fait accueillir avec la même joie, le même enthousiasme et la même adhésion, le livre d'Eugène Le Roy: *Le Moulin du Frau*. Pour Daudet, de tels livres renferment des richesses incomparables, des trésors merveilleux qui parlent à son imagination, en faisant revivre, avec tous ses détails, une petite région de la France profonde. Le souci d'Eugène Le Roy d'écrire vrai, de ne rien laisser perdre de ce qui a fait sa "petite patrie", enchante Daudet, qui n'a jamais cessé de répéter: « Le vrai ! - mon seul dieu en art ».

Il aurait voulu que l'on fit la même chose partout en France, dans toutes les régions, pour sauver leur patrimoine ancestral, leurs particularismes qui ont fait, partout, ce que nous sommes avec, pour chacun, une hérédité venue du sol natal à une époque où il y avait peu de mélanges entre les diverses régions.

En cette année 1896, il a enfin l'occasion d'exprimer publiquement ces idées, par le truchement d'un journaliste venu l'interroger à l'occasion d'un congrès qui se tient à Avignon, le 22 septembre, sur le thème suivant: « Rendre au provençal sa place

habituelle à l'église, à l'école et à la tribune ».

Malgré sa phobie des interviews et son horreur des confessions publiques, Alphonse Daudet a accepté de donner son témoignage sur un sujet qui lui tient trop à cœur pour pouvoir le refuser.

Bien entendu, il n'assistera pas à ce congrès. Il ne faut pas lui en demander trop ! Ce genre de discussion publique n'est pas du tout dans ses goûts. Mais il trouve normal que les Provençaux demandent le retour de leur langue à ses droits légitimes, préférant cependant, quant à lui, les œuvres aux parlottes sans fin et la plupart du temps stériles. Il approuve les justes revendications des Provençaux pour sauver leur langue, par tous les moyens possibles, et surtout, pour les jeunes, l'enseignement de cette langue depuis l'école primaire jusqu'à la Faculté. Car, en sauvant la langue, on sauvera les traditions, l'amour du terroir et toute cette civilisation que nous ont léguée les générations qui nous ont précédés, qui nous ont faits ce que nous sommes, qui ont fait notre pays, notre région tels qu'il sont.

Bien entendu, pour Daudet, comme pour Mistral et les félibres, il n'est pas question de séparatisme. La "petite patrie" n'a jamais exclue la "grande patrie" et on peut tout à fait aimer son terroir natal sans pour cela renier son appartenance à un territoire plus vaste, la France dans laquelle nous vivons et pour laquelle des hommes, venus de toutes les régions, ont démontré, à plusieurs reprises, qu'ils savaient se battre pour la défendre. L'amour de l'un n'a jamais empêché l'amour de l'autre et, gens des différents terroirs du pays, nous sommes tous enfants de la grande France, comme le disait Mistral.

Telles sont les pensées profondes d'Alphonse Daudet qui, s'il n'a jamais été un passionné de la politique a, malgré tout, des idées très précises sur ce sujet. C'est la politique politicienne qu'il n'aime pas.

*

FIN D'UNE VIE

C'est aussi en 1896 que paraît *La Fédor - Pages de la Vie*, chez Flammarion, recueil de récits dont trois sont inédits.

D'autre part, au cours de l'année, Massenet a composé une musique pour *Sapho*. Il vient souvent chez Daudet pour jouer sa musique devant la famille et les auteurs du livret, devant aussi celle qui en sera l'admirable interprète, la grande cantatrice Emma Calvé. Celle-ci, née près de Millau et élevée dans l'amour de sa terre et de sa langue natales, parle couramment le rouergat, dialecte de langue d'oc, comme le provençal, et chante volontiers les chansons entendues dans sa jeunesse, comme les chansons provençales que son hôte lui apprend. Daudet l'accompagne lui-même au piano pour lui faire répéter celle de *Magali* qu'il a intégrée dans la pièce et qu'elle chantera désormais dans tous ses concerts.

Emma a refusé cette année un engagement pour New-York pour avoir l'honneur de créer le rôle de Sapho que Massenet a écrit spécialement pour elle.

Elle va souvent à Champrosay rendre visite au "grand maître" qu'elle trouve très beau malgré ses souffrances, avec un visage de médaille antique. Il lui parle souvent de son Midi, qu'il adore, et elle lui chante ces chansons de son pays, airs sans accompagnement appris dans son enfance campagnarde.

Elle-même, lorsqu'elle voit Daudet souffrant, chante, pendant toute la soirée, ces chants qu'il aime. Alphonse est heureux de l'écouter et elle se dit trop heureuse qu'il veuille bien l'entendre. Ainsi tous deux sont contents, dans la communion de leur nostalgie.

C'est le 26 novembre 1896 qu'a lieu la première de *Sapho*, au Théâtre des Nations. Le Tout-Paris et le Tout-Midi parisien y assistent, acclamant le maître et les interprètes. Daudet a été apporté dans son fauteuil et installé dans une avant-scène. Pendant les entr'actes, le défilé est long chez lui. Le maître est très ému. « Jamais, écrit le chroniqueur, il n'avait paru plus beau, mais jamais aussi le mal qui devait le terrasser quelques mois après, ne l'avait autant marqué de sa lourde empreinte. Je me trouvais auprès de lui, toujours avec Baptiste, quand Massenet vint lui présenter la divine Emma Calvet. Il lui tendit les bras, elle se précipita et quelques instants le poète garda contre son cœur Fanny, cette héroïne de son plus beau et plus humain roman... »

Le 1er décembre 1895 avait paru, dans *Le Figaro*, une première livraison d'un nouveau récit d'Alphonse Daudet, en partie autobiographique et se passant en Camargue. Repris dans la *Revue hebdomadaire* des 11 et 18 avril 1896, il sort en volume en 1897, chez les éditeurs Charpentier et Fasquelle avec, pour épigraphe, le petit poème écrit en provençal *En Camargo* (En Camargue) puis, dès après la mort de Tim Ambroy, avec une dédicace de l'auteur.

Cette histoire, Daudet la porte en lui depuis de nombreuses années, depuis, exactement, 1865, date à laquelle il écrivait à Tim qu'il aimerait parler, « un de ces jours », de *La Cabane*, des affûts avec Miracle (le chien) et de l'Antiglaireux. Or, cet Antiglaireux

n'est autre qu'Arlatan lui-même.

En septembre 1891, il a parlé à Edmond de Goncourt d'un projet de pièce qui est à peu près le thème du livre. Or, à cette date, il vient de faire le voyage d'Arles pour assister Timoléon Ambroy qui, se croyant perdu, a fait appel à lui pour le revoir une dernière fois. C'est sans doute au cours du voyage de retour qu'Alphonse a repensé à ces mois passés auprès de Tim, à Fontvieille, pendant lesquels ce dernier l'emmenait avec lui dans sa cabane camarguaise où il allait souvent chasser. Précisément, lorsqu'il lui parle pour la première fois de ce projet vague, c'est après ses premiers longs séjours en Provence, chez Mistral d'abord, chez les Ambroy ensuite. C'est en mars 1866 qu'il a écrit, sur l'album de chasse de la Camargue, le petit poème en provençal intitulé *La Cabano*.

Par contre lorsqu'il écrit le récit dans sa version définitive, il est influencé certainement par la compagnie de Baptiste Bonnet, avec lequel il ne s'entretient qu'en provençal. L'écriture du récit s'en ressent. On la croirait volontiers traduite de cette langue. Il semble que, s'il l'a écrite en français, c'est en provençal qu'il a pensé cette histoire tragique.

Le récit a des résonances freudiennes. C'est l'histoire d'un refoulement et de ses conséquences. Il a aussi un certain côté autobiographique car, lorsque l'auteur est venu passer plusieurs mois en Provence, fin 1865 et début 1866, avec l'excuse d'y rédiger son *Petit Chose*, nul doute qu'il voulait surtout s'éloigner de Marie Rieu pour quelque temps sinon, dans son esprit, définitivement. Car il venait de rencontrer, et de remarquer, au théâtre, une certaine jeune fille... qui deviendrait bientôt sa femme.

Ce récit est aussi un hommage aux poètes provençaux, ses amis. L'admiration que Daudet a toujours eu pour la poésie de Théodore Aubanel, dont le recueil, *La Mióugrano entre-duberto* (La Grenade entr'ouverte) est toujours à portée de sa main, comme l'est son Montaigne, et aussi son Pascal, court tout au long des pages. Mais il n'a pas oublié, non plus, son ami Frédéric Mistral et sa *Mireille*.

Ce livre, insuffisamment connu, mériterait, dans la littérature française comme dans l'œuvre d'Alphonse Daudet, une place certainement beaucoup plus importante que l'oubli dans lequel il a sombré.

*

LE GRAND DEPART

Après un mariage raté, au printemps, Edmée, attristée, voit sa santé se détériorer. Un changement de climat lui est nécessaire et madame Daudet part avec sa fille et Lucien passer quelque temps dans les montagnes de l'Oberland suisse.

Alphonse reste donc seul avec Léon et Baptiste Bonnet à Champrosay. Les trois hommes s'entendent parfaitement et passent un été merveilleux. Daudet, qui souffre un peu moins que d'habitude, est particulièrement joyeux. Il ne cesse de chanter ses chers airs provençaux et profite de l'absence de sa femme, qui ne les aime pas, pour se faire servir tous les bons plats provençaux dont il raffole. Il explique si bien la façon de faire ces plats à la cuisinière, qui les ignore, qu'ils sont toujours parfaits. Comme se souviendra Bonnet: « ...l'ail, comme l'oignon, s'annonçaient dans chaque plat, comme en jouant à cache-cache et le thym et le laurier se trahissaient juste comme il le fallait pour se marier ensemble... »

Si Alphonse, qui n'a pas beaucoup d'appétit, mange peu, il est heureux, par contre, de voir son fils et son ami finir tous les plats. Le reste du temps se passe en évocations du passé, en projets, en récitations de poèmes provençaux, dont Daudet sait des quantités par cœur, de Mistral, d'Aubanel et aussi de Joseph Roumanille et de Félix Gras. Si Léon ne comprend pas quelque mot, son père est heureux de lui en donner l'explication.

Hélas ! au milieu de ce bonheur parfait arrive une bien mauvaise nouvelle: un télégramme du Ministère des Colonies apprend à Daudet que son ami et protégé, Jules Boissière, est mort et lui demande de prévenir sa mère. Une autre dépêche arrive en même temps d'Indochine, d'où le Gouverneur lui apprend aussi la triste nouvelle.

Alphonse Daudet est très affecté par cette mort. Il avait pris Jules Boissière, gendre de Roumanille, sous sa protection, et l'aimait comme un fils. Il avait reçu de lui, deux mois auparavant, une lettre annonçant que sa femme était enceinte et disant sa joie de savoir que Paul Doumer, alors Gouverneur général de l'Indochine, s'était occupé de lui, à la demande de Daudet, en le nommant vice-président de France au Tonkin. C'était aussi un jeune poète de beaucoup de talent et Daudet le pleure pour toutes ces raisons: « Ce matin, écrit-il à sa femme, j'ai sué l'agonie de ce pauvre garçon... » Il se reproche aussi la joie qu'il éprouvait à Champrosay pendant ces jours et ces heures où son jeune ami souffrait et mourait. Il a d'ailleurs refusé d'annoncer sa mort à sa mère, expliquant: « Ces douleurs de mère, ça me tue ».

Un peu plus tard, au retour de sa femme et de sa fille de Suisse, il est heureux de retrouver cette dernière, qu'il appelle sa "Tartarine", puisque c'est dans l'Oberland que son héros a fait aussi son voyage dans les Alpes, en pleine santé. Par contre, sa femme devient aveugle peu après et le médecin lui interdit tout mouvement.

Malgré cela, la famille rentre à Paris en octobre, pour s'installer au 41, rue de

l'Université. L'appartement est sur deux étages, ce qui permet à Léon, revenu chez ses parents après son divorce, d'être avec eux tout en restant indépendant.

Le 12 novembre, nouveau deuil dans l'entourage immédiat de Daudet. C'est la femme de Baptiste Bonnet qui, malade depuis plusieurs mois, meurt, à 56 ans, alors que son mari est en voyage à Marseille et n'apprendra ce deuil que trois jours plus tard.

Le 14 novembre, une interview de Daudet sur ses rapports avec l'Académie française, dit son écoëurement devant l'attitude de cette dernière qui n'a pas daigné répondre à sa demande au duc de Broglie de donner une partie du prix Marcellin-Guérin à Baptiste Bonnet.

Après tous ces deuils qui accablent le pauvre Daudet depuis plus d'un an, ce dédain de l'Académie qui pourtant a si souvent voulu l'accueillir en son sein et l'a toujours bien traité jusque-là, le mariage raté d'Edmée, la maladie de sa femme, dont la cécité n'a été qu'un accident mais l'a beaucoup affecté, alors qu'il aurait dû être tout à la joie de souffrir un peu moins, c'est lui qui va partir à son tour, laisser cette courte vie faite de beaucoup de joies et de misères, de douleurs atroces qui n'ont jamais altéré son caractère gai et l'ont conduit au contraire à s'intéresser davantage encore aux douleurs et aux misères des autres.

Le 16 décembre, Léon est allé chez Maurice Barrès pour l'inviter à participer au réveillon de Noël chez son père. Barrès ne peut le retenir à dîner et le laisse partir à sept heures moins dix. Léon arrive chez ses parents juste pour le repas du soir. Alphonse sort de son cabinet de travail en promettant à sa famille, pour la soirée, la lecture du troisième acte de *La Petite Paroisse*, qu'il vient d'achever, se disant curieux de savoir ce que sa famille va en penser. Il y a là sa femme, sa fille, ses fils et sa belle-mère. Tout le monde passe à table et la conversation s'engage sur la dernière pièce que l'on joue depuis quelques jours: *Cyrano de Bergerac*. Julia, penchée sur Edmée, entend soudain à côté d'elle comme deux petits rôles, courts et légers. Elle se précipite, aidée de ses fils, au secours de son mari qui, après un mouvement convulsif de ses bras et un regard plein de détresse vers elle, rejette sa tête en arrière et devient d'une pâleur extrême. C'est fini... Il avait 57 ans.

Alphonse Daudet emportera avec lui, dans l'au-delà, le chapelet de sa mère, le bouquet de mariée de sa femme, les vingt-cinq épis de ses noces d'argent offerts par la Princesse Mathilde et la bague de fiancée que Julia lui a donnée avant leur mariage, tous souvenirs des deux femmes qu'il a le plus chéries au monde: sa mère et sa femme. Rien de sa Provence bien-aimée.

Frédéric Mistral ne peut venir tenir l'un des cordons du poêle, que Léon lui a offert, car il redoute le froid de l'hiver.

C'est le 20 décembre, dans la boue glacée, que des milliers de personnes, la foule anonyme des petites gens vient voir passer le cercueil de l'écrivain qu'elle vénère. Pendant la cérémonie religieuse, l'orgue joue les airs de *L'Arlésienne*. On entend la célèbre *Marche des Rois* résonner sous les voûtes, au-dessus de la foule qui emplit l'église. Puis le cortège prend la direction du cimetière du Père-Lachaise, où Alphonse

ira rejoindre son dernier refuge, pas très loin de la tombe de ses parents. Il fait très froid. La foule piétine dans la boue glacée. Les omnibus, bondés, s'arrêtent sur son passage. Etonnés, les admirateurs de l'écrivain n'en croient pas leurs yeux: les deux ennemis féroces, Drumont et Zola, tous deux avec les yeux rouges et la tête baissée par la force de leur chagrin, tiennent chacun l'un des cordons du poêle. Emile Zola va étreindre, en prenant Léon Daudet dans ses bras, l'ami de Drumont. C'est le miracle du mort qui a fait oublier les dissensions et les haines dans la douleur commune.

Marcel Proust l'a remarqué dès la mort de son ami et maître, lorsqu'il est venu le voir, allongé sur son lit pour la dernière fois: « Les amis de Daudet, écrit-il, sont venus lui dire adieu pendant toute la journée d'hier et encore ce matin, devant ce lit, couvert de fleurs maintenant et sur lequel, pour la première fois depuis tant d'années de martyre, on peut dire qu'il repose . Tous sont venus, les plus illustres comme Anatole France et les plus obscurs comme moi; des adversaires comme Zola et Drumont; ceux qui étaient restés un temps éloignés de lui comme Drumont, demandant à la mort de mettre un peu de son éternel oubli sur les dissentiments éphémères; ceux qui l'appelaient leur maître venant demander à sa bouche muette, mais encore éloquente dans son silence, un dernier conseil, un dernier exemple, comme Barrès, comme Hervieu qui tout à l'heure a baisé au front son ami mort, en pleurant.

« Pendant ce temps, La Gandara fixait dans une esquisse admirable ces traits immortels et si beaux. Et chacun reste étonné, en contemplant une dernière fois Alphonse Daudet, pour la première fois de ne pas le voir souffrir... »

Marcel Proust termine par ces mots, qui seront aussi les nôtres: « Et l'on ne peut s'empêcher de pleurer en voyant le crucifix d'argent qu'une main pieuse a attaché sur la poitrine de ce grand homme, qui fut pendant les dernières années de sa vie un crucifié. On ne peut s'empêcher de pleurer en voyant sur la poitrine cette croix d'argent moins lourde que celle qu'il avait portée jusque-là, en voyant sur sa poitrine ce symbole de Notre-Seigneur auquel il ressemblait et qui comme lui a tant souffert. »

Tèste integrau

Còpi interdicho

Reserva pèr aquéli qu'an la licènci d'utilisacioun

C.I.E.L. d'Oc

Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc

Sèti souciau:

3, plaço Joffre - 13130 Berro.

Tóuti dre reserva - Tous droits réservés - All right reserved.

© **Centre International de l'Écrit en Langue d'Oc - 1996**

© Adoubamen dóu tèste, de la meso en pajo e de la maqueto pèr Bernat Giély,
en sa qualita de mèmbe dóu Counsèu d'Amenistracioun dóu CIEL d'Oc.